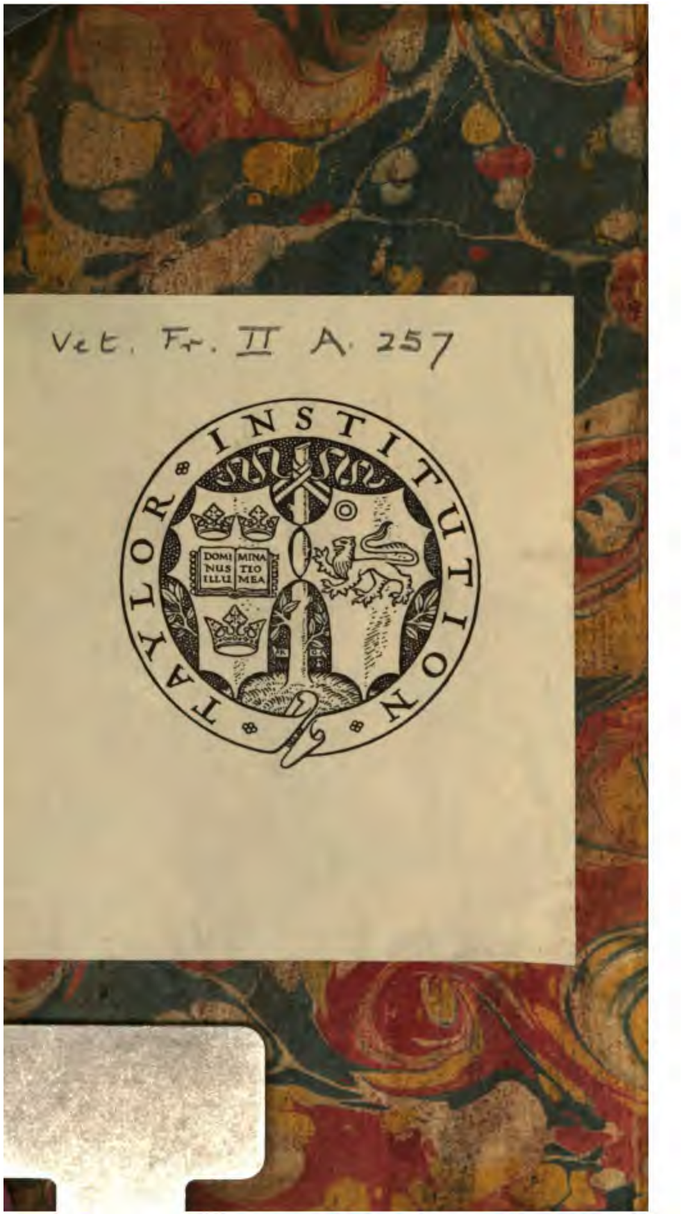



Vet. Fr. II A. 257
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



+ag

25,00
556
415

LE
BERCEAU
DE
LA FRANCE.

I. PARTIE.

LE BERCEAU DE LA FRANCE.

PREMIERE PARTIE.



A LA HAYE,
Chez Isaac Beau-Regard,
dans le Hoog-Straat.

M. DCC. XLIV.

AVIS
AU LECTEUR.

LA France que l'on voit aujourd'hui ſi riche, ſi belle, peuplée de tant de millions d'Habitans, & policée par des loix ſi ſages, a eu ſon tems de barbarie comme toutes les autres contrées du monde.

Oubliez, s'il ſe peut, Paris cette ſuperbe Capitale, ces Palais enchantés, ſéjour de nos Rois, & dignes des Dieux; ces Temples dont la magnificence vous éblouit; imaginez-vous voir en la place de ces Tours or-

gueilleuſes, dont la hauteur ſemble ménacer le ciel, de ces Edifices ſuperbes, de ces jardins délicieux qui embelliſſent de toutes parts les rivages de la Seine; imaginez-vous, dis-je, voir des cavernes épouventables, des déſerts affreux, des bois d'une hauteur terrible, retraite des Monſtres, ou quelques miſérables cabanes, habitées par des Sauvages, répandus ça & là dans les bois, ne ſuivant que la nature & leurs paſſions pour guides, vivant de glands ou de quelques autres fruits, que la terre leur produit d'elle-

même ſans être cultivée.

Préparez-vous à voir ces Françoiſes aujourd'hui ſi délicates, qui oſent à peine riſquer leur viſage à un rayon du Soleil, & qui ne ſortent que dans des Chars dorés, couvertes de pierreries & d'étoffes ſuperbes; préparez-vous à les voir coucher nuës au milieu des Forêts, expoſées aux rigueurs de toutes les ſaiſons, ſous des Cabanes faites de leurs mains.

Que les tems ſont changés! Pliez votre imagination à toutes ces choſes, ou ne

lisez pas cette Histoire ; car voilà la carriere que je vais courir, & où je veux vous transporter.

On lit tous les jours les voyageurs avec plaisir, nous aimons voir des François aller policer une partie de l'Amérique, & lui donnant le nom de nouvelle France, lui faire adopter nos mœurs & nos usages ; on ne sera peut-être pas fâché d'apprendre que nous n'avons fait en faveur de ces peuples barbares, que ce que d'autres peuples ont faits autrefois pour cette France que nous habitons.

Avec quelle curioſité les habitans de Quebec, déja ſi différens de ce qu'étoient leurs Ancêtres, ne liront-ils pas un jour l'Hiſtoire des premiers François qui les ont tirés de la barbarie? Pourront-ils s'imaginer dans les ſiécles à venir, que leurs Peres, le corps peint de différentes couleurs, ou couverts de peaux, vivoient ſous des Cabanes?

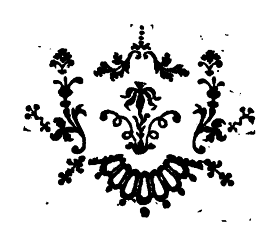
Paris, & toute la France, va ſe trouver dans le même cas, & ſe voir à ſon Berceau; peut-être traitera-t-elle de fable ſon origine, & refuſera-t-elle à l'Egypte qu'elle

regarde à présent comme barbare, la gloire de l'avoir civilisée: mais qu'elle se souvienne que les Egyptiens sont les peuples les plus anciens de la terre.

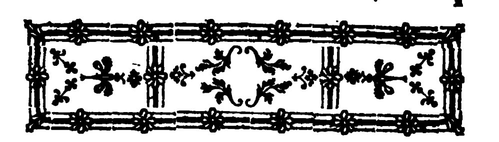
On voit aisément que l'Histoire de France que je donne ici au Public, ne peut faire aucun tort à celles qui ont paru jusqu'à présent, & qu'elles ne peuvent nuire à la mienne ; je finirai où les plus anciens commencent ; il y aura bien du malheur si je passe pour plagiaire, ou si je me rencontre avec quelques-uns de nos Ecrivains modernes.

Quant à la façon dont les Mémoires sur lesquels je travaille sont parvenus jusqu'à moi, comme la chose est possible, & que d'ailleurs on pourroit fort bien s'aviser de ne pas ajoûter foi à ce que j'en dirois, je garderai le silence sur cet article; je les tiens de source, qu'on daigne m'en croire sur ma parole : il seroit trop long de raconter comment ils furent sauvés de l'incendie de la fameuse Bibliothéque de Ptolomée Philadelphe, qui en faisoit si grand cas, qu'il les acheta cent mille écus d'un Marchand

Gaulois ; le Traducteur n'en aura pas tant : voilà ſans contrédit la vérité la plus inconteſtable de toute cette Hiſtoire.

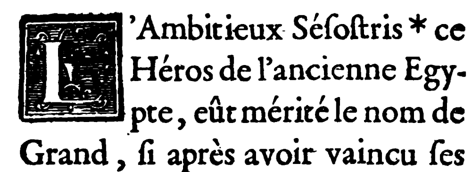


LE



LE BERCEAU DE LA FRANCE.

LIVRE PREMIER.



L'Ambitieux Sésostris * ce Héros de l'ancienne Egypte, eût mérité le nom de Grand, si après avoir vaincu ses

* Sésostris Roi d'Egypte le premier de la XIX. Dynastie, commença à regner à Diospole l'an 1005. avant J. C. Il prit Jerusalem du regne de Roboam, fils de Salomon.

ennemis, il eût pu ſe vaincre lui-même; mais cette Victoire fuit rarement celle des plus grands Conquérans.

Il n'eut pas plutôt fait tirer ſon Char de triomphe par quatre Rois, le ſceptre en main & la couronne en tête, que tranquille dans ſes Etats, il ſe livra avec plus de fureur que jamais à toutes ſes paſſions; rien ne fut ſacré pour ce voluptueux Monarque, amoureux de toutes les belles femmes qu'il voyoit; ſans égard pour le rang que leur naiſſance leur donnoit à ſa Cour, il les faiſoit enlever, & conduire dans ſon Palais.

Un des principaux Seigneurs de Memphis, que l'Hiſtoire an-

cienne appelle Ichménis, marié depuis peu à une jeune Egyptienne des plus aimable, nommée Sybarie, pour qui sa tendresse étoit sans égale, eut la douleur de la voir enlevée de ses bras pour être conduite dans ceux de Sésostris; Ichménis transporté d'indignation à la vuë de son infamie, conçut le dessein de s'en venger.

La même insulte faite à Ramasses, son pere, la seconde année de son mariage, environ vingt-ans auparavant, & sa mort, ou l'éxil inconnu où il languissoit depuis ce tems, avoient déja plus d'une fois porté ce jeune Seigneur à délivrer sa Patrie du Monstre qui la gouvernoit.

Bien résolu d'exécuter ce des-

ſein, il ſuivit les cruels raviſſeurs de Sybarie ; s'introduiſit ſecrettement dans la ſale où le Roi étoit venu recevoir ſa nouvelle conquête ; le poignard étoit déja levé, quand Ichménis fut tout-à-coup arrêté par les gardes du Prince, il n'eut que le tems de voir les larmes qui couloient des yeux de ſa tendre épouſe ; entraîné par des ſoldats, miniſtres des cruautés de cet impérieux Monarque, il fut conduit ſur le champ dans une Tour, d'où il ne fut tiré que pour être condamné à un éxil perpétuel.

Que l'amour eſt à craindre, quand il s'eſt emparé du cœur d'un Souverain à qui rien ne réſiſte, & qui n'écoute que la voix

de ſes paſſions ! La vertu ſe trouve-t-elle dans un Grand, elle en reçoit un nouvel éclat ; mais le crime par de nouvelles forces redevient plus redoutable dans un homme puiſſant ; ſi la rigueur des loix ſert de frein aux hommes ordinaires, le plaiſir de les violer impunément en eſt un grand pour les tyrans.

Ichménis eut ordre de ſortir d'Egypte ; ſans ceſſe occupé de Sybarie qu'il laiſſoit expoſée aux brutalités de Séſoſtris, il partoit ſuivi de quelques amis fideles, ſans charger ſon Vaiſſeau de mille choſes qui pouvoient lui être utiles dans les déſerts qu'il étoit réſolu d'aller habiter ; mais ceux qui eurent aſſez de générosité

pour s'embarquer avec lui y pourvurent, & mirent dans le Vaisseau des Livres, & généralement tout ce qu'ils crurent pouvoir charmer les ennuis & la solitude de cet infortuné.

Ce malheureux Prince s'éloignoit à regret de l'Egypte; il ne put retenir ses larmes à la vuë du rivage qui sembloit fuir ses yeux pour jamais; non qu'il regretât le Royaume de Sésostris, ses pleurs ne couloient que pour Sybarie qu'il y laissoit. Dans la douleur mortelle qui le consumoit, il conjura le Ciel & les vents de le conduire dans les déserts que son pere habitoit, s'il vivoit encore, & de réünir deux malheureux dignes d'un meilleur

fort ; le Ciel exauça ses vœux.

Cet illustre infortuné étoit à peine en pleine mer, qu'il fut joint par des meurtriers qui avoient ordre de le faire périr avec les siens ; le tyran avoit cru devoir l'immoler secretement à sa sûreté ; le moindre de ses sujets est à craindre pour un Roi coupable. Ichménis se deffendit quelque tems avec beaucoup de valeur ; forcé enfin de céder au nombre, c'étoit fait de sa vie, quand un Vaisseau vint à son secours ; il le crut d'abord chargé d'autres ministres des cruautés de son redoutable ennemi, tout effraye les malheureux ; mais il fut agréablement surpris, quand il s'apperçut qu'on prenoit sa dé-

fenſe ; les meurtriers contraints de céder à leur tour, furent tous maſſacrés ; & Glaphyr vainqueur paſſant ſur le bord d'Ichménis, le meilleur de ſes amis, lui dit, que ménacé d'un ſort ſemblable au ſien, par les charges brillantes que Séſoſtris venoit de lui donner à l'armée, après de tendres regards, échapés pluſieurs fois ſur ſon épouſe Aménophie, au lieu de ſe rendre aux ordres du Monarque, comme il lui avoit promis, il fuyoit avec ſa femme, & ce qu'il avoit pu ramaſſer à la hâte des richeſſes immenſes qu'il poſſedoit, réſolu d'aller avec un ami ſi cher, habiter quelque contrée éloignée de l'Egypte, en attendant que la mort ait délivré

leur Patrie du tyran qui lui donnoit des Loix.

Ichménis quoique plongé dans la tristesse la plus profonde, marqua quelque joie de cet événement; mais il n'eut pas plutôt fait réfléxion, que Glaphyr plus heureux que lui amenoit Aménophie, qu'il *s'abandonna à la* tristesse.

Comme les vainqueurs continuoient de jetter dans la Mer tous les Egyptiens qui se trouvoient sur le Vaisseau ennemi, pour que pas un ne pût retourner à la Cour; un vieux Pilote demanda avec tant d'empressement la permission de parler à Ichménis, pour lui confier un secret qui l'intéressoit, qu'on le

lui conduisit : ce misérable lui promit que s'il vouloit lui accorder la vie, il le conduiroit dans le désert inhabité où il avoit débarqué son pere vingt ans auparavant, par ordre de Sésostris.

Le fils de Ramasses transporté de joie à cette heureuse nouvelle fit aussi-tôt mettre ce Pilote en liberté, persuadé que les Dieux étoient trop justes pour n'avoir pas pris soin de la vie de son pere.

On fit voile du côté du Nord, & après une navigation assez heureuse, on arriva sur les côtes de France, pays alors barbare & inconnu ; ils entrerent dans une espéce de Port, près l'endroit où

ils jetterent depuis les premiers fondemens de Marſeille, à qui ils donnerent alors le nom de nouvelle Memphis.

Le payſage de ce déſert n'offrit rien de triſte aux yeux des Egyptiens; ils le trouverent même aſſez riant, & le choiſirent volontiers pour le lieu de leur retraite.

Quand Ichménis vit ſur le rivage Aménophie ſauter au col de Glaphyr, & lui témoigner par ſes careſſes, qu'elle ne regretoit rien puiſqu'elle avoit le bonheur de le poſſeder; Ah! Sybarie, s'écria-t-il, à haute voix, Sybarie, ma chere Sybarie, où êtes-vous? Puis ſe tournant vers ſon ami, qui attendri

de ce spectacle s'éforçoit de le consoler.

« Hélas, lui dit-il, que vous » jouissez d'un sort heureux, & » différent du mien ! Tout ce qui » pouvoit vous rendre l'Egypte » aimable, se trouve ici avec » vous ; vous n'y laissez que l'in- » fâme Sésostris, pourriez-vous » la regreter ? Oublions-là donc » cette Egypte, puisqu'il le faut, » & quoi qu'il m'en puisse coû- » ter, oublions avec elle toutes » les horreurs dont nous y fumes » tant de fois les témoins, ou ne » nous en souvenons que pour » les bannir de cette partie de » l'Univers ; que ces vastes Con- » trées qui nous environnent, & » dont nous sommes peut-être

» les ſeuls êtres vivans, puiſſent
» ſe reſſouvenir long-tems qu'ha-
» bitées dans leur premiere ori-
» gine par d'illuſtres malheureux,
» ils n'y apporterent que des ver-
» tus. »

Après cette courte harangue, Ichménis fit le dénombrement de cette petite Colonie, qui ſe montoit environ à cent perſonnes; les premiers ſoins des Egyptiens furent de défricher les terres pour y ſemer du bled, dont ils ſe trouvoient une proviſion raiſonnable, & des outils propres à cet uſage; ils dreſſerent auſſi des tentes pour ſe loger, & mettre à couvert tout ce qu'ils avoient apportés.

Pendant qu'on étoit occupé

à ces différens ouvrages, Ichménis conduit par l'espérance de retrouver son pere, s'enfonça dans les terres, suivi de Glaphyr pour qui il avoit toujours eu l'amitié la plus tendre; après avoir marché assez long-tems avec une ardeur incroyable, sans rencontrer ni entendre personne, de dessus une petite Colline, ils firent faire à leurs yeux le tour de l'Univers, & découvrant une étenduë immense de pays entierement couvert de Forêts: « Ce ne sont pas là, dit Glaphyr, » les environs de Diospole, ni » ceux de la superbe Memphis; » quelle différence de ce calme » profond, avec le bruit tu- » multueux de ces grandes Villes. »

Ichménis qui n'entendoit jamais parler de l'Egypte ſans s'attendrir, pouſſa quelques ſoupirs, & pourſuivant ſon chemin à travers un petit bois, il appercut une biche blanche, & à quelques pas de là, un reſpectable vieillard couvert de peaux, qui loin de fuir vint à eux.

Quelle fut leur ſurpriſe à cette vuë! leur étonnement redoubla conſidérablement, lorſqu'ils l'entendirent parler leur langue; mais il n'y eut plus à s'y méprendre, quand cet inconnu reconnoiſſant ces étrangers à leurs habits pour être Egyptiens, leur demanda en ſoupirant, des nouvelles de la Cour de Séſoſtris, dont il étoit, dit-il, éxilé depuis vingt ans.

Ichménis sentit bien au trouble de son cœur, que le Ciel avoit écouté ses vœux, & qu'en lui enlevant une épouse, il lui rendoit un pere. « Seroit-ce vous » illustre Ramasses, lui dit-il ? » En quel lieu ? En quel état vous » retrouvai-je, & en quel état » revoyez-vous vous-même le » malheureux Ichménis ? » Au mót d'Ichménis le vieillard répandit des larmes de joie, & sautant au col de son fils, remercia les Dieux de ce qu'ils lui rendoient un enfant, dont la naissance lui avoit été si chere.

Après les premieres marques réciproques de l'amitié la plus tendre, Ramasses conduisit les deux jeunes Egyptiens sous un

rocher voisin, qui creusé par la nature formoit une demeure plus propre à servir de retraite à quelques animaux qu'à un homme. « Vous ne trouvez ici, dit-il à » son fils, en l'introduisant dans » cette caverne, ni les riches » portiques, ni les colonades de » porphire, qui servoient d'avenuë » au palais superbe que j'ai fait » bâtir à Memphis avec tant de » dépense dans des tems plus heu» reux; ici tout est l'ouvrage de » la nature, & j'éprouve depuis » vingt années, que l'on peut vi» vre content sans ces magnifi» ques inutilités. »

Après ce peu de paroles il leur offrit quelques fruits, & quand Tchménis lui eut raconté com-

ment & pourquoi il avoit quitté l'Egypte, où il laissoit la plus aimable de toutes les femmes ;

« Hélas ! reprit Ramasses, la » même raison fut cause de ma » disgrace, au commencement » du regne de Sésostris ; ce jeune » Monarque qui faisoit ordinai- » nairement sa demeure à Dios- » pole, vint un jour à Mem- » phis, dont il m'avoit fait de- » puis peu Gouverneur ; ses bien- » faits furent toujours les avan- » coureurs de ses cruautés ; je le » reçus en Roi dans mon Palais, » que cet honneur me coûta cher ! » Non que je regreta les dépen- » ses immenses que je fis en cette » occasion, & dont vous avez » sans doute entendu parler ; heu-

» reux s'il ne m'en eût coûté que
» tous mes biens : mais ce n'est
» pas ce qui flate toujours le plus
» un jeune Monarque riche &
» puissant ; votre mere Alphenire
» qui jouissoit alors de tous les
» agrémens de la jeunesse, & qui
» effaçoit par la douceur de ses
» traits & l'éclat de ses yeux, ce
» que Memphis, & peut-être
» toute l'Egypte avoit de plus ai-
» mable, plut à Sésostris ; & vous
» sçavez que lui plaire, & être
» deshonorée, est l'ouvrage d'un
» moment : ce Monarque impé-
» rieux en mon propre Palais,
» ordonna aux exécuteurs de ses
» ordres cruels, de conduire Al-
» phenire dans l'appartement
» qu'il occupoit ; j'adorois votre

» mere, l'amour étouffa le ref-
» pect que je devois à mon maî-
» tre. Je parlai ; mais bientôt
» entraîné moi-même dans un
» Vaiſſeau, je fus conduit en
» éxil aux extrémités de la ter-
» re, & vous êtes les premiers
» malheureux que les vents ayent
» jettés fur ces rivages depuis
» vingt ans ; mais parlez, com-
» ment Alphenire eſt-elle mor-
» te ? Les Dieux qui m'ont ap-
» pris ſon trépas, m'en ont laiſſé
» ignorer toutes les circonſtan-
» ces.

» Je ne l'ai jamais vuë, répon-
» dit Ichménis, elle mourut de
» douleur entre les bras de Séſoſ-
» tris, le jour même qu'elle vous
» fut ravie ; le Roi pour ne ſe

» pas rendre odieux à ses peu-
» ples, cacha ou crut cacher cet
» évenement ; ces lâches flateurs
» dont les Cours sont toujours
» pleines, publierent que la mort
» inopinée d'Alphenire vous
» avoit fait abandonner Mem-
» phis pour vous réléguer dans
» quelques solitudes inconnuës ;
» le Roi blâma hautement votre
» conduite, prit soin de ma jeu-
» nesse, me combla de nouveaux
» bienfaits, & m'atacha à sa per-
» sonne.

» Je commençois à goûter avec
» Sybarie, dont vous connoissez
» sans doute l'illustre origine, les
» douceurs d'un heureux maria-
» ge, quand par une injustice
» égale à celle que vous éprou-

» vâtes, je fus éxilé dans ces cli-
» mats où les vents, nos Dieux,
» & le Pilote qui vous y débar-
» qua, m'ont conduit ; mais vous
» qui habitez les déserts depuis si
» long-tems, apprenez-nous si
» seul en ces vastes Contrées,
» vous n'eutes jamais d'autre
» compagnie que celle des ani-
» maux ?

» Ce rivage, reprit Ramasses,
» en poussant un profond sou-
» pir, est inhabité ; mais plus
» avant dans les terres, on trou-
» ve des Sauvages, qui adorent
» comme nous le Soleil & la
» Lune ; mais ne suivant de loix
» que celles que leur imposent
» leurs passions ; sans cependant
» être cruels, ils vont nuds &

» n'ont d'autres demeures que les
» Forêts, où ils conſtruiſent des
» Cabanes; tous ceux que j'ai
» connus vivent des fruits de la
» terre.

» Ils n'ont pour toutes occu-
» pations qu'une eſpéce de chaſſe
» qui fait leur unique exercice;
» ce ſont des femmes qu'ils pour-
» ſuivent ſans ceſſe avec tant
» d'ardeur, en ces climats où la
» nature eſt encore brute; elles
» font ſociété à part, & n'ont
» commerce avec les hommes,
» que quand ils peuvent les join-
» dre à la courſe, ou les ſurpren-
» dre quelque part endormies;
» elles ſont ſi ſauvages qu'on ne
» peut les apprivoiſer. Il ne faut
» cependant pas aller chercher

» bien loin, quoiqu'elles fuient
» les hommes, elles ne laiſſent
» pas de bâtir leurs Cabanes au-
» tour des leur, & de ſe trou-
» ver dans les endroits où elles
» ſçavent les rencontrer; je crois
» même qu'elles feignent ſouvent
» de doux ſommeils au bruit des
» Chaſſeurs, pour leur abandon-
» ner le ſoin de leur reveil; la
» réſiſtance dont elles ſont quel-
» quefois capables, prouve que
» quand elles cédent, leur foi-
» bleſſe vient plus de leur cœur
» que de leur corps, & que leur
» défaite n'a rien d'affreux pour
» elles.

» Quand je fus abandonné ſeul
» ſur ce rivage, où mes bourreaux
» moins cruels que leur maître
» aimerent

» aimerent mieux me laisser que » de me faire périr, comme ils en » avoient l'ordre, je marchai au » hazard à travers ces Forêts im» menses : après les avoir par» courues quelque tems, au com» mencement du troisiéme jour, » j'apperçus une Méonide * qui » nuë, & les cheveux épars fuyoit » devant un homme qui la pour» suivoit ; il la joignit bientôt, » & des feuillages les déroberent » à ma vuë.

» Ne pouvant plus douter que » ce pays ne fût habité, je réflé» chis un moment à la conduite » que je tiendrois avec ces bar» bares ; incertain si je devois

* Mot Egyptien qui signifie femme.

» lier amitié avec eux, ou cher-
» cher quelque ſolitude inhabi-
» tée.

» Deux Sauvages qui m'abor-
» derent me tirerent d'embarras;
» quoique je ne les entendis pas,
» je liſois dans leurs yeux, & ſur
» leurs viſages l'étonnement que
» je leur cauſois; ils touchoient
» tous mes habits les uns après les
» autres, puis ſe regardant mar-
» quoient leur ſurpriſe; ils me
» firent ſigne de les ſuivre, me
» conduiſirent dans leurs Caba-
» nes, & m'offrirent des fruits.

» Ne trouvant rien de farou-
» che dans la façon de vivre de
» ces hommes, je réſolus de de-
» meurer avec eux; peu à peu
» je me fis entendre, & bientôt

» leur langage me devint assez
» familier.

» Je n'avois pour tout amuse-
» ment que le livre divin de
» Mercure, sur l'origine des
» Sciences & des Arts; étoit-ce
» une occupation qui pût rem-
» plir tous mes loisirs? J'étois
» jeune, & un jeune homme n'a-
» t-il que son esprit à satisfaire?

» Emporté par des desirs vio-
» lens, je suivis un jour les Sau-
» vages à la chasse, à dessein de
» joindre quelque Méonide; la
» sagesse ne nous garantit pas
» toujours des foiblesses de notre
» cœur. J'en apperçus une qui
» couchée négligemment dor-
» moit sous un rocher, un de
» ses beaux bras étoit passé sur

„ sa tête, & sa chevelure cou-
„ vrant une partie de son sein en
„ relevoit la beauté ; je la con-
„ templai un moment en cette
„ attitude charmante avec un
„ plaisir infini.

„ Mon cœur oisif depuis si
„ long-tems ressentit bientôt les
„ douceurs de l'amour. Ah ! chere
„ Alphenire, me dis-je en moi-
„ même, vous ne jouissez donc
„ plus de la vie ? Mon cœur par
„ ces nouveaux mouvemens ne
„ me l'apprend que trop : pour-
„ roit-il en aimer un autre si vous
„ éxistiez encore ? je vous l'avois
„ laissé, puisqu'il vient me cher-
„ cher dans ces déserts, il faut
„ bien que vous me l'ayez ren-
„ voyé, & me l'auriez-vous ren-

» voyé s'il eût pu encore être à
» vous ; lui-même vous eût-il
» abandonnée ſeule en Egypte ?

» Bientôt il ne me fut plus
» permis de douter de ſon retour ;
» il m'agita avec tant de violen-
» ce, que je reſſentis les mêmes
» tranſports que ſi j'euſſe été au
» pieds d'Alphenire ; comment
» ne les aurois-je pas reſſenti,
» c'étoit ſa belle ame * qui me
» venoit chercher dans ces cli-
» mats ſauvages, & qui animoit
» le corps de cette aimable Méo-
» nide, pour me procurer ſans
» doute les mêmes plaiſirs que
» l'amour nous avoit fait goûter
» autrefois avec tant de douceur,

* La Métempſycoſe étoit un point de la Religion des Egyptiens.

» & que Séſoſtris avoit interrom-
» pu d'une façon ſi cruelle.

» Alphenire s'éveilla, car de-
» puis je n'appellai que de ce
» nom cette jeune Sauvageſſe ;
» elle voulut fuir, je la retins
» dans mes bras ; en vain je rap-
» pellai les doux momens que
» nous avions paſſé enſemble à
» Memphis, elle avoit tout ou-
» blié ; ſon cœur cependant ſem-
» bloit s'en ſouvenir encore, &
» ſes yeux d'intelligence avec les
» miens parlerent bientôt un lan-
» gage qu'ils avoient parlé ſi ſou-
» vent ; enfin à force de careſſes,
» les mêmes tranſports nous con-
» duiſirent aux mêmes plaiſirs.

» Je trouvai un rapport ſi par-
» fait entre ceux que j'éprouvois,

» & ceux que j'avois éprouvé en
» Egypte avec Alphenire, que je
» fus entierement convaincu que
» c'étoit encore elle-même qui
» venoit de me les procurer.

» En vain elle voulut fuir ;
» obstiné à la suivre je ne la quit-
» tai plus malgré sa résistance ;
» je passai la nuit sous la même
» Cabane, peu à peu je l'accoû-
» tumai à me souffrir sans cesse
» auprès d'elle, & insensiblement
» je l'engageai à quitter la contrée
» qu'elle habitoit ; car je voyois
» avec douleur qu'elle y devien-
» droit la proie du premier Sau-
» vage à qui le hazard l'offriroit ;
» je craignis même qu'elle ne fût
» déja tombée entre leurs mains ;
» elle me rassura, elle étoit si

» jeune que je n'eus pas de peine
» à la croire.

» Je la conduisis donc sous ce
» rocher où nous sommes, où
» loin des jaloux & des envieux
» nous nous livrâmes à tout ce
» que l'amour a de plus char-
» mant; que mes plaisirs ont été
» courts! Alphenire perdit la vie
» une seconde fois en la donnant
» à un fils qu'elle me laissa, &
» son ame ne fut animer que
» cette jeune biche; vous la voyez
» Ichménis votre tendre mere,
» attachée à mes pas, elle me suit
» par tout.

Ichménis plein de respect, la caressa beaucoup, & demanda à Ramasses où étoit le fils qu'il avoit eu dans ce désert.

« Je l'ignore, lui répondit le » vieillard ; il y a environ quatre » ans qu'ayant entrepris de par- » courir ensemble tous ces pays, » pour trouver une jeune Méo- » nide qui pût faire son bonheur, » je le perdis dans des Monta- » gnes assez éloignées d'ici, & » depuis ce tems malgré toutes » mes recherches, il ne m'a pas » été possible d'en avoir aucune » nouvelle.

» Tafleid, c'est le nom que je » lui donnai, étoit âgé alors de » 15 ans, & les avoit passé avec » moi sous cette Cabane, sans » avoir jamais vu de femmes, sans » sçavoir même qu'il en eût ; mon » plaisir étoit de l'instruire dans » tous les Arts qui fleurissent en

» Egypte : l'Aſtrologie, les Ma-
» thématiques, la Médecine ne
» lui étoient pas des Sciences in-
» connuës.

» Il ſaiſiſſoit avec vivacité, &
» une facilité ſurprenante les cho-
» ſes les plus difficiles, & par
» des remarques judicieuſes par-
» venoit quelquefois à encherir
» ſur ce que je lui diſois ; quelle
» ſatisfaction pour un tendre pere
» de voir avec l'âge croître la
» ſcience & les vertus dans un
» enfant cheri !

» Je voyois avec douleur que
» tant de brillantes connoiſſan-
» ces alloient être perduës pour
» Tafleid en ces déſerts ; com-
» bien de fois ne l'ai-je pas ſou-
» haité à Dioſpole ou à Mem-

» phis ! Mais hélas ! je faisois des
» vœux inutiles ; des Mers im-
» menses nous en séparoient.

» Enfin charmé de voir en mon
» fils tant de belles qualités, je
» formai un projet digne d'un
» Prince malheureux éxilé de sa
» patrie ; c'étoit de civiliser ces
» peuples barbares, de les ras-
» sembler dans un même lieu,
» sous des mêmes loix, & de le
» leur donner pour chef.

» Je fis part de ce projet à Ta-
» fleid, il s'y livra avec joie, moins
» flaté de commander que de
» pouvoir faire des heureux.

» Je ne voulus pas lui cacher
» plus long-tems ce qui pou-
» voit faire les délices de sa vie,
» & le priver davantage de l'u-

» nique bien qu'il fut en mon
» pouvoir de lui procurer, j'eusse
» été cruel & injuste ; je formai
» donc le dessein de l'unir à quel-
» que Méonide charmante, qui
» pût lui faire goûter le bonheur
» d'être né.

» Sans le prévenir du specta-
» cle enchanteur que j'allois of-
» frir à ses yeux, je le condui-
» sis un jour à l'habitation de ces
» Sauvages, avec qui j'avois eu
» autrefois quelques liaisons ; plu-
» sieurs me reconnurent encore,
» & me revirent avec joie ; Ta-
» fleid fit connoissance avec les
» jeunes gens de son âge, & les
» suivit à la chasse.

» Les premieres Méonides qui
» s'offrirent à sa vuë, il les prit

» pour des hommes ; des femmes nuës, vuës de loin, peuvent bien occasionner cette erreur à qui n'en a jamais vu.

» Ayant apperçu un Sauvage de sa connoissance aux prises avec une femme qui se défendoit de toutes ses forces, il vouloit aller prêter main forte à son camarade, & bandoit déja son arc ; mais l'ayant apperçu, car je le suivois pour me divertir de son erreur, je lui dis qu'il étoit défendu de se battre deux contre un ; sa surprise fut bien plus grande quand il vit ces deux personnes qu'il croyoit en vouloir à la vie l'un de l'autre, après s'être renversés par terre s'adoucir peu à peu, & se quit-

» ter enfin les meilleurs amis du
» monde.

» Il me demanda quel étoit
» donc le but de cette eſpéce de
» guerre, je lui répondis en le
» quittant qu'il n'avoit qu'à join-
» dre quelques-uns de ces mêmes
» ennemis, qu'il reconnoîtroit
» aiſément à une peau plus blan-
» che & plus délicate que la ſien-
» ne, que pour lors il verroit ſi
» ſon cœur lui inſpireroit de tuer
» ſon adverſaire.

Taſteid pour qui tout ce qu'il
» voyoit étoit une énigme, ne
» ſouhaitoit rien avec plus d'ar-
» deur que de joindre des Méo-
» nides; curieux de voir de plus
» près des ennemis qui lui pa-
» roiſſoient ſi peu redoutables,

» & impatient de se mesurer avec
» eux, il s'enfonça avec vivacité
« dans le bois.

» A peine eut-il marché quel-
» que tems qu'il entendit remuer
» les feuilles, & quelqu'un qui
» fuyoit; il doubla le pas, & ap-
» perçut trois femmes charman-
» tes, dont les cheveux noirs &
» bouclés flottoient dans un ai-
» mable désordre sur des épaules
» d'une blancheur éblouissante.

» Elles disparurent comme de
» jeune chevreuils, qui fuient à
» l'approche d'un chasseur qui
» les surprend dans quelque tail-
» lis, ou comme une compagnie
» de perdreaux, qui part à nos
» pieds au moment que nous y
» pensons le moins, & qui pre-

» nant un vol opposé, s'échappent à la faveur de l'incertitude du choix dans laquelle ils nous jettent.

» Mon fils suivit quelque tems ces trois Sauvagesses ; mais tandis que son cœur incertain cherchoit à se décider, elles disparurent, & il perdit l'espérance d'en joindre aucune ; ce jour ne fut pas un jour heureux pour lui, il courut beaucoup inutilement, & perdit bien des pas. L'amour ne fut pas long-tems à s'en dédommager.

» De retour le soir à la Cabane de Camoustaf où nous logions, Tafleid me parut tout rêveur : je voulus sçavoir le su-

» jet de ſa mélancolie ; hélas !
» mon pere me répondit-il, en
» ſoupirant, pourquoi les Méo-
» nides nous fuient-elles ? Elles
» ſont ſi charmantes.

» Comprenant fort bien le ſens
» de cette queſtion qu'accompa-
» gnoit un ſoupir ſi tendre, je
» lui demandai s'il en avoit joint
» quelques-unes ; il me raconta
» ingénuëment tout ce qui lui
» étoit arrivé, & finit par me
» demander pourquoi je n'en
» avois point dans mes Cabanes ;
» je lui répondis que les femmes
» étoient des animaux ſi legers
» & ſi inconſtans, que je ne
» croyois pas qu'il fût poſſible de
» les fixer.

» Peu ſatisfait de cette réponſe,

» & sentant dans son cœur un
» changement total depuis qu'il
» avoit vu des Méonides, il en
» voulut sçavoir la cause, &
» me demanda ce que c'étoient
» que des femmes ; je ne sçus
» trop comment les lui définir,
» & lui rendre compte de ces im-
» pressions vives que nos yeux
» portent si promptement dans
» le fond de nos cœurs, quand
» nous voyons quelques objets
» aimables ; souvent les questions
» d'un enfant embarrassent les
» plus sçavans.

» Je me contentai de lui dire
» que les Méonides étoient d'un
» sexe différent du nôtre ; que
» c'étoit au commerce que nous
» avions avec elles que tous les

» hommes devoient leur naiſſan-
» ce ; que le plaiſir vif & ſecret
» qui les portoient ſans ceſſe l'un
» & l'autre à ſe réünir enſemble
» faiſoit le ſoûtien de l'Univers.

» Quoi, reprit-il, elles ſou-
» haiteroient nous voir avec le
» même empreſſement que j'ai
» moi-même de m'offrir à leurs
» yeux ? Sans doute, repris-je,
» & pourquoi nous fuient-elles
» donc, interrompit Tafleid ?
» C'eſt que les femmes, pourſui-
» vis-je, ſe ſont apperçuës que
» leur fuite & leurs défenſes ren-
» dent les feux des hommes plus
» ardens ; c'eſt un effet de leur
» politique d'être toujours en
» guerre avec les Sauvages : s'ils
» les avoient en leur pouvoir,

» peut-être seroient-ils moins flatés de les posseder, & ils ne » sont occupés que du soin de » leur tendre des piéges, & elles » de celui de s'y jetter, de façon » qu'elles paroissent les éviter ; » que ces barbares, ajoûtai-je, » seroient malheureux sans cette » espece de guerre qui les tient » sans cesse en haleine ! qu'ils » passeroient des jours bien tristes dans ces Forêts ! Cette réfléxion fut la source d'une infinité d'autres, qui naissoient » de la surprise où ce discours » jettoit votre frere.

» Tafleid se promit bien de re» tourner dès le lendemain à la » chasse avec le Soleil ; mais plus » matinal que lui, il le prevint

» & reçut ses premiers rayons sur
» le sommet d'une Montagne où
» il croyoit surprendre quelques
» Méonides endormies ; je n'a-
» vois fait qu'irriter de plus en
» plus sa curiosité.

» Il marchoit sans bruit, é-
» cartant doucement les feuilles,
» & parcouroit avec vivacité
» d'un coup d'œil tout le terrein
» qu'il découvroit ; de tems en
» tems il s'arrêtoit, & levé sur
» la pointe de ces pieds écoutoit,
» tournant précipitamment les
» yeux à la moindre agitation ;
» le vent faisoit-il voler quelque
» feuilles ; plein d'espérance, il
» voloit avec elles où il les voyoit
» tomber, puis désespérant tout
» à coup d'être assez favorisé du

» ſort pour faire jamais une ren-
» contre auſſi heureuſe, il levoit
» ſa tête avec dépit, & frapant
» du pied ſe plaignoit d'être né
» ſi malheureux.

» Comme las de chercher, il
» faiſoit hautement ces plaintes
» au ſort, il entendit réellement
» quelqu'un qui fuyoit, quel dé-
» ſeſpoir ! Il ne s'en prit pour cet-
» te fois qu'à ſon impatience,
» encore un pas, ſe diſoit-il, &
» je l'aurois ſurpriſe ; il voulut
» s'enfoncer dans le bois, mais il
» le trouva ſi épais en cet endroit
» qu'il ne put le percer ; les efforts
» qu'il fit lui firent appercevoir
» un petit ſentier ſi touffu, qu'il
» falloit néceſſairement marcher
» ſur ſes mains pour y paſſer.

« A peine eut-il fait dix pas
» dans cette ſituation gênante,
» que le chemin devint de plus
» en plus facile, & laiſſa voir en-
» fin une petite place aſſez vaſte,
» & entierement couverte par les
» branches des arbres, qui ſe réü-
» niſſoient exprès pour faire en
» cet endroit un bereeau de ver-
» dure impénétrable aux rayons
» du Soleil ; un tapis de mouſſe
» uni comme la ſurface d'un ruiſ-
» ſeau, qui promene tranquille-
» ment ſes eaux, paroiſſoit fait
» pour recevoir des pieds plus dé-
» licats que ceux d'un homme ;
» un gazon régnoit autour de ce
» lieu charmant, & ſe terminoit
» des deux côtés à un vaſte rocher
» qui ne ſembloit avancer ſa tête

» que pour ſervir de couvert à
» une grotte, ouvrage de la na-
» ture.

» Tafleid n'y vit perſonne; cu-
» rieux d'en examiner toutes les
» beautés, il y entra avec un trou-
» ble qu'il n'avoit pas encore é-
» prouvé; le fond en étoit des
» plus obſcur, & cachoit une eſ-
» péce de petit lit de duvet; mon
» fils fatigué par le long chemin
» qu'il avoit déja fait s'y repoſa,
» perſuadé que ce lieu ſervoit de
» retraite à quelque Méonide qui
» ne manqueroit pas d'y revenir.

» Un ſéjour ſi tranquille, in-
» vitoit au ſommeil : Tafleid al-
» loit ſans doute s'y livrer quand
» il entendit ſoupirer dans un en-
» foncement ſecret qu'il n'avoit

pas

» pas encore apperçu, il prêta
» doucement l'oreille, c'étoit quel-
» qu'un qui se réveilloit.

» Comme l'endroit où il étoit
» lui-même étoit fort sombre, il
» résolut d'examiner delà tout
» ce qui se passeroit dans cette
» grotte; il vit bientôt paroître
» une jeune Méonide d'environ
» quatorze ans, qui se frottant
» les yeux de ses mains, se plai-
» gnoit de ne pas trouver sa mere
» qu'elle appelloit.

» Tafleid demeura étonné de
» l'air charmant de cette belle
» Sauvagesse, il auroit bien voulu
» la consoler, mais il craignoit de
» la faire fuir; elle se consola en-
» fin d'elle-même, & prenant une
» coquille faite en forme de baf-

„ fin, elle s'amusa à la remplir „ d'eau dans un petit ruisseau qui „ couloit à quelques pas delà, & „ la porta sur les gazons qu'elle „ en arrosoit.

„ Insensiblement elle prit un „ air plus gai, & sembloit se „ faire un amusement de courir „ avec cette coquille pleine d'eau „ sur sa tête sans la renverser; „ elle fit tant de fois ce petit jeu „ qu'à la fin le pied lui glissa, elle „ tomba en devant, & la coquille „ par un mouvement contraire se „ renversant sur elle en arriere, „ baigna cette belle enfant; elle „ se mit à pleurer de toutes ses „ forces, voyant ses cheveux qu'el- „ le avoit fort longs, mouillés & „ collés sur son corps.

» Sa mere qui vint à ces cris
» ne put s'empêcher de rire de
» cet évenement ; ce sont de ces
» malheurs dont un bon cœur
» peut être legerement touché ;
» Tafleid en rioit sans doute aussi,
» mais il n'osoit éclater de crainte
» de se priver d'un spectacle si
» charmant & si nouveau pour
» lui, c'étoit la premiere fois de
» sa vie qu'il voyoit des femmes
» d'assez près pour distinguer
» qu'elles n'étoient pas des hom-
» mes, & sans doute que son
» cœur le lui laissoit encore bien
» mieux sentir que ses yeux.

» Enfin cette charmante mere
» après avoir baisé son aimable
» fille, lui noua ses cheveux sur
» la tête avec des joncs pour les

» empêcher de se coller davantage sur son dos, & la consola
» en la serrant entre ses bras, lui
» disant de n'être pas si étourdie
» une autrefois, puis sortit avec
» elle.

» Tafleid profita de ce tems
» pour s'échaper de cette Cabane, ne voulant pas y paroître de crainte de la faire déserter par ces belles Méonides qu'il
» craignoit de ne pas retrouver
» ailleurs, s'il avoit le malheur
» de les perdre; je ne sçais comme à son âge il eut tant de prudence, l'amour éclairoit sans
» doute son esprit, c'est un excellent maître.

» Sorti de cet endroit charmant, ses premiers soins furent

» d'en remarquer les avenuës,
» se promettant bien d'y revenir
» souvent; il chercha ensuite la
» belle Méonide, sûr de la re-
» trouver, si elle lui échapoit;
» il l'apperçut seule au détour
» d'un sentier qui cueilloit des
» fleurs tranquillement, tandis
» qu'à quelques pas delà, sa mere
» étoit avec un Sauvage; pour
» cette fois il n'eut garde de les
» aller séparer, il commençoit
» sans doute à sentir qu'il ne se-
» roit pas bien aise que quelqu'un
» vint lui rendre un semblable
» service.

» Il s'approcha de sa belle qu'il
» surprit avec adresse lorsqu'elle
» s'y attendoit le moins; elle jetta
» un grand cris, & fit quelques

» efforts inutiles pour s'échaper ;
» mais Tafleid la saisit entre ses
» bras, & commençoit à être plus
» embarrassé qu'elle, quand la
» mere vint lui enlever sa proie,
» & s'enfuit avec elle ; consterné
» de cet évenement, beaucoup
» moins cependant que s'il eût
» ignoré la retraite de ces Méo-
» nides, il les suivit quelque tems
» des yeux.

» De retour à la Cabane de
» Camoustaf, il nous raconta
» tout ce que je viens de vous
» dire ; son éxactitude à ne pas
» omettre la plus legere circons-
» tance, me fit connoître qu'il
» aimoit, car rien n'est indiffé-
» rent aux amans, & vous venez
» de voir par la longueur de ce

» récit, que les peres ont là mê-
» me foiblesse, pour tout ce qui
» regarde leurs enfans.

» Le lendemain il retourna
» dans la Forêt, mais le soir je
» l'attendis inutilement, Tafleid
» ne revint point, & depuis ce
» malheureux jour je n'en ai pu
» avoir aucune nouvelle; jugez
» de mon désespoir; j'en fus in-
» consolable, après la perte de
» ma chere Alphenire; c'est le
» plus sensible des coups dont le
» sort cruel qui me persécute,
» m'ait frapé depuis que j'habite
» ces déserts.

» Ce fils devoit faire toute ma
» consolation, quoique Sauvage
» & élevé dans les Forêts, ins-
» truit par mes leçons & formé

» du même ſang que celui qui
» coule dans vos veines, je me
» flate que vous euſſiez vu ce
» frere avec plaiſir, il ne vous
» eût pas deshonoré.

Ichménis & Glaphyr attendris par ce diſcours, firent eſpérer à Ramaſſes qu'il retrouveroit Tafleid pour qui ils ſe ſentoient déja une ſecrette inclination ſans l'avoir vu, & conjurerent ce vieillard de les ſuivre ſur le bord de la Mer, où il trouveroit toutes ſortes de rafraîchiſſemens, & des Egyptiens, qui charmés de le voir ſe feroient un plaiſir ſenſible de ſe gouverner par ſes ſages conſeils; ils partirent tous enſemble ſuivis de la Biche blanche qui ne quittoit jamais Ramaſſes.

Les Egyptiens inquiets de ne point voir revenir Ichménis & Glaphyr, craignant qu'ils n'eussent eus quelque mauvaise rencontre, s'assemblerent pour les aller chercher dans la Forêt voisine; déja armés de longues lances ferrées, ils étoient prêts à partir quand ils les apperçurent qui conduisoient au milieu d'eux un étranger qu'ils ne connoissoient point: son habit de peau leur fit croire d'abord que c'étoit quelque habitant de cette Contrée; ils volerent au-devant d'eux.

Ichménis aussi impatient de leur apprendre l'histoire de ce vieillard, qu'ils paroissoient curieux de la sçavoir, du plus loin qu'il put s'en faire entendre,

leur cria avec une vivacité qui marquoit l'excès de sa joie. « Chers » amis nous n'avons pas tout per- » du en quittant l'Egypte, l'il- » lustre Ramasses que les Dieux » ont conservé pour nous gou- » verner, & que je vous ramene » nous répond de leur protection; » pouvoient-ils nous faire un pré- » sent plus digne d'eux, & qui » pût nous être plus agréable dans » les malheureuses circonstances » où nous nous trouvons ? »

Au nom de Ramasses, l'alégresse s'empara de tous les cœurs, ce ne furent que cris de joie, que remercimens faits aux Dieux, que promesses ardentes d'en être reconnoissans; cette nouvelle portée de bouches en bouches, fut

ſçuë en un moment de toute la Colonie, chacun accourut pour voir ce reſpectable Vieillard, qui découvrant déja une plaine aſſez vaſte, ſemée de bled, félicita les Egyptiens de leur prudence, les encouragea au travail, puis marchant au milieu d'eux vers les Cabanes qu'ils avoient élevées & déja environnées d'un large foſſé, il en fit le tour au bruit des acclamations de tout le peuple, qui crioit vive Ramaſſes notre Roi, périſſe Séſoſtris.

A ce bruit unanime que les échos promenoient de Rochers en Rochers dans ces déſerts immenſes, Ramaſſes s'arrêta, & prenant la parole.

« Sages Egyptiens, leur dit-il,

» ne ſouhaitez point la mort de
» vos Rois, ſi vous reſpectez les
» Dieux qu'ils repréſentent ici-
» bas ; ce n'eſt qu'au pied du trô-
» ne d'Oſiris, de la Déeſſe Iſis,
» qu'ils doivent rendre compte de
» leur conduite.

» Je renonce au titre faſtueux
» que vous me donnez, content
» du nom de votre pere commun ;
» tous nés ſujets de Séſoſtris, ni
» ſes injuſtices, ni les Mers im-
» menſes qui nous ſéparent de
» lui, ne nous affranchiſſent point
» de ce que nous lui devons ; il
» eſt notre Roi quelque partie de
» cet Univers que nous habi-
» tions.

» Le premier à partager vos
» travaux, autant que mes forces

» me le permettront, je ne vous
» demande que vos cœurs pour
» tributs ; depuis près de vingt-
» ans que j'habite ces déserts sans
» autre étude que celle de la na-
» ture, je dois connoître ce pays
» & ce qu'il peut produire.

» Ne comptez pas comme en
» Egypte sur les eaux d'un fleuve
» officieux pour engraisser vos
» champs : à l'exemple des Ly-
» biens, des Arabes, des Ethio-
» piens, il faudra labourer vos
» terres ; ici le sort de la mois-
» son sera dans vos mains, &
» vous jugerez de vos récoltes
» par vos travaux, & non par les
» débordemens du Nil ; vous n'en
» serez pas moins heureux.

» Ne craignez pas que je vous

» commande jamais d'épuiser vos
» forces à construire des pirami-
» des, des obelisques, frivols or-
» nemens d'un Royaume, mo-
» numens plus capables de trans-
» mettre à la postérité la cruauté
» & la barbarie des Rois qui les
» ont fait élever, que leur puis-
» sance & leurs richesses.

» La ville que je veux vous
» faire construire ici, n'aura pas
» le faste de celle de Diospole,
» cent superbes portes n'orneront
» pas les remparts, & cent Tem-
» ples magnifiques n'y seront pas
» élevés à nos Dieux.

» Que nous les connoissons peu
» ces Dieux que nous adorons,
» un sacrifice offert sur un Autel
» de gazon, & sous la voute du

» Ciel par un cœur pur, leur est
» aussi agréable que sur des Au-
» tels de marbre & de porphire
» dans des Temples dorés.

» *Si* je compte ainsi loger nos
» Dieux, jugez comment seront
» mes Palais & les vôtres : des
» demeures un peu plus solides
» que celles que je vois déja éle-
» vées par vos soins, suffiront
» pour nous garantir des injures
» du tems.

» Quand vous aurez connu les
» peuples qui vous environnent,
» & la douceur de la vie dont ils
» jouissent au milieu de ces Fo-
» rêts, vous jugerez qui d'eux ou
» des habitans de Memphis sont
» les plus heureux.

» Vous n'avez ici à ce que m'a

» dit mon fils, que l'épouſe de
» Glaphyr & quelques femmes
» qui la ſervent ; aimable jeuneſſe
» qui m'écoutez, & dont les cœurs
» ſont faits pour aimer ; que ce
» ſexe enchanteur ne vous faſſe
» pas regreter les rivages du Nil,
» vous aurez des Méonides en ce
» pays, qui pourront faire votre
» bonheur, exciter vos deſirs, &
» les ſatisfaire.

» A trois journées environ d'ici
» en tirant vers le Nord, il s'en
» trouve de charmantes avec leſ-
» quelles je vous promets d'heu-
» reux jours ; partez tous demain
» au lever du Soleil, que chacun
» choiſiſſe à ſon gré celle qui fla-
» tera le plus ſon cœur, & la
» conduiſe ſur ce rivage.

»Ne comptez pas les trouver
» dans des villes ſuperbes, vêtuës
» d'habits magnifiques, elles vont
» nuës, & les bois ſont leur de-
» meure ordinaire; il faudra mê-
» me uſer d'adreſſe pour les ſur-
» prendre, & de violence pour
» les enlever; endurcies à la fa-
» tigue, vous ſerez bientôt riches
» avec de telles compagnes.

A cette heureuſe nouvelle, la ſecrete mélancolie qui s'étoit emparée des jeunes Egyptiens diſparut; ſemblables à de jeunes fleurs qui languiſſent privées des rayons du Soleil, & qui à ſon arrivée brillent des couleurs les plus vives, la joie éclata tout à coup ſur leurs viſages, & les tranſports auſquels ils ſe livrerent, firent

connoître la vraie cauſe de leur langueur.

Le lendemain après que Ramaſſes leur eut montré de deſſus une éminence, de montagne en montagne, les routes qu'ils devoient tenir, conduits par Ichménis, ils volerent avec une ardeur incroyable; l'amour leur prêta des ailes.

Elpenor & Phylagyr, jeunes Egyptiens, amis & parens de Glaphyr, qu'ils avoient eu la générosité de ſuivre, n'accompagnerent point leurs compatriotes; ils aimerent mieux choiſir des femmes parmi les ſuivantes d'Aménophie que d'en aller chercher dans les bois.

Euchorée & Méotide étoient

deux jeunes Méonides, à qui il ne manquoit que la naiſſance pour les rendre dignes de ſi belles alliances : la vertu, la douceur, l'eſprit & la beauté étoient tout leur bien ; c'étoit être riche dans un pays, où tous les autres avantages devenoient inutiles.

Amenophie qui les aimoit tendrement, fut charmée de leur bonheur, leur porta la premiere cette heureuſe nouvelle, & les diſpoſa à recevoir les deux jeunes Seigneurs qui devoient dans peu devenir leurs époux ; elles ne parurent devant eux qu'en tremblant, & avec une timidité qui les rendit encore mille fois plus charmantes.

Elpenor & Phylagyr les embrasserent & les conduisirent avec Amenophie dans la Cabane de Ramasses, pour y délibérer ensemble sur l'état présent de leurs affaires ; ce Vieillard généreux promit à ces jeunes Méonides, dans les termes les plus consolans, de ne rien épargner pour leur procurer les douceurs de la vie, & une partie des commodités & des agrémens qu'elles avoient eu en Egypte.

Pendant que la jeunesse fut absente, ils firent de concert divers réglemens ; il fut résolu d'une voix unanime que l'on vivroit sous les mêmes loix, & que l'on adoreroit les mêmes Dieux qu'en Egypte ; sçavoir, le Soleil & la

Lune, ſous les noms d'Oſiris, d'Iſis, & toutes les autres divinités.

Ichménis, dont la ſageſſe étoit connuë, & dont la conduite ſévere pouvoit ſervir de modele, quoiqu'abſent, fut établi grand Pontife; il fut réſolu qu'il choiſiroit dans la Colonie dix jeunes Egyptiens pour le ſeconder.

Elpenor fut chargé du ſoin de rendre la juſtice avec Ramaſſes; pour éviter les ſurpriſes dans les affaires, l'éloquence fut bannie des plaidoyers, & regardée comme l'art de ſéduire; chacun devoit détailler ſes raiſons avec ſimplicité; il fut pareillement deffendu de ſolliciter ſes Juges.

Glaphyr, qui avoit beaucoup de goût pour les ſciences, & ſur-

tout pour les arts méchaniques, fut chargé du soin de la construction de la Ville, & d'y entretenir le bon ordre.

Pour Phylagyr qui avoit toujours exercé la profession des armes, il suivit ses premieres inclinations, & promit de veiller à la sureté de la Colonie, avec trente Egyptiens des plus braves qu'il choisiroit.

Tel fut l'ordre que Ramasses établit dans la nouvelle ville qui commençoit à s'élever, il l'appella la nouvelle Memphis; c'est la même qui depuis fut nommée Marseille, c'est-à-dire, ville de Mars, nom qui lui fut donné à cause d'un temple superbe que ce peuple belliqueux y éleva à ce Dieu.

LIVRE SECOND.

ICHménis monté ſur le ſeul cheval qu'on avoit tranſporté d'Egypte, marchoit à la tête de ſes compatriotes, qui impatiens de voir les femmes qui leur étoient deſtinées, franchiſſoient avec joie tous les obſtacles que la nature oppoſoit à leur paſſage.

Après une longue & pénible marche, ils découvrirent enfin une vaſte plaine dans le fond de laquelle ils crurent appercevoir pluſieurs perſonnes ; arrivés à une diſtance raiſonnable, ils virent effectivement que leurs yeux ne les avoient pas trompés; c'é-

toit une multitude de Sauvages, qui formant entr'eux une eſpéce de danſe, célébroient la fête du Soleil qu'ils adoroient.

Comme Ichménis & ceux de ſa ſuite étoient naturellement intrépides & pleins de courage, ils approcherent fiérement armés de leurs arcs; les Sauvages ceſſerent auſſi-tôt leurs jeux; des hommes habillés, en ayant un à leur tête monté ſur un cheval, offroient à leurs yeux un ſpectacle trop nouveau pour ne pas mériter toute leur attention; ils admiroient avec étonnement la docilité de ce ſuperbe animal, qui oubliant toute ſa force obéiſſoit à de ſimples lannieres de peau, qu'il eût pu rompre du moindre

moindre mouvement de tête.

Ichménis pour augmenter l'espéce d'enchantement où ce prodige les jettoit, maniant son cheval avec beaucoup de grace ; lui faisoit faire des courbettes, des caracols ; il le faisoit tourner plusieurs fois autour de leurs danses, le poussoit au galop dans la plaine, & le ramenoit au petit pas. Cet animal sembloit entrer dans les idées de son maître, il se prêtoit à toutes ses volontés, avec une docilité surprenante ; toujours prêt à diversifier sa marche, à la retarder, à la doubler, à la précipiter au moindre signal.

Tous ces prodiges inspirerent à ces barbares un si grand respect pour ces étrangers, que plu-

sieurs répondirent, car le peuple fut toujours superstitieux, que c'étoient des hommes extraordinaires que le Soleil envoyoit à leurs Fêtes; ce bruit passoit de bouche en bouche; ces bonnes gens danserent autour des amis de leur Dieu, & après leurs danses leur présenterent des fruits. Ichménis mit pied à terre, & en signe de paix mangea de ce qu'on lui offrit.

Comme le Soleil étoit sur le point de se coucher, plusieurs Sauvages vinrent prier Ichménis, qu'ils appelloient l'homme du Soleil, d'engager leur Dieu à ne pas les priver si-tôt de sa présence, s'il agréoit leurs jeux que la nuit alloit suspendre.

Cette propoſition embarraſſa le nouveau Prophète ; il ne ſe déconcerta cependant pas ; après un moment de réflexion, il leur dit d'un ton ferme & avec aſſurance, que le Soleil ne pouvant être plus long-tems témoin de leur Fête, il leur permettoit de la continuer ; qu'ils n'avoient pour cet effet qu'à ramaſſer dans la Forêt voiſine le bois le plus ſec qu'ils pourroient trouver, & le porter dans la plaine.

Cet ordre fut exécuté en moins d'une demi-heure, & Ichménis après avoir fait retirer ces barbares, par le moyen de deux Cailloux, mit le feu au bois, qui auſſi-tôt produiſit un éclat, & une lumiere preſqu'auſſi bril-

lante que celle du Soleil.

Les Sauvages, à qui l'usage du feu étoit encore inconnu, étonnés de ce nouveau phénomène accoururent, & se persuaderent aisément que leur Dieu leur envoyoit quelques-uns de ses rayons pour consumer ce bois; ils le crûrent d'autant plus volontiers que le feu a les mêmes propriétés que le Soleil; toute la nuit ce ne furent que danses, jeux & fêtes champêtres.

Les Méonides regardoient avec étonnement cet éclat du haut de leurs montagnes; les plus hardies s'approcherent; quelques-unes furent prises par les Sauvages, & entraînées malgré elles au milieu des danses. Ichménis

s'en fit présenter une ; charmé de sa beauté, elle lui fit naître le dessein de les obliger à vivre en commun avec les Sauvages, persuadés qu'il en trouveroit d'autres plus loin pour les Egyptiens.

Il étoit convaincu que c'étoit de la tendre union des deux sexes que résultoit le bonheur, & les charmes les plus doux de la société ; pour commencer ce grand ouvrage, il résolut de se servir de la crédulité de ces peuples errans pour les rendre heureux, & profitant de la Fête qui les rassembloit en un même lieu, il leur tint ce discours.

« Enfans du Soleil, le Dieu que » vous adorez, veut enfin faire

» votre bonheur ; le tems est ar-
» rivé que ces Méonides adora-
» bles, qui peuplent vos mon-
» tagnes, vont être réunies à
» vous ; vous vivrez ensemble
» sous la même Cabane, vous ne
» ferez qu'un cœur, qu'une ame,
» vos vœux seront aussi-tôt satis-
» faits que formés.

» Ces compagnes charmantes
» combleront vos desirs en rem-
» plissant les leurs, sans cesse oc-
» cupées du soin de les faire naî-
» tre, & toujours de moitié dans
» tous vos plaisirs, elles se feront
» une étude de les varier & de
» les multiplier ; une félicité si
» parfaite vous coûtera à acqué-
» rir ; il faudra soumettre ces fié-
» res beautés, ce ne sont pas pour

» vous des ennemies bien redou-
» tables; de toutes les créatures
» qui respirent, il n'en est pas de
» plus amies de l'homme, vous
» êtes nés les uns pour les autres.
» Quoiqu'elles fuient sans
» cesse, vous ne les voyez pas
» habiter d'autres Contrées que
» les vôtres; & quand le hazard,
» ou la legereté de votre course
» vous en fait joindre quelques-
» unes, malgré leur résistance,
» avez-vous jamais été les plus
» foibles? Que demain donc le
» Soleil en s'élevant, vous trou-
» ve dans les Forêts, & qu'à son
» coucher, tournant ses derniers
» rayons vers vos Cabanes, il
» vous y voie tous avec des
» Méonides.

» Vous pouvez chacun choisir
» celle dont les charmes feront
» sur vous l'impression la plus
» vive ; mais ce choix une fois
» fait, il vous est deffendu d'a-
» voir affaire à d'autres femmes,
» de desirer même leur jouissan-
» ce ; que tous ayent soin seule-
» ment de se munir d'une lon-
» gue chaîne de joncs nattés,
» pour en lier celles qui par trop
» de résistance voudroient retar-
» der votre bonheur en réfusant
» de vous suivre.

» Telles sont les volontés du
» Soleil ; votre bonheur dépend
» de votre prompte obéissance
» aux ordres suprêmes du Dieu
» tout-puissant que vous adorez.

Pendant ce discours, les Bar-

bares garderent un ſilence reſpectueux & profond ; mais à peine fut-il fini, qu'ils marquérent toute leur joie, & promirent à Ichménis d'exécuter de point en point les ordres qu'il daignoit leur donner ; les jeunes Sauvages marquerent une impatience extrême ; le reſte de la nuit leur parut d'une longueur inſuportable ; ſe dérobant aux douceurs du ſommeil, leur imagination leur fit éprouver d'avance les plaiſirs les plus vifs.

Les vieillards voyoient avec douleur que ces ordres ne les regardoient plus, & regretant leurs beaux jours paſſés dans une guerre continuelle avec les femmes, ils ſe plaignoient au ſort de les

avoir fait naître si-tôt : les Méonides que l'éclat du feu avoit attirées furent arrêtées de force.

Le lendemain le Soleil s'éleva le plus beau du monde, & après avoir encouragé par sa présence les Sauvages à partir pour la chasse, il disparut tout-à-coup, & ne se montra plus le reste du jour ; augure très-favorable ; car les femmes, s'imaginant que les nuages étoient des voiles sacrés, qui déroboient aux yeux des mortels les faveurs que la Lune, qu'elles adoroient, accordoit au Soleil, se faisoient alors un point de Religion d'imiter leur divinité. Dans ces favorables circonstances la chasse ne pouvoit manquer d'être heureuse & peu pénible.

Pendant tout le jour les Forêts retentirent des voix charmantes des Méonides, qui par leurs accens mélodieux indiquoient aux hommes leurs retraites ; & travailloient à les rendre sensibles ; mais quand le Soleil sorti du sein des nuages, reparut seul sur le soir, & que les belles Sauvagesses voulurent retourner dans leurs Montagnes, quelle fut leur surprise de se voir retenuës par des chaînes, entraînées dans les Cabanes des hommes !

Elles pousserent des cris affreux ; voulurent se débarrasser des mains de leurs ravisseurs ; leur résistance fut vaine ; il fallut les suivre, & renoncer à la douce

liberté dont elles jouissoient dans leur paisible retraite. Aux cris des prisonnieres toutes les Méonides accoururent, & témoins des violences qu'on faisoit à leurs compagnes, jurerent de les venger.

Ce devoit être un spectacle fort amusant, que de voir les Sauvages fiers de conduire de si belles proies, chercher des yeux leurs amies pour les leur montrer; ces jeunes & belles captives, les cheveux épars, suivoient leurs vainqueurs d'un air triste, consterné; & levant les yeux au Ciel, pleuroient leur liberté ravie, appelloient la Lune à leur secours, & la prenoient à témoin des fureurs des hommes.

Ichménis, ſpectateur de cette ſcene, s'applaudit de ſon ouvrage; peu touché des larmes qu'il voyoit répandre, il laiſſa à l'amour le ſoin de les eſſuyer; les Egyptiens qui le ſuivoient dans l'attente d'un ſort ſemblable, conſoloient ces Belles affligées, les aſſurant que le ſupplice auquel on les deſtinoit, n'étoit pas du nombre de ceux auſquels de jolies femmes ne peuvent s'accoûtumer.

Elles parurent devant le fils de Ramaſſes au nombre de quarante; prévenuës que cet étranger étoit un des Miniſtres du Soleil, qui alloit leur rendre compte des prétenduës violences qu'on leur faiſoit, elles for-

merent avec respect un cercle autour de lui, & attendirent en silence qu'il leur adressât la parole.

Si j'écrivois l'histoire du cœur du sage Ichménis avec celle de sa vie, que j'aurois de choses à dire! quelque vertueux qu'il fût, il dut avoir bien des combats à se livrer lui-même; un homme d'environ trente-ans, ne voit pas avec indiférence quarante jeunes filles plus belles que le jour, nuës autour de lui; il n'est guères de vertu à l'épreuve d'un coup d'œil si séducteur. Sybarie étoit absente, en vain voulut-il plusieurs fois détourner la vuë, les mêmes objets frapoient ses yeux de toute part, & portoient également

le trouble dans son ame.

L'homme du Soleil n'étoit qu'un homme comme un autre; pour les femmes elles se montroient sans rougir de leur nudité, la pudeur, que l'on dit être fille de l'éducation ou du caprice, n'avoit pas encore pénétré en cette partie de l'Univers.

Ichménis commença à craindre qu'en travaillant au bonheur des autres, il ne nuisît à sa propre tranquillité; le trouble où il étoit lui ayant fait oublier le discours qu'il avoit préparé, il garda quelque tems un profond silence, &, osant à peine lever les yeux, s'expliqua en ces termes.

« Jeunes beautés, chef-d'œuvre » le plus parfait de la nature,

» vives images du Soleil, à qui
» vous devez ce que vous êtes ;
» nées pour faire le bonheur des
» hommes, pourquoi regretez-
» vous ces cavernes dont ils vous
» ont arrachées ? ſçachez que cet
» Univers dont vous êtes l'ame va
» changer de face ; la Lune que
» vous adorez, & à qui vous ne
» devez pas craindre de reſſem-
» bler, ne ſe dérobe jamais aux
» careſſes du Soleil, comme vous
» vous l'êtes imaginées, c'eſt au
» contraire ſa fidele compagne ;
» il eſt vrai que ce pere de l'uni-
» vers vous éclaire ſeul pendant
» le jour de ſes rayons, que ſeul
» il viſite ſes ouvrages, fait meu-
» rir les fruits pour votre uſage,
» épanouir les fleurs pour réjouir

» vos yeux & parer vos têtes; mais
» de retour le soir dans le sein
» des Mers, la Lune sans cesse
» occupée de son tendre époux,
» le reçoit avec joie, l'échauffe
» dans ses bras. S'éloigne-t-elle
» pour vous éclairer à son tour,
» toujours soûtenuë de la présen-
» ce du *Soleil*, elle ne le perd
» jamais de vuë, & ne brille à
» vos yeux que de l'ardeur des
» feux qu'il lui communique;
» loin de la vuë de cet époux fi-
» dele, elle est sans éclat; triste
» de son absence, elle languit
» dans une obscurité dont il peut
» seul la tirer par ses rayons bien-
» faisans. Voilà jeunesse aimable
» le modelle que vous devez sui-
» vre, & que je vous propose;

» que chacune de vous fidelle à
» celui à qui elle est échuë en
» partage ne se pare que de ses
» présens, ne reçoive son éclat
» que de lui, & ne se laisse con-
» sumer d'aucun feu étranger ; le
» jour dans vos Cabanes, attendez
» vos époux avec impatience ;
» revoyez-les le soir avec joie ;
» & embrasez-vous des mêmes
» feux dont ils brûleront eux-
» mêmes. »

Pendant ce discours les Méonides étonnées de tout ce qu'elles entendoient, se jettoient des regards qui marquoient leur surprise ; la plus âgée nommée Namine qui avoit environ vingt ans prit la parole en soupirant & dit ; à l'homme du Soleil que puis-

qu'elles étoient condamnées à vivre avec un seul homme, il falloit leur laisser la liberté de le choisir à leur gré : toutes applaudirent à cette proposition, qu'Ichménis trouva juste & fondée sur la raison.

Sur une montagne voisine s'élevoit un petit bois consacré au Soleil, où il n'étoit permis d'entrer que les jours destinés à son culte ; c'étoit-là que l'on avoit mené les Méonides, qui attirées par l'éclat du feu, s'étoient laissées prendre la nuit précédente.

Ichménis conduisit en ce lieu la jeunesse des deux sexes, laissant à chaque femme la liberté de disposer de son cœur en faveur de celui dont la vuë la fla-

teroit le plus; pour lui agité de mille mouvemens dont il ne pouvoit se rendre raison, n'ayant pas la force de quitter cet endroit, il se plaça sur une petite éminence, d'où sans être vu, ses yeux pouvoient découvrir tout le bosquet.

Il jouoit là un grand rolle, mais ce n'étoit pas le plus flateur; combien de fois tout ministre des Dieux qu'on l'avoit fait depuis son absence sur la réputation de sa sagesse; combien de fois, dis-je, ne fut-il pas au désespoir d'être un personnage si respectable: si la qualité brillante d'homme du Soleil satisfaisoit sa vanité, elle laissoit dans son cœur bien des desirs à rem-

plir; il éprouva en ce jour plus d'une fois, que faire des heureux n'eſt pas l'être; & que l'auguſte dignité de miniſtre des Dieux ne garantit pas toujours des atteintes de l'amour; le bonheur d'unir enſemble de jeunes époux, met ſouvent un ſaint perſonnage à de dures épreuves.

Ichménis d'un œil curieux, examinant à travers le feuillage ce qui ſe paſſoit dans le bois; apperçut Namirre ſéparée de ſes compagnes, qui d'un air rêveur & mélancolique ſembloit chercher la ſolitude plutôt qu'un homme; il fixa ſes regards ſur cette belle avec complaiſance, elle lui parut charmante, elle

l'étoit en effet, ses cheveux noirs & bouclés tomboient négligemment jusqu'à sa ceinture, & poussés par le vent flottoient en partie sur un sein plus blanc que l'albâtre; de tems en tems en croisant ses deux bras, elle élevoit ses beaux yeux au Ciel, puis les tournoit autour d'elle avec trouble, comme quelqu'un qui craint d'être découvert; plus elle approchoit d'Ichménis sans le sçavoir, plus le cœur de cet Egyptien s'agitoit.

Peut-on contempler tant de charmes sans en desirer la jouissance, & quel homme la desire sans tâcher de se la procurer? il laissa échaper un soupir qui fut jusqu'à Namine; interdite,

elle porta auſſi-tôt ſes timides regards de tout côté, & appercevant l'homme du Soleil, elle courut à lui, & lui dit en tremblant, avec une naïveté charmante : « Etes-vous exclus du » nombre de ceux parmi leſquels » il nous eſt permis de choiſir » un époux ? » Elle n'eut pas plutôt prononcé ce peu de mots qu'elle rougit, & baiſſant les yeux, attendit en ſilence la réponſe d'Ichménis.

Le trouble du fils de Ramaſſes fut pour le moins égal à celui de cette jeune Méonide; interdit, confus, & agité de tous les combats que l'amour & la vertu ſe livroient dans ſon cœur, il ne ſçut d'abord que répondre.

Vouloit-il le premier aller contre la loi qu'il venoit d'établir, qui condamnoit tous les hommes à la jouissance d'une seule femme? Sybarie vivoit encore, il l'adoroit, & avoit toujours conservé l'espérance de la revoir après la mort du cruel tyran qui la lui avoit ravie; mais de vastes Mers les séparoient, & l'aimable Namine étoit aux genoux d'Ichménis.

Quel moment! ses yeux le trahirent, & se tournant languissamment sur Namine, qu'un si long silence commençoit à alarmer, ils porterent l'espérance dans son cœur; bientôt la bouche confirma le langage des yeux. « Et pourquoi belle Méonide, » lui

» lui dit-il, agité de l'amour le
» plus vif, & pourquoi ferois-je
» exclus du nombre de ces heu-
» reux mortels dont vous devez
» faire la félicité ? J'attens ici
» comme les autres, que quel-
» qu'une de vous daigne m'ho-
» norer de fon choix.

» Ah ! interrompit Namine,
» avec vivacité, fi je puis préten-
» dre au bonheur d'être à vous,
» daignez me recevoir.

Le premier pas étoit fait, l'amour ne recule jamais : Ichménis ne répondit aux tranfports de cette aimable Méonide que par d'autres tranfports ; fes regards fe fixerent fur les fiens, & fe confondirent avec eux, il faifit une de fes mains, y colla fes lévres,

ſerra cette belle entre ſes bras; ſes yeux ſéduits, ſéduiſirent ſon cœur. Bientôt l'homme du Soleil devint l'homme de l'amour, & le premier légiſlateur, le premier prévaricateur.

L'amour impoſe des loix, mais n'en reçoit point : ce Dieu en ſe jouant du cœur de ce ſage Egyptien, vouloit ſans doute lui montrer ſa puiſſance, & l'avertir de n'y plus preſcrire de bornes, chez les peuples qu'il vouloit civiliſer.

Pendant que la ſenſible Namine étoit encore plongée dans cette amoureuſe yvreſſe, qui s'empare de tous nos ſens dans ces momens heureux, que nos deſirs ſatisfaits nous font goûter

le bonheur d'être né ; Ichménis revenu de ses premiers transports, se représentoit le Soleil, & tous les Dieux irrités, Sybarie impatiente de le revoir, pleurant sur les rivages du Nil, les yeux tournés du côté de la Mer ; à ce tendre souvenir il se repentit de son infidélité, & laissant tomber ses yeux sur Namine, poussa un soupir qui éveilla cette belle.

Couchée négligemment, elle goûtoit en idée des plaisirs dont la vivacité l'avoit plongée dans une rêverie si profonde & si douce, qu'elle en étoit immobile.

« Quoi vous soupirez, lui dit-» elle, vous reste-t-il encore des » desirs à remplir ? tous les miens » sont satisfaits : » s'il m'en reste, lui

répondit Ichménis, rendu à son premier amour par la douceur des regards de cette belle. « Et » peut-on avoir goûté des plaisirs » si vifs sans souhaiter de s'y li- » vrer toute sa vie ?

» Vous êtes donc le plus heu- » reux de tous les hommes, re- » prit Namine, puisque tous les » momens de la mienne sont à » vous.

» Hélas ! interrompit-il en se » faisant sans doute violence, un » obstacle invincible vous empê- » che d'être à moi, je ne suis » qu'un séducteur malheureux, » qu'un infidele, un parjure, un » ingrat ; croyez-moi, belle Méo- » nide, n'offensons plus les Dieux, » pour ma tranquillité & la vôtre

» retournez dans le bosquet faire » une autre choix, le mien est » fait. »...

A ces mots Namine se leva en fureur, ses yeux perdirent en un moment cette tendre langueur qui le rendoit adorable, & s'enflamment d'un feu qui fit connoître à Ichménis tout le désespoir de cette belle.

« Est-ce donc là, lui dit-elle, » en lui lançant des regards ter» ribles, est-ce donc là les dou» ceurs que tu nous promets avec » les hommes ? Notre choix fait, » dis-tu, en faveur d'un seul, » nous ne devons plus nous parer » que de ses présens, c'est notre » Soleil ; à l'exemple de la Lune » que nous adorons, il ne nous

» eſt permis de recevoir notre é-
» clat que de lui, & nous ne de-
» vons nous laiſſer conſumer d'au-
» cun feu étranger.

» Cette loi que tu viens éta-
» blir n'eſt-elle donc que pour
» nous? Quand tu nous condam-
» nes à la jouiſſance d'un ſeul
» homme, prétens-tu laiſſer à ton
» ſexe la liberté de jouir de plu-
» ſieurs femmes?

» Ton choix eſt fait, & quand
» me l'apprens-tu barbare étran-
» ger? Quand m'ordonnes-tu d'en
» faire un autre, quand je croyois
» le tien fixé en ma faveur, &
» quand mon cœur commençoit
» à ſe faire une douce habitude
» de t'aimer.

» Si tu voulois nous engager à

» vivre avec les hommes, il ne
» falloit pas nous les faire con-
» noître; je jure par la Lune de
» ne me ſoumettre jamais à au-
» cun; je me déclare ton enne-
» mie, tu ſçauras un jour que j'ai
» quelque puiſſance auprès de ces
» femmes dont tu prétens faire
» des eſclaves.

» Tu connois les tranſports
» auſquels l'amour eſt capable de
» me porter, tu connoîtras bien-
» tôt que la haine & la fureur
» n'agiſſent pas avec moins d'em-
» pire ſur le cœur de Namine of-
» fenſée.

En finiſſant ces mots, elle ſortit en courroux du bois ſacré, ſans qu'Ichménis osât la retenir; il la ſuivit quelque tems des yeux,

mais plus prompte qu'un éclair ; il la perdit bientôt de vuë.

Comme il étoit plongé dans la tristesse la plus profonde, les Méonides dispersées dans le bosquet, vinrent lui présenter les Sauvages qu'elles avoient honoré de leur choix ; il les fit tous jurer en présence du Soleil de vivre dans l'union la plus parfaite, & les mariages furent célébrés à l'Egyptienne.

Pendant plusieurs jours ce ne furent que Fêtes & que jeux ; la nouveauté de cet engagement, le plaisir d'avoir un homme en sa disposition, & de passer des nuits entre ses bras flata les Méonides ; elles parurent satisfaites : les commencemens de toutes les socié-

tés & de toutes les alliances sont toujours charmans.

Pendant que ces nouveaux époux, charmés l'un de l'autre, commençoient à goûter les premieres douceurs de la société dans le sein de la paix la plus profonde, Ichménis partit avec les Egyptiens pour leur procurer un sort semblable; sans doute que ses amis ne tinrent pas mieux que leur chef contre les charmes des Méonides qu'ils quittoient; après avoir marché quelques jours sans faire de nouvelles découvertes, ils revinrent sur leurs pas pour prier les barbares de leur servir de guides.

Ichménis quittant ses amis fut descendre à son ordinaire chez

Vlipf, jeune Sauvage, pour qui il avoit conçu une amitié fort étroite; il avoit choisi son habitation parce qu'elle étoit située dans des Rochers inaccessibles, à travers lesquels un bois planté en labyrinthe en cachoit l'entrée, & déroboit entierement une petite plaine charmante, sur le sein de laquelle s'élevoient quelques Cabanes. La premiere personne qui s'offrit à la vuë d'Ichménis, fut l'aimable épouse de son ami fondante en larmes, qui du plus loin qu'elle apperçut l'homme du Soleil, courut à lui dans un trouble si grand que la voix lui manqua; enfin revenuë à elle, elle lui tint à peu de choses près ce discours, interrompu cent fois

par des ſoupirs & des pleurs.

« Ah ! Seigneur, pourquoi nous » abandonnez-vous ? Vous avez » perdu le fruit de vos peines, » il ne reſte plus ici de femmes » que moi, encore ne m'y retrou- » vez-vous qu'à cauſe de la ſitua- » tion avantageuſe & de l'entrée » ſecrete de cette retraite ; nous » jouiſſions toutes avec les hom- » mes que vous nous avez donnés, » des charmes de la ſociété, trou- » vant nos plaiſirs dans l'accom- » pliſſement des devoirs que vous » nous aviez impoſés.

» Ces heureux commencemens » sembloient nous promettre, du » moins à moi, une félicité par- » faite, quand une troupe de fem- » mes eſt venuë pendant la nuit

» troubler notre bonheur, cou-
» rant comme des furies d'habi-
» tation en habitation, qui mal-
» heureusement sont fort éloi-
» gnées, elles n'ont pas laissé aux
» hommes le tems de se rassem-
» bler.

» Jalouses sans doute de ne plus
» les voir autour de leurs Caba-
» nes, elles osoient crier par tout
» à haute voix qu'ils étoient tous
» des monstres, sans même vous
» épargner, Seigneur, & mes trop
» crédules compagnes les ont sui-
» vies avec joie.

» Nos époux réünis par le jour
» ont volé sur leur pas, mon cher
» Vlipf est parti avec eux; trem-
» blant que la disette de femme
» ne le force à me mettre en

» commun ; jugez, Seigneur, si
» j'ai sujet de répandre des lar-
» mes. »

Ichménis persuadé que cet événement étoit déja un effet des ménaces de la furieuse Namine, consola Hobelie.

Vlipf qui arriva sur ces entrefaites, acheva de dissiper par sa présence la mélancolie de sa chere épouse, & courut à l'homme du Soleil, à qui il répéta ce qu'il venoit d'apprendre, ajoûtant qu'il avoit parcouru toutes les Forêts voisines sans rencontrer une seule femme, & qu'il croyoit qu'elles avoient entiérement abandonné cette contrée.

Ichménis consterné de cet événement qui ruinoit ses projets,

ne sçavoit quel remède y apporter, & Vlipf les yeux fixés sur sa compagne, lui faisoit connoître par ses tristes regards, la crainte où il étoit de se la voir enlever ; la tendre Hobélie agitée de la même frayeur, releva tout à coup leur espérance. « Je » sçais un secret, leur dit-elle, » capable de réparer promptement » toutes vos pertes & au- » delà ; mais hélas ! j'ai promis à » la Lune de ne le découvrir ja- » mais. Le Soleil vous releve de » ce serment, interrompit Ich- » ménis, d'un air d'autorité, par- » lez, il vous l'ordonne.

Hobélie ne se fit pas répéter deux fois, ce secret lui coûtoit trop à garder.

« Seigneur, lui dit-elle, c'eſt un
» uſage parmi nous de renfermer
» toutes nos jeunes filles juſqu'à
» l'âge de quinze ans dans des en-
» droits ſecrets, dont la ſituation
» avantageuſe les met à l'abri des
» recherches des hommes, de
» crainte que les trouvant ſi jeu-
» nes, il ne les enlevent, & ne
» les accoûtument à vivre parmi
» eux, ce que nous imaginons dé-
» plaire à la Lune.

» C'eſt dans ces lieux retirés,
» que confiées à la garde des vieil-
» les Méonides, qui leur deffen-
» dent de ne jamais ſuivre les
» hommes, elles attendent l'âge
» qui leur permet de courir en
» liberté au gré de leur caprice,
» & de ſe bâtir des Cabanes ſé-

» parées, où elles vivent d'ordi-
» naire deux ou trois enſemble.

» Je ſortois pour la premiere
» fois de ma vie de cette retraite
» quand mon cher Vlipf me ſur-
» prit dans la Forêt.

En prononçant ces derniers mots, elle lui jetta un tendre regard, qu'il lui rendit auſſi-tôt, pour lui témoigner la joie qu'il reſſentoit d'apprendre qu'il étoit le premier homme qui avoit eu le bonheur d'obtenir ſes faveurs.

Ichménis ordonna aux Sauvages d'aller chercher leurs épouſes & de les ramener ſous leurs Cabanes qu'il leur fit ceindre d'un foſſé, & conduiſit ſes compatriotes, dans l'habitation ſecrete où l'on élevoit les jeunes Méonides.

Les Egyptiens charmés de cette découverte, le suivirent pleins d'espérance, ayant Hobélie à leur tête; elle les mena au pied d'une montagne escarpée, d'une hauteur surprenante, & leur montrant un rocher qu'elle leur dit de rouler, ils découvrirent une espece de caverne dont l'obscurité rendoit l'entrée affreuse.

Hobélie avança la premiere à travers les ténébres qui régnoient dans ces lieux; Ichménis & Vlipf bien accompagnés la suivirent; après avoir marché quelque tems ils entrevirent un rayon de lumiere, & bientôt le grand jour vint fraper leurs yeux; ils découvrirent une petite plaine, environnée d'arbres fruitiers, aux

pieds desquels étoient des Cabanes couvertes de gazon, où se jouoient de jeunes filles de tout âge.

Ichménis fit arrêter un moment sa troupe pour examiner à loisir cette jeunesse aimable qui n'avoit encore vu de l'Univers que le court espace de terrein qu'elle avoit à parcourir.

Au premier signal qu'Ichménis donna aux siens, ils se répandirent dans cette petite plaine enchantée, la fléche partie de l'arc n'est pas plus prompte à atteindre le but; les vieilles surveillantes crierent en vain, fuyez, ce sont des hommes; les jeunes ne les trouvant pas des monstres si affreux se tenoient à l'entrée de

leurs Cabanes ; mais leur ſurpriſe fut extrême quand elles ſe virent attachées par le corps, elles pleurerent, les vieilles vinrent inutilement au ſecours, toutes ces jeunes filles furent enlevées, & liées deux à deux, marcherent en cet ordre au milieu de leurs vainqueurs.

Ichménis craignant que les Sauvages qui étoient en grand nombre, n'ayant pu trouver leurs femmes ne leur enlevaſſent ces jeunes Méonides ſur la route ; il ordonna à ſes amis de reſter dans cette retraite juſqu'à ce que les habitans de cette contrée euſſent repris leurs épouſes.

Il fit enſuite le dénombrement de ces jeunes beautés, cinquante

étoient d'un âge à pouvoir combler les desirs des hommes, trente promettoient de ne les pas faire languir long-tems, & environ vingt ne faisoient que commencer à sentir qu'elles étoient filles.

Quoiqu'Hobélie n'eût que quinze à seize ans, étant la plus âgée, elle fut instituée gouvernante de cette jeunesse; moins rigide que les vieilles surveillantes, qui ordonnoient à ces jeunes enfans de fuir les hommes, elle leur prêchoit une morale toute contraire, & les leur peignoit avec des traits si charmans qu'il n'en étoit pas une qui n'aspirât au bonheur d'en avoir un.

Hobélie fit aux plus âgées

le plus beau diſcours du monde ſur la néceſſité d'aimer les hommes, & leur dit des choſes les plus capables de faire impreſſion ſur de jeunes cœurs, qui ont un penchant ſi naturel aux attraits de la volupté.

Ichménis permit enſuite aux Egyptiens de ſe choiſir des épouſes, leur ordonnant de les reſpectèr juſqu'à ce qu'arrivés à la nouvelle Memphis, on les ait unis par les liens ſacrés du mariage ; tous le promirent, & il faut croire qu'ils tinrent leur promeſſe.

Le fils de Ramaſſes retourna enſuite avec Vlipf & Hobélie, ſçavoir ſi les Sauvages qui avoient été chercher les femmes, les avoient rejointes.

Ils avoient presque tous été assez heureux pour les ramener : dans la crainte de les perdre encore, ils les laisserent dans le bois sacré, où ils leur construisirent des Cabanes, & dresserent les leur en dehors autour du fossé.

Ichménis, qui connoissoit les hommes pour irriter les desirs de ces Sauvages, qui se seroient bientôt éteints par une jouissance sans obstacle, & rendre leur bonheur plus durable, imagina des cérémonies mystérieuses ; d'abord ce n'étoit qu'à une certaine heure marquée que le commerce des femmes étoit permis, tous les jours dès le lever du Soleil, les Sauvages & les Méonides, cha-

cun de leur côté formoient des danſes & des jeux, qui finiſſoient chez les hommes par lancer une fléche contre un certain but; ceux qui ne pouvoient l'atteindre étoient privés pour cette fois du voyage amoureux, & de leur Cabane regardoient triſtement leur épouſe, tandis que leurs heureux compagnons paſſoient le foſſé plein de joie à la vuë des Méonides, qui du bord oppoſé leur jettoient des planches.

Un homme étoit obligé de retourner ſur ſes pas, quand ſon épouſe par quelque ſujet de mécontentement ne lui faiſoit pas cette faveur; mais étoit-il paſſé ſon bonheur étoit aſſuré, les bras entrelaſſés les uns dans les autres

ils alloient alors se prodiguer les plus douces caresses.

Les hommes ne demeuroient avec leurs femmes qu'environ une heure; ce tems leur paroissoit court; plus long, il eût ennuyé; ils partoient tous à un certain signal que donnoit Vlipf.

Il falloit bien amuser ces pauvres Sauvages à quelque chose; toute leur occupation étoit de visiter leur femme, & d'aller à la chasse pour vivre; l'ambition ne déchiroit pas encore le cœur de ces premiers François, & la misere ne les engageoit à aucun travail pénible.

Point de nombreux domestiques à payer, point d'équipages à soûtenir, de somptueux repas

à

à donner, de bâtimens ſuperbes à réparer, de longs voyages à faire, point de femmes eſclaves des modes à entretenir de mille colifichets que le caprice invente, & détruit chaque jour; elles alloient nuës, & ſans dépenſes étoient bien auſſi piquantes que nos jeunes coquettes; tout le monde étoit égal & ne déſirant rien, ne manquoit de rien.

On ne s'imaginoit pas alors qu'il faudroit un jour pluſieurs hommes pour remplir les beſoins d'un ſeul; partout où l'on chaſſoit, l'on étoit ſur ſes terres, ce noble exercice fourniſſoit dequoi ſe couvrir pendant l'hiver, les caves n'étoient pas pleines de vins étrangers, qu'il falloit faire

venir à grands frais des extrémités du monde ; une claire fontaine étoit leur sellier ordinaire, son onde toujours abondante, prodiguoit à ces peuples dequoi satisfaire leur soif ; on ne buvoit que pour se désaltérer, comme on ne mangeoit que pour réparer ses forces, & non pour les détruire.

Ichménis leur laissa entierement ignorer tout ce qui ne pouvoit pas contribuer à les rendre heureux ; il ne leur apprit que l'usage du feu, de la chair des animaux, & l'art de se construire des demeures plus solides & plus commodes que les leur ; il leur ordonna aussi de se saisir de tous les animaux les plus amis

de l'homme: bientôt les plaines voisines parurent couvertes de troupeaux de bœufs, & de moutons, obéissans à la baguette & à la voix d'un enfant qui les conduisoit.

« Cette paix profonde ne fut pas de longue durée; sa vindicative Namine troubla bientôt les charmes de cette société, en enlevant celui qui en étoit l'auteur.

« De dessus une éminence voisine, attentive à toutes les démarches d'Ichménis, elle ne le perdit pas de vuë un seul instant; l'appercevant qui retournoit seul auprès des Egyptiens, bien accompagnée elle vola sur les pas de son ennemi, & le surprit si

adroitement dans un chemin fort étroit, que sans lui donner le tems de se servir de ses armes qui lui furent enlevées, elle le fit conduire sur un rocher que la nature avoit élevé d'une hauteur terrible en forme de terrasse, sur les extrémités d'une montagne, où l'on ne pouvoit monter que par un seul endroit, qu'elle fit garder avec soin.

Ce fut là qu'Ichménis livré à tout le ressentiment de Namine, éprouva jusqu'où peut aller la vengeance d'une femme, & d'une amante outragée ; quatre Méonides des plus robustes le dépouillerent inhumainement de tous ses habits, le lierent à un arbre, & l'abandonnerent à ses réflexions.

Cet infortuné demeuré il en cet état, rougit de sa nudité, & promenant ses tristes regards dans les lieux qui l'environnoient, il ne vit que des précipices effrayans, dont sa foible vue ne pouvoit sonder la profondeur; présage presque certain du malheureux sort auquel il ne doutoit pas qu'il ne fût destiné; il se rappelloit en frémissant les menaces terribles que Namme lui avoit faites.

Chere Sybarie, se disoit-il en lui-même, vous allez être vengée d'un époux infidèle; ces précipices affreux vont lui servir de tombeau; vous ne reverrez plus l'ingrat qui a osé vous oublier un moment; non je n'attendrai point

que la cruelle Namine jouisse de son triomphe en ordonnant mon supplice ; puisque je dois périr, & que ce jour est sans doute le dernier de ma vie, c'est à vous, Sybarie, que je veux l'immoler moi-même ; je vous en fais le sacrifice.

En prononçant ces dernieres paroles, il fit des efforts inutiles pour se débarasser & finir une vie que ces tristes réflexions rendoient pleine d'amertume ; mais aussi-tôt la furieuse Namine, s'appercevant du dessein de l'Egyptien, s'y opposa.

« Arrête perfide, lui cria-t-elle, outre ma vengeance particuliere, j'ai encore celle de mes Compagnes à poursuivre : tu

» nous a privées du commerce
» des hommes, il faut que tu
» nous en tienne lieu; quel plaisir
» pour moi de t'arracher à celle
» à qui tu m'a sacrifiée, & de te
» voir dans mes bras malgré elle
» & malgré toi-même.

» Attaché sur ce rocher tu y
» seras sans cesse exposé aux ca-
» resses de toutes ces jeunes beau-
» tés que tu vois, elles seront les
» instrumens de tous les suppli-
» ces que je te destine.

Le sage Ichménis frémit en levant les yeux au Ciel ; qui n'auroit pas tremblé à ces ménaces terribles ! Namine portant ensuite la parole aux aimables Méonides qui l'environnoient :

« Voilà, leur dit-elle, l'auteur
» de vos ennuis & des miens,
» celles d'entre vous dont cet
» étranger ne comblera pas les
» vœux avec toute la vivacité
» dont je le ſçais capable, pourront
» inventer pour s'en venger quel
» ſupplice elles jugeront à propos,
» même le précipiter du haut de
» ce rocher.

Le fils de Ramaſſes promenant ces regards languiſſans ſur toutes ces jeunes & charmantes ennemies, lut dans leurs yeux que ce n'étoit pas à ſa vie qu'elles en vouloient, & que s'il avoit le malheur de la perdre, ce ſeroit au milieu des tourmens les plus doux ; il leur dit que puiſqu'elles le jugeoient coupable,

il falloit bien se soumettre à ce que leur justice exigeoit de lui ; quelle générosité ! Quelle fermeté de courage ! Quel supplice affreux, pour un jeune homme d'environ trente-ans !

Ichméhis lié sur un lit de gazon, attendoit en cette attitude le coup qu'on lui alloit porter ; & les yeux tournés vers le Ciel, le prenoit à témoin de son innocence, & des violences qu'on alloit lui faire.

Naraine par un discours très-patétique, exhorta le criminel à prendre ses maux en patience, puis se précipitant sur lui, avec toute la fureur dont elle étoit capable, lui arracha des plaisirs qu'elle eût bien voulu qu'il ne

partageât pas avec elle.

C'étoit-là chose impossible ; le dépit & la fureur avec laquelle elle les éxigeoit, lui donnant de nouvelles graces empêchoit l'effet de sa vengeance, & plongea enfin Ichménis dans une yvresse de volupté, qui lui fit dire à son ennemie qu'elle le rendoit le plus heureux des hommes, & qu'il seroit au désespoir de n'être pas coupable.

Il échapa ce mot ; Namine furieuse l'accabla de reproches, & après mille caresses nouvelles, & mille baisers qu'elle lui prodiguoit, malgré elle, elle s'abandonna à ses amies, quand sa colere commençoit à lasser.

Cette exécution dura une par-

tie du jour; quand les forces du malheureux Ichménis commencerent à diminuer, par la derniere des barbaries, ces femmes n'omirent rien pour le rétablir, & le mettre en état de souffrir de nouveaux supplices, fruits excellens, tendres regards, caresses, transports, rien ne fut oublié; peut-on pousser la cruauté plus loin! il n'en mourut cependant pas.

Comme les Méonides bien ou mal satisfaites, retournoient dans leurs Cabanes, Ichménis demeura seul avec Crisée, jeune fille parvenuë depuis quelques jours à cet âge heureux qui permettoit le commerce des hommes.

Cette belle qui n'avoit pas en-

core fait uſage de ſa liberté, ſe mit à pleurer à la vuë de l'état déplorable dans lequel elle vit ce jeune étranger.

« Hélas! lui dit-elle en ſou-
» pirant, j'eſpérois qu'aujourd'hui
» je connoîtrois enfin les hom-
» mes, & les plaiſirs qu'on dit
» qu'ils procurent; mais mes
» compagnes qui vous quittent
» déſeſperées, m'annoncent que
» je ne ſerai pas plus heureuſe
» qu'elles.

Il étoit en effet impoſſible de combler le moindre des vœux de cette belle enfant; de tous les ſens on ne pouvoit que foiblement ſatisfaire ſa vuë; Criſée le quitta donc comme les autres; dans l'eſpérance que le len-

demain elle feroit plus contente.

Elle ne fut pas plutôt ſortie que les quatre vieilles vinrent délier le criminel, ſelon l'ordre qu'elles en avoient reçu ; elles voulurent encore inutilement en tirer partie par des careſſes qu'Ichménis fut obligé de ſouffrir pour avoir la liberté, car il étoit dans un état violent.

Le lendemain l'homme du Soleil repréſenta humblement, que ſi on vouloit ne pas le lier peut-être auroit-on plus ſujet d'être content de lui, promettant de ſatisfaire à la juſtice de la meilleure foi du monde.

Il fut libre ce jour-là ſur ſa parole, & il fut honnête homme ; celles qui n'avoient pas eu

lieu d'être satisfaites la veille, espéroient commencer la fête, & cela étoit juste; Crisée sur-tout s'y attendoit avec un doux frémissement, avant-coureur des plaisirs qu'elle n'avoit pas encore éprouvés; mais Namine se mettant sur son lit de gazon, d'un ton impérieux, ordonna au coupable de commencer son supplice.

On suivit le même ordre que la veille, la pauvre Crisée comme la plus jeune, se trouva encore la derniere; demeurée seule avec Ichmenis hors de combat, elle s'abandonna aux larmes, s'emporta contre ses compagnes, qui sans pitié pour elle la laissoient languir dans l'attente d'un bonheur dont elles avoient

déja jouis tant de fois ; Namine ne fut pas épargnée, Crisée la traita d'injuste, d'insatiable.

Ichménis qui ne souhaitoit rien avec plus d'ardeur que de sortir des mains de ces cruelles Méonides, profita du ressentiment que cette jeune fille témoignoit contre ses compagnes ; & la conjura dans les termes les plus tendres de finir son esclavage.

Crisée émuë de pitié, & se promettant une récompense honnête, le lui promit, à condition qu'il ne seroit pas ingrat : dans les pressantes nécessités il faut s'accommoder au tems.

L'Egyptien promit d'être reconnoissant, & Crisée secondée

par quelques mécontentes qu'elle mit dans son parti, fut pendant la nuit délivrer l'homme du Soleil.

A leur vuë le fils de Ramasses instruit de ce qu'on venoit faire en sa faveur, se mit d'abord avec joie en devoir de les suivre; mais il fallut avant payer sa rançon; c'est du moins ce que lui fit entendre Crisée en se mettant sur le lit de gazon d'une façon parlante; Ichménis pour qui tous les momens étoient précieux n'osa reculer.

Que j'aurois de plaisir à peindre une jeune fille charmante, qui fait violence à un homme aimable, le force à prodiguer des plaisirs qu'il croit deffendus;

& ausquels il se livre enfin avec joie.

Peut-être mes Lecteurs auroient-ils été charmés de voir Ichménis chercher à s'échaper des bras de la tendre Crisée, & la serrer un moment après dans les siens, lui prodiguer mille caresses, & lui reprocher celles qu'il en reçoit.

Que cette situation seroit favorable pour la plume d'un Auteur, qui aimeroit à s'arrêter sur ces endroits voluptueux; mais la mienne qui s'est dévouée à l'histoire & à la vérité des faits, se refuse ce plaisir.

Je dirai seulement que si plus un bonheur coûte à acquérir, plus il est charmant quand il

nous vient contre toutes efpérances: on doit conclure que Crifée goûta pour la premiere fois de fa vie le plaifir d'être née & d'être née femme.

Qu'on fe repréfente une jeune rofe qui n'attend pour s'épanouir que le lever du Soleil, avec quel plaifir n'en reçoit-elle pas les douces impreffions? Sa chaleur la pénétre, & va jufques dans fes racines porter le plaifir & la vie, toutes fes feuilles s'épanouiffent avec grace, & fe couvrent d'un coloris charmant.

Telle eft à peu près l'impreffion que fait la vuë d'un jeune homme fur le cœur d'une jeune Méonide; c'eft pour elle un Soleil qui commence à lui faire

sentir ce qu'elle est, & l'on peut dire qu'une femme ne commence à connoître son prix que quand elle juge du bonheur qu'elle est capable de procurer, par celui qu'elle éprouve elle-même.

C'est encore une chose à décider parmi les ames délicates, si le plus grand plaisir dont on jouisse en ces sortes de rencontres, est celui qu'on reçoit ou l'idée de celui qu'on procure à l'objet aimé.

Ichménis quitte de toutes dettes envers ses libératrices, fut conduit par des chemins détournés au pied de la montagne escarpée, qui lui servoit de prison. Les trois jeunes Méonides qui lui rendirent ce service, con-

tentes de ses façons polies, vouloient le garder dans une caverne pour l'y faire servir à leurs plaisirs, lui promettant de ne l'y laisser manquer de rien; la proposition étoit honnête, & plus d'un François de nos jours ne la refuseroit pas; mais Ichménis leur représenta que n'avoir qu'un homme pour trois, ce seroit être mal partagées; il ajoûta en même-tems que si elles vouloient le suivre il leur en promettoit à chacune un, sans cesse occupé du bonheur de satisfaire leurs desirs.

Ce parti étoit trop avantageux dans un tems de disette pour n'être pas accepté sur le champ: ces Belles suivirent Ichménis avec

joie; quelle satisfaction pour lui de se voir délivré des mains des femmes cruelles, qui mettoient sans cesse sa vertu à de si rudes épreuves!

Avec quel plaisir ne revit-il pas les Egyptiens, qui inquiets d'une si longue absence, l'étoient venu chercher à l'habitation d'Vlipf, il embrassa aussi avec joie les Sauvages qu'il avoit rassemblés; le bonheur dont ils jouissoient étoit son ouvrage; pouvoit-il ne pas être flaté d'en être le témoin?

Pour les habitans de la nouvelle Memphis, leur surprise fut extrême à la vuë de leur chef, dépouillé de ses habits & suivi de trois filles nuës: ignorants le

ſujet du reſſentiment de Namine, ils s'étoient imaginés que l'homme du Soleil en chaſſant, s'étoit égaré dans les bois ; dans cette perſuaſion ils venoient de l'y chercher, conduits par Vlipf quand il s'offrit à leurs yeux ; la joie fut générale.

Après qu'Ichménis eut ſatisfait en partie leur curioſité, c'eſt-à-dire, ſans compromettre ſon honneur, car les Supérieurs n'ont jamais tort ; il les remercia de leur tendre amitié, & conduiſant Criſée avec ſes deux compagnes aux jeunes Sauvages qui n'étoient pas encore pourvus de femmes, elles en choiſirent chacune un, & paſſerent avec eux dans le bois ſacré, où

ces trois mariages furent célébrés.

Pendant les Fêtes qui se donnoient à ce sujet, Namine parut tout à coup au milieu de l'assemblée avec plusieurs de ses compagnes qu'elle présenta aux Sauvages pour servir à leurs plaisirs.

Quelle vuë pour Ichménis qui connoissoit Namine, & dequoi elle étoit capable; quoique cette femme artificieuse affectât de ne le point distinguer des autres, il lui échapoit de tems en tems des regards mêlés de tendresse & de fureur, qu'il étoit aisé d'interpréter.

Comme chacun attendoit en silence qu'il répondît à cette Méo-

nide; il lui permit de demeurer avec ſes amies, de crainte qu'un refus ne la portât à quelque nouvel excès de vengeance, ou à découvrir ce qu'il vouloit tenir caché.

On conduiſit au bois ſacré les nouvelles arrivées, pour y choiſir des époux, à l'exception de Namine qui refuſa d'y entrer, & qui demanda la liberté de vivre au milieu d'eux privée du commerce des hommes; il fallut bien qu'Ichménis à qui cette priere étoit ſuſpecte le lui accordât encore.

Mais ſe défiant de ſa propre foibleſſe & des charmes de cette belle, qui avoit déja deux fois triomphé de ſa vertu; en homme

me ſage il réſolut d'abandonner pour jamais cette contrée ; car quoique Namine parût le fuir, elle ne le quittoit cependant pas de vuë, & cherchoit à le trouver ſeul, mais il évita toujours ſa rencontre.

Dès le lendemain il ſe diſpoſa à partir au grand regret des Sauvages, qui le regardoient, tout jeune qu'il étoit, comme leur pere commun. Les Méonides, à qui il fut faire ſes adieux, témoignerent leur douleur ; Vlif & Hobélie furent des plus ſenſibles à ce départ, qui coûta auſſi des larmes à l'aimable Criſée.

L'homme du Soleil touché de la tendre amitié de ces peuples, ler promit pour les conſoler, de

revenir les voir dans peu, les exhorta à vivre en paix ſous la conduite d'Vlipf à qui il avoit fait part de ſes lumieres, & partit avec les ſiens les larmes aux yeux.

La vindicative Namine en répandit de colere, & par un regard furieux elle annonça à Ichménis que ſa fuite ne le mettoit pas à l'abri de ſes pourſuites, & ne le déroberoit pas à ſa vengeance.

Le fils de Ramaſſes fut rejoindre ſes Compatriotes qui étoient reſtés avec les jeunes Méonides dans la ſecrette habitation où Hobélie les avoit conduits, & l'on reprit le chemin de la nouvelle Memphis.

Rien n'étoit ſi charmant que cette marche; la joie & l'amour

brilloient ſur le viſage des hommes qui revenoient de la plus galante expédition qui ait ſans doute été faite juſqu'alors, & la ſurpriſe étoit peinte ſur celui des jeunes Sauvages ; ignorants où on les conduiſoit, elles ſuivoient à regret leurs raviſſeurs, qui leur faiſoient une douce violence.

Fin du II. Livre & de la I. Partie.



Pag. 74 lig. 1 répondirent, *liſ.* répandirent.

LE BERCEAU DE LA FRANCE.

LIVRE TROISIE'ME.

IL y avoit près d'un mois que les Egyptiens étoient partis de la nouvelle Memphis, quand Ichménis les y ramena pourvu de femmes aimables.

A peine furent-elles introdui-

tes dans l'enceinte du fossé qui environnoit les Cabanes, que les hommes les laisserent libres, & les présenterent à Ramasses: ce respectable vieillard les reçut avec bonté, leur dit en leur langue que la violence qu'on leur faisoit étoit pour les rendre heureuses, & leur faire un sort des plus doux.

Ces nouvelles arrivées se laisserent conduire sous les tentes destinées à les recevoir, elles y reçurent les visites des trois Dames qui leur firent elles-mêmes les jours suivans des robes à peu près comme les leur, pour couvrir leur nudité, & leur donnerent quantité de riches présens; ces jeunes Méonides charmées

de se voir si bien parées, coururent d'abord sur le bord de la Mer se mirer dans les eaux.

Enfin le jour destiné à la célébration des mariages fut fixé, tous les Egyptiens le virent arriver avec joie; pour les Méonides étrangeres elles ignoroient encore l'emploi charmant auquel on les destinoit, leurs amans n'avoient pas manqué de le leur dire, mais cela pouvoit-il suffire? Elles ne les entendoient pas; il auroit fallu sans doute le leur apprendre d'une façon plus sensible, & à la portée de toutes les femmes de l'Univers; ce qui ne se pouvoit, qu'après un sacrifice offert à Isis: violer cette Loi, eût été s'exposer au ress-

ſentiment de la Déeſſe.

Pour célébrer tant d'auguſtes cérémonies ſans tumulte, le nombre des mariages qu'on feroit par jour fut fixé, & on ſuivit l'uſage Egyptien, dont voici le cérémonial.

Le jour de ſes noces, le jeune homme alloit au lever du Soleil dans la maiſon de celle qu'il avoit choiſie pour en faire ſon épouſe ; il devoit l'éveiller lui-même ; la façon de s'y prendre étoit la premiere cérémonie de ce grand jour ; chacun là-deſſus exerçoit ſon génie.

Il étoit d'une extrême conſéquence, que le premier regard de la belle fût un regard favorable ; s'il étoit accompagné d'un

ſourire, c'étoit le meilleur augure du monde, & les jeunes époux devoient jouir du ſort le plus heureux : mais ſi au contraire elle s'éveilloit d'une humeur chagrine, le mariage étoit décidé malheureux & fort ſouvent ne ſe concluoit plus.

Pour prévenir donc un ſi fâcheux reveil, la mere de la Méonide à marier racontoit le ſoir à ſa fille des hiſtoires capables de lui procurer des ſonges gracieux; elle l'entretenoit de ſon amant, lui vantoit ſa bonne mine, & la douceur des plaiſirs qu'il lui procureroit dans peu ; la pauvre enfant bercée de ces comptes s'endormoit: précaution inutile ! une jeune fille ne manque pas de jolis

rêves, dont le défaut de la réalité peut seul la mettre de mauvaise humeur.

Son premier regard tombe-t-il sur celui qui l'a occupée si agréablement toute la nuit, peut-elle être triste ? Marque-t-elle au contraire quelque mélancolie à la vuë du premier homme qui se présente à ses yeux, n'est-ce pas une preuve qu'il n'est pas celui dont son imagination a été frapée, & ne concluoit-on pas avec raison en pareil cas, qu'un mariage seroit malheureux ?

Cet usage d'aller éveiller sa maîtresse, avoit encore un autre objet; les Egyptiens avant que d'épouser une Méonide, avoient droit de visite sur toute

ſa perſonne; mais comme cette cérémonie étoit fort indécente & cauſoit beaucoup de confuſion aux jeunes Egyptiennes; par une loi qui fut appellée de l'*examen des graces*, on inſtitua ce reveil myſtérieux; pendant lequel la mere découvrant le corps de ſa fille, l'expoſoit aux regards curieux de l'époux qu'elle lui deſtinoit; il étoit libre au jeune homme de ſe retirer après cette revuë; s'il n'étoit pas ſatisfait; mais les abus naiſſent des Loix les plus ſages.

Par la ſuite des tems, pluſieurs libertins ſe firent un jeu & un amuſement de ces auguſtes cérémonies, & les jeunes gens devinrent ſi corrompus qu'ils ſe fai-

ſoient gloire de montrer aux promenades publiques, toutes les filles qu'ils avoient vuës, ſimplement pour ſe divertir.

Il couroit même des Vaudevilles fort licentieux à ce ſujet, dans leſquels on faiſoit des deſcriptions qui ne pouvoient manquer d'être très-pernicieuſes aux bonnes mœurs.

Ainſi cette loi, qui expoſoit ſans ceſſe les plus jolies Egyptiennes à dévoiler ce qu'elles avoient de plus caché, aux yeux de quantité d'étourdis, qui parce qu'ils prenoient plaiſir d'en publier, occaſionnoient encore d'autres viſites ſans mariage; cette loi, dis-je, fut interprétée, & on voulut que l'examen qu'elle

permettoit fût un engagement.

Depuis ce tems il ne fut plus permis à un jeune homme de se retirer, que quand il avoit découvert quelque défaut capable de porter empêchement aux œuvres du mariage; quand la jeune fille commençoit à ouvrir les yeux, sa mere alors avoit grand soin de la recouvrir très-modestement, & son amant par un doux baiser achevoit de l'éveiller.

Cette premiere cérémonie achevée, l'amant habilloit sa belle entierement, & la conduisoit ensuite dans un temple d'Isis orné de peintures & de sculptures les plus voluptueuses. Trois lits de repos superbes, éloignés d'environ six pieds l'un de l'autre, &

couverts d'un dais magnifique y servoient d'Autels.

Le Ministre & la Prêtresse d'Isis alloient recevoir les deux Amants à l'entrée du sanctuaire, & les conduisoient par la main chacun sur un lit, où ils demeuroient exposés à la vuë l'un de l'autre, jusqu'à ce que leur imagination assez fortement frappée des douceurs de l'amour leur fit goûter sans autre secours une partie de ses plaisirs : ce n'étoit pas le sang de ces tendres victimes qui devoit couler sur les Autels d'Isis ; cette Déesse n'étoit pas sanguinaire.

Cet hommage offert à la Déesse, les deux époux passoient sur le troisième lit, dont les [illegible]

deaux étoient exactement fermés, & là consommoient leur mariage au bruit de toutes sortes d'instrumens, en présence seulement de toute la jeunesse des deux sexes qui se trouvoit invitée à la Fête, & qui pour cet effet y venoit avec des flambeaux de cire vierge ; l'on ne pouvoit se marier sans avoir assisté du moins à une de ces cérémonies.

Le nouveau Marié se retiroit ensuite, & laissoit sa femme maîtresse souveraine de toutes ses volontés. L'usage de la parole étoit interdit aux Egyptiens qui venoient au Temple ; il falloit que la jeune mariée se décidât d'elle-même en leur faveur.

Ce jour passé, il étoit défendu aux femmes, sous peine de perdre la vie, d'avoir affaire à aucun homme; elles y renonçoient même par un serment, quand, au coucher du Soleil, leurs maris venoient les chercher.

Cette journée coûtoit souvent cher aux époux, mais enfin ce n'étoit qu'un jour; depuis que cette Loi que les Egyptiens nous apporterent, est supprimée en France, les maris n'en sont pas plus heureux, beaucoup y gagneroient à la rétablir dans sa premiere vigueur.

Les Egyptiens exilés de leur Patrie, & logeant encore sous des tentes au milieu des déserts, ne célébrerent pas leurs mariages avec

tant de pompes qu'ils auroient pu faire à Memphis ou à Diospole dans les riches Temples d'Isis.

Quoiqu'avec beaucoup moins de magnificence, les cérémonies furent cependant à peu près les mêmes. L'épouse de Glaphyr servit d'abord de mere à Euchorée & à Méotide, qui depuis un mois languissoient dans l'attente de cet heureux moment.

Elles épouserent les premieres Elpenor & Phylagyr; ces nouvelles mariées rendirent le même service aux Méonides étrangéres, & présiderent à leur reveil; elles furent ensuite conduites au petit bois consacré à Isis sur le bord de la Mer, où sur des lits différens, elles offrirent tour à

tour leur premier sacrifice.

Surprises de tout ce qu'on éxigeoit d'elles, & de tant de cérémonies préliminaires, elles ne pouvoient croire que tout cela n'aboutît qu'à les faire coucher avec un homme, aussi s'écrioient-elles toutes à la fin de la Fête *kaisopf kenbak*, qui veut dire, *n'est-ce que cela*; les premieres mariées demanderent à Ramasses, qui seul les entendoit, si leurs époux observeroient le même cérémonial toutes les fois qu'ils voudroient les voir; le bon vieillard leur répondit en souriant que c'étoit une fois pour tout, ce qui les rassura.

Adorées de leurs maris dont elles n'avoient plus à se plaindre,

& jouissant d'une vie paisible dans le sein de l'abondance, elles oublierent bientôt leurs Forêts; pendant plus d'un mois ce ne furent que Fêtes & que jeux.

Ramasses voyoit avec une joie infinie ses compatriotes pourvus d'épouses aimables, les murs de sa petite ville située sur une hauteur faite en amphitéatre s'élever peu-à-peu, les femmes attachées à leur ménage, & toute cette petite Colonie vivre dans une union parfaite; mais cette douce tranquillité ne dura pas long-tems.

Namine toujours furieuse contre Ichméhis, ayant découvert le vol que les Egyptiens leur avoient fait, engagea ses compagnes à

forcer les Sauvages d'aller redemander les jeunes Méonides enlevées ; sur le refus qu'ils en firent, toutes ces tendres meres plaignant le sort de leurs filles, ignorant celui dont elles jouissoient à la nouvelle Memphis, s'arracherent les cheveux de désespoir, abandonnerent les Cabanes des hommes, jurerent de ne jamais les voir, & retournerent pleurer sur leurs montagnes.

La désolation fut générale, les hommes consternés de cet événement, après s'être passés quelque tems de femmes, ne pouvant plus y tenir, prirent enfin la résolution de s'assembler le plus qu'ils pourroient, pour chercher ces étrangers, & les prier de

leur céder pour leur usage une partie des jeunes filles qu'ils avoient enlevées.

Après avoir couru long-tems inutilement, ils vinrent enfin du côté de la Mer ; les Egyptiens depuis près de deux mois tranquilles possesseurs des jeunes beautés qu'ils avoient enlevées, ne s'attendoient pas à cet événement ; répandus dans la campagne, ils travailloient sans armes à différens ouvrages.

A la vuë des Sauvages assemblés en si grand nombre & armés de longues massuës, moins pour s'en servir contre eux que contre les bêtes sauvages ; ils rentrerent précipitamment dans leur Ville, les ponts furent levés, &

Phylagyr parut ſur les remparts à la tête de toute la Colonie.

Les Barbares ſurpris à l'excès de voir qu'on les fuyoit de la ſorte, eux qui venoient plus en amis qu'en ennemis, ne pouvant aller plus loin, s'arrêterent ſur le bord du foſſé ; mais les Egyptiens les couvrant d'une grêle de traits, qui en tuerent quelques-uns, forcerent bientôt les autres à ſe retirer plus loin.

Rebutés ſans doute d'une réception ſi bruſque, ils alloient diſparoître, peut-être pour toujours, quand ils apperçurent trois femmes ſortir d'un petit bois aſſez près d'eux ; c'étoient Aménophie, Euchorée & Méotide, quelle vuë pour leurs maris ! Occupés à dé-

fendre les murs dans lesquels ils s'étoient renfermés à la hâte, ils avoient oublié que leurs épouses étoient en pélérinage à une espéce de petit Temple que Ramasses avoit fait élever en l'honneur du Soleil, sur le bord de la Mer, à l'endroit où la Colonie avoit débarqué.

Les Sauvages ne les eurent pas plutôt apperçuës, qu'ils coururent à elles & les enleverent; tous les Egyptiens en frémirent; armés de fléches & de lances, ils sortirent aussi-tôt de leur Ville, conduits par les maris des Dames infortunées, mais ce fut inutilement; leurs ennemis prirent la fuite avec une legereté incroyable, & la nuit favorisa leur retraite.

Glaphyr, Elpenor & Phylagyr consternés de cet évenement, & ne pouvant ce jour-là y apporter aucun remede, revinrent dans leurs murs au désespoir, jurant d'exterminer tous les Sauvages de cette contrée, & maudissant les pélérinages ; jolies femmes y vont rarement au profit de leur mari.

Que cette nuit affreuse parut longue à ces trois infortunés ! combien de fois ne souhaiterent-ils pas le retour du Soleil ! Accusant la lenteur de leurs camarades, ils se plaignoient du tems qu'ils donnoient au repos ; ils ne faisoient pas sans doute réfléxion que leurs compatriotes n'avoient pas le même sujet qu'eux de se lever si matin ; dans les bras de

leurs nouvelles épouses, le retour du Soleil n'étoit pas ce qui les occupoit le plus.

Ichménis fut le premier sur pied : loin de Sybarie pouvoit-il être sensible à d'autres plaisirs qu'à celui d'obliger des malheureux ? Il fut avec eux éveiller toute la Colonie.

Combien de fois Glaphyr, dans le désespoir où le jettoit cette mortifiante aventure, ne regretta-t-il pas l'Egypte ? La crainte de voir passer Aménophie entre les bras de Sésostris, lui avoit fait abandonner famille, richesses, honneurs, palais, tout avoit été sacrifié pour venir vivre avec elle dans des déserts inconnus ; quelle étoit la recompense d'un

amour si tendre & si délicat, dans ces solitudes où il manquoit des choses les plus nécessaires? Aménophie lui étoit enlevée & par qui, par des Barbares, qui sans respect pour son illustre naissance, traitoient sans doute cette Belle comme une simple Méonide.

Les Egyptiens ne pouvoient tous s'éloigner de la Ville, de crainte que les Sauvages ne profitassent de leur absence pour enlever les femmes qui resteroient; chacun en son particulier n'étoit pas d'avis d'abandonner la sienne pour courir après celle de son voisin.

La moitié de la Colonie, dont le sort avoit décidé, devoit tenir

la campagne, & Ramasses veiller avec l'autre à la sûreté des femmes.

Comme on étoit prêt à partir, les Sauvages reparurent dans la plaine, poussant de grands cris: un seul s'approcha des murs, & marquant par ses signes qu'il avoit quelque chose à dire, demanda à être introduit, on baissa le pont, & ce fut en présence de toute la Colonie assemblée qu'il tint à peu près ce discours.

« Qui que vous soyez, & de » quelques contrées que vous ve- » niez, si vous êtes des hommes » comme nous, ayez pitié de l'é- » tat dans lequel nous nous trou- » vons; nous avons perdus des » femmes qui faisoient la dou-

» ceur de notre vie ; daignez
» laiſſer les vôtres en commun,
» & errer dans ces bois, elles ſer-
» viront à vos plaiſirs & aux nô-
» tres.

» Nous venions tous hier vous
» demander cette grace, com-
» ment nous avez-vous reçus ?
» En un moment vous nous avez
» tués plus de monde qu'il n'en
» eſt mort depuis pluſieurs années
» dans ces vaſtes Forêts ; la vie
» eſt-elle donc un bien qui vous
» ſoit ſi peu cher, & la mort
» ne vient-elle pas aſſez tôt, ſans
» ſe la donner les uns aux autres ?
» Nous voulons vivre avec vous
» en bonne intelligence ; ſi les
» trois femmes que nous avons
» trouvées à quelques pas d'ici
» quel-

» quelqu'aimables qu'elles soient
» n'ont pu nous suffire, comment
» pourront-elles satisfaire les dé-
» sirs de près de deux cent que
» nous sommes en cette con-
» trée ?

» En signe de paix, & pour
» vous faire connoître que nous
» ne voulons rien vous ravir, je
» vous rapporte des choses qui
» nous sont fort inutiles, & qui
» peuvent vous être précieuses,
» reprenez ce qui vous appar-
» tient. »

En finissant ce discours, il tira d'une peau les robes des trois Pélerines, & les jetta au milieu de l'assemblée de la meilleure foi du monde pour ne pas commettre un vol; car pour les femmes en-

levées, comme les Sauvages avoient presque toujours eu les leurs en commun, trouvant celles-ci faites de même, ils n'imaginerent pas qu'il fallût les traiter autrement.

Quel spectacle pour Glaphyr, Elpenor & Phylagyr, qui n'ayant pas entendus un seul mot du discours du Sauvage, s'imaginoient que l'on alloit leur rendre leurs femmes; on croit aisément ce qu'on souhaite.

Sans Ramasses, qui modéra l'excès de leur emportement, ils eussent percé de leurs lances l'Ambassadeur; en effet sentir leurs femmes exposées nuës au milieu de deux cent Barbares, qui tour à tour les accablent de

leurs brutales careſſes, n'eſt pas quelque choſe de fort amuſant pour de tendres époux.

Cette ſcéne n'étoit pas non-plus des plus divertiſſantes pour les Dames priſonnieres de guerre, & ſur-tout pour Aménophie : qu'on s'imagine une jeune Princeſſe, auſſi fiere que charmante, livrée à la diſcretion d'un régiment de Dragons.

L'impatient Glaphir prit la parole au nom de tous, & jura à ce Sauvage de les faire tous périr s'ils ne leur rendoient leurs femmes dans une heure ; le Barbare fut porter cette réponſe à ſes camarades, qui par une fuite précipitée, apprirent à leurs ennemis qu'ils n'étoient pas d'avis

de rendre leur proie.

A cette vuë les trois époux entrerent dans une fureur si grande, qu'ils volerent sur le champ bien accompagnés à la suite de ces Sauvages. Ramasses qui connoissoit le caractere des peuples de ces déserts, voulut être de la partie, pour moderer la vivacité de ses compatriotes, persuadé qu'il feroit plus par ses discours qu'ils ne feroient par leurs armes; la garde de la Ville fut confiée au pieux Ichménis.

Le vieillard arrivé dans la Forêt, dispersa sa petite troupe; avec ordre de se rassembler à un certain signal qu'il donna.

Glaphyr, Elpenor & Phylagyr emportés par l'intérêt vif qu'ils

prenoient à cette guerre, s'éloignerent du corps de l'armée, & furent affez heureux, ou plutôt affez malheureux pour découvrir les premiers la retraite des Sauvages.

Trop éloignés de leurs amis; & trop impatiens pour les attendre, ils avancerent feuls fans bruit à deffein de furprendre l'ennemi; leur témérité fut bien punie: Glaphyr n'eut pas plutôt apperçu Aménophie, & fes compagnes entre les bras des jeunes Sauvages, que tranfporté de fureur, fuivi feulement des époux d'Euchorée & de Méotide, il fe précipita la lance à la main fur ces brutaux, il en bleffa plufieurs; mais auffi-tôt environnés

tous les trois & désarmés, ils furent forcés de céder au nombre; les plus sages eussent manqué de prudence en cette occasion; on les lia à des arbres, d'où ils furent les tristes témoins des plaisirs qu'ils avoient troublés.

Les pauvres Dames lassées de pleurer inutilement, car on n'entendoit pas plus leurs pleurs que leur langage, & déconcertées plus que jamais par la présence de leurs maris, ne sçavoient trop quelles figures faire; il est vrai que la situation étoit embarassante.

Pendant le court intervalle qu'elles avoient de repos, elles lançoient de tendres regards à leurs époux: foibles consolations pour de si cruels outrages!

Arrêtez Barbares, crioient-elles de tems en tems aux Sauvages qui venoient tour à tour leur offrir leurs hommages; arrêtez, pour qui nous prenez-vous? peut-on faire souffrir de semblables supplices à d'honnêtes femmes, respectez notre pudeur, & nos époux que vous voyez.

Tous ces beaux discours étoient autant de paroles perduës dans les airs, & quand on les eût entenduës, ces Sauvages eussent-ils devinés quels animaux c'étoient que des époux jaloux? ne connoissant d'usage que les leurs, se seroient-ils jamais imaginés que les plaisirs dont ils jouissoient pouvoient faire de la peine à d'autres hommes?

C'étoit par pure humanité qu'ils n'avoient pas tué leurs prisonniers; ils ne croyoient pas sans doute leur faire souffrir un supplice plus cruel que la mort, en les rendant temoins d'une scéne si terrible.

Tout cela n'arrivoit que faute de s'entendre; aussi pourquoi tous les hommes ne parlent-ils pas une même langue, & ne suivent-ils pas les mêmes loix?

Enfin Ramasses parut à la tête de sa troupe, mais il étoit bien tems, les Sauvages effrayés prirent la fuite; plusieurs furent tués, & vingt fait prisonniers; les Dames se trouvant libres, coururent délier leurs maris, qui leur firent part d'une partie de

leurs habits pour les couvrir.

La honte que les Egyptiennes éprouverent de paroître nuës devant leurs concitoyens & leurs amis, fut encore plus sensible que celle qu'elles avoient eu de se voir en cet état devant des étrangers ; on conduisit ces infortunées à la Ville, où elles entrerent les yeux baissés, mouillés de larmes & le visage couvert de leurs mains.

Depuis ce jour n'osant plus se montrer en public, elles engagerent leurs époux à chercher une autre habitation dans quelque petite Isle voisine ; il fallut bien les satisfaire.

Ils remonterent dans leur Vaisseau avec tout ce qu'ils avoient

apportés, & ſuivis de quelques domeſtiques fideles, qui amenerent auſſi leurs femmes, ils ſe remirent en mer au grand regret de toute la Colonie.

Pour reparer ces pertes, Ramaſſes qui avoit envie de former en ce lieu une Ville conſidérable, mit les Sauvages priſonniers en liberté, & après leur avoir fait goûter la douceur de vivre en ſocieté, & ſous des Loix, il leur permit d'aller chercher des femmes dans les montagnes, laiſſant à leur choix de revenir, ou de demeurer dans leurs anciennes habitations.

Tous revinrent avec des Méonides, à qui on les maria ſelon les cérémonies ordinaires; ils

amenerent même. d'autres Sauvages, & en moins de cinq ans cette petite Colonie se trouva considérablement augmentée.

Comme on n'avoit transporté d'Egypte qu'un seul cheval, on en domta de ceux qu'on trouva dans les forêts, pour faire les provisions de bois, voiturer les pierres à l'usage des bâtimens, porter les hommes dans leurs voyages, & les soulager dans leurs travaux.

Ce ne fut pas sans peine qu'on soumit au joug ces superbes animaux, qui semblables à ces Peuples pleins de cœur & de courage, combattent pour leur liberté jusqu'à la derniere extrémité; mais qui une fois vaincus,

deviennent les meilleurs ſujets du monde ; bientôt on vit auſſi des troupeaux de toute eſpece bondir dans les plaines.

Comme les tems de paix qui ſont les plus heureux pour les peuples, ſont d'ordinaire les plus ſtériles & les plus ingrats pour les Hiſtoriens, de crainte d'ennuyer mes Lecteurs, que je n'ai peut-être déja pas mis de trop bonne humeur, je ne dirai rien d'un aſſez long eſpace de tems, pendant lequel il ne s'eſt rien paſſé de conſidérable.

Sur la fin de la cinquiéme année quelques Egyptiens las de cultiver la terre de leurs mains pour en tirer de quoi vivre, regrettant les fertiles rivages du Nil, de-

manderent la permiſſion d'y retourner avec leurs femmes, promettant de revenir avec de nouvelles richeſſes.

Ramaſſes, quoiqu'à regret, conſentit à leur départ, & après leur avoir fait jurer en préſence du Soleil de ne jamais découvrir la retraite de leurs Compatriotes, il leur donna le vaiſſeau qui les avoit apportés, ne gardant que celui que Glaphyr avoit enlevé aux Miniſtres cruels des ordres de Séſoſtris.

Le pieux Ichmenis animé par de plus nobles ſentimens, voyant toute la Colonie dans une paix profonde, réſolut d'exécuter le généreux deſſein que ſon Pere avoit formé autrefois de civiliſer

les Sauvages de ces contrées, de leur donner des Loix, & de les rendre heureux; pour cet effet il choisit quelques amis, qui ayant perdu leurs épouses, voulurent bien le suivre.

Comme l'on étoit sur la fin de l'hiver, l'on attendit avec impatience le printems pour se mettre en campagne; cette saison enfin arrivée, le fils de Ramasses pourvu d'armes & de chevaux, après avoir fait à son pere les adieux les plus tendres, & lui avoir promis de lui rapporter des nouvelles de son cher Tasleid, s'il vivoit encore, partit lui septiéme pour défricher des déserts immenses, en faire un païs qui devoit un jour l'emporter sur l'Egyp-

te, & devenir dans la ſuite des tems le Royaume le plus floriſſant de l'Univers.

Ichmenis d'un air rêveur, l'œil triſte & mouillé de larmes, laiſſant flotter les rênes ſur le col de ſon cheval, s'éloignoit à regret du rivage fortuné où il laiſſoit l'Auteur de ſes jours; ſes amis reſpectant ſa mélancolie, le ſuivoient en ſilence: mais il n'eut pas plutôt perdu de vuë la nouvelle Memphis, que renfermant ſa triſteſſe en lui-même, il releva le courage abbatu des Compagnons de ſon voyage.

« Chers amis, leur dit-il, armons-nous de conſtance & de » fermeté, les travaux que nous » entreprenons ſont immenſes,

» mais dignes de nous ; quelle
» gloire dans les ſiécles à venir
» d'avoir à l'exemple des Dieux
» créé un ſecond Univers, & fait,
» des Sauvages qui peuplent ces
» vaſtes regions, des hommes po-
» lis & vivant ſous des Loix.

» Paroiſſons, s'il eſt poſſible,
» ſans foibleſſe à leurs yeux ; que
» jamais aucune diſpute ne s'éleve
» entre nous ; la juſtice, la paix
» & la crainte des Dieux ſont les
» ſeuls biens néceſſaires pour faire
» des heureux ; que ce ſoient les
» ſeuls préſens que nous faſſions
» à ces Barbares ; qu'un jour dans
» des Villes ſuperbes, bâties par
» nos ſoins, armés les uns contre
» les autres pour un pouce de ter-
» rein, & devenus plus cruels que

» des lions & des tigres, ils ne » nous maudiſſent pas en regret- » tant leurs paiſibles forêts.

» Portons leurs les charmes, » les douceurs de la ſocieté, & » non pas les vices ; qu'ils igno- » rent juſqu'au nom de ces arts, » inutils enfans de la molleſſe, » qui ne ſervent qu'à multiplier » nos néceſſités. »

Ils jurerent tous de regler leur conduite ſur la ſienne, & après avoir marché pluſieurs jours à travers des chemins impratica- bles, ſans trouver que des ſolitu- des inhabitées, ils découvrirent un grand fleuve; c'étoit le Rhône, appellé alors par les habitans du Païs le Diſpids. Ils en admirent quelque tems la largeur & la ra-

pidité ; ils étoient à l'endroit où la Saone vient le grossir de ses eaux.

Ichmenis enchanté d'un coup d'œil si charmant, promenant ses yeux de côté & d'autre, découvrit dans une espece d'isle un petit bâtiment à l'ancre que déroboient de grands arbres fort épais.

Convaincu que ce lieu étoit habité, il avança vis-à-vis avec les siens ; mais quelle fut sa surprise quand il apperçut ce navire venir droit à eux, & qu'il le reconnut pour être celui de Glaphyr, & le même sur lequel il étoit parti de la nouvelle Memphis !

Ce jeune Egyptien, qui du rivage opposé avoit reconnu ses

Compatriotes à leurs habits & à leurs chevaux, venoit les chercher : quels transports de joie de part & d'autre ! quel plaisir pour Ichmenis & Glaphyr, de se revoir, après cinq ans d'absence ! que de tendres embrassemens ! que de témoignages sensibles d'amitié ! on repassa enfin le fleuve.

Après les premiers embrassemens, & que l'on se fut dit reciproquement les nouvelles les plus intéressantes, Ichemenis & ses amis prirent quelques rafraîchissemens ; le fils de Ramasses félicita ensuite Glaphyr sur sa nouvelle Ville, & voulut la parcourir ; elle se trouvoit précisément au confluant du Rhône & de la Saone qui la défendoient de deux

côtés, un large fossé en demi-cercle l'environnoit de l'autre; ses remparts étoient deux rangs de maroniers venus naturellement, si hauts, si près les uns des autres, qu'ils la couvroient entierement; & sous les dehors d'un bois cachoient une petite plaine charmante assez vaste, couverte de maisons construites à l'Egyptienne sur deux lignes droites, & pourvuës de toutes les commodités nécessaires à la vie.

A chaque pas que faisoit le fils de Ramasses sa surprise augmentoit; tout étoit nouveau à ses yeux: il étoit bien sûr que ses Compatriotes n'avoient pas emporté d'Egypte les étoffes dont il les voyoit couverts.

Douze maiſons aſſez vaſtes, quoiqu'à un ſeul étage, formoient à une des extrémités de la Ville une place quarrée, où Ichménis vit quantité de machines dont il ignoroit entierement l'uſage.

« Chers amis, leur dit-il, faites ceſſer le charme qui s'eſt emparé de tous mes ſens, où avez-vous trouvé tout ce que je vois : ces meubles, ces habits, ces maiſons ? Tout cela eſt-il tombé du Ciel ? Où la terre produit-elle en cette contrée de ſemblables richeſſes ?

» Non, répondit Glaphyr, toutes ces merveilles qui vous ſurprennent ſont l'ouvrage de ces vils mortels, qui confondus dans la multitude vivent inconnus à

» Diospole; la misere en a fait
» embarquer plusieurs sur mon
» Vaisseau en qualité de Domesti-
» ques: les arts devenus com-
» muns, sont devenus méprisa-
» bles; je daignois à peine me
» charger de ces hommes ingé-
» nieux, c'est cependant ce que
» j'ai emporté de plus précieux de
» l'Egypte: ici que nos richesses
» nous sont inutiles, & ne nous
» donnent aucun avantage sur
» eux, ils reprennent celui que la
» nature leur a donné sur nous,
» & nous perdrions au parallele.

» Je commence à connoître
» combien le mérite l'emporte sur
» les biens & la naissance; si j'avois
» ici tout ce que je traitois à Dios-
» pole de populace méprisable,

» bientôt ces déserts le dispute-
» roient à l'Egypte, & si Diospole
» n'avoit plus pour citoyens que
» nous & nos semblables, bien-
» tôt réduite en solitude, elle ne
» vaudroit pas ce païs inculte &
» désert.

Ichménis en convint de bonne foi, & curieux de voir ceux qui occasionnoient de si belles réfléxions, pria son ami de les lui faire connoître.

» Volontiers, lui dit Glaphyr,
» venez voir l'ordre qui regne
» dans les différentes manufactu-
» res qu'un nommé Liontis a éta-
» blies ici.

Il les conduisit en même tems dans ces vastes maisons qui formoient la place dont il fit le tour;

une multitude presqu'innombrable de vers-à-soie travailloient sous les deux premieres ; sous les deux suivantes l'aimable Aménophie avec Euchorée, Méotide & quelques Méonides de cette contrée, se faisoient un amusement de dévuider l'ouvrage de ces petits animaux.

Elles revirent Ichménis & les autres Egyptiens avec joie, quoiqu'avec un peu de confusion, parce que la plûpart d'entr'eux avoient été témoins des tristes scénes qui leur étoient arrivées avec les Sauvages qui les avoient enlevées.

Plus loin, des hommes préparoient la soie, & enfin Liontis la travailloit sur un métier, & en faisoit

faisoit toutes sortes d'étoffes, sur lesquelles il peignoit ce que l'Egypte avoit de plus curieux; ses fleurs, ses arbres, ses oiseaux, ses animaux, & jusqu'à ses Palais.

Ichménis admira avec quel art tous ces prodiges naissoient sous les doigts de cet habile ouvrier, le félicita de ses talens, l'encouragea à en faire usage, & lui donna un diamant d'un prix considérable, mais beaucoup moins précieux dans la situation présente, qu'une petite piéce d'étoffe dont Liontis lui fit présent par retour, pour se couvrir.

Ichménis sentit combien ce qu'il recevoit étoit au-dessus de ce qu'il donnoit; son bijoux n'étoit qu'un ornement frivol, d'au-

cune utilité dans les déserts ; il voyoit avec peine & confusion, que toutes ses richesses, sa naissance, son pouvoir, ne le mettoient pas en état de payer le présent d'un simple artisan, & qu'il étoit forcé de lui ceder en générosité.

Liontis conduisit ensuite lui-même Ichménis vers les bâtimens voisins, où des habitans du pays qu'il avoit instruit faisoient des toiles sur des métiers, tandis que les Méonides laborieuses, tant Sauvages qu'Egyptiennes, sous les yeux de leurs maris, filoient le chanvre & le lin, à l'imitation d'une plante à peu près semblable, dont on faisoit en Egypte le même usage : les moutons, dont ils

avoient rassemblé des troupeaux, leur donnoient aussi leurs dépouilles pour faire des habits d'hiver.

D'autres Egyptiens qui avoient le secret de faire du fer, ayant trouvé de la mine, en avoient fait des socs de charuë, & toutes sortes d'outils propres à bâtir, à travailler à la terre, & dans leurs manufactures.

L'avantage d'être habillé, meublé & logé commodement, n'étoit pas le seul fruit de l'industrie de cette Colonie, quand elle étoit pourvuë de tout ce qu'il lui falloit: les Sauvages étrangers venoient chercher ce qui restoit, & donnoient en échange des fruits, des peaux, des moutons, des bœufs, des chevaux, des chévres, & quantité

d'autres animaux domeſtiques qu'on leur diſoit d'attraper à la courſe, & dont on formoit des troupeaux. Ces Egyptiens impoſoient ainſi à ces pauvres peuples un tribut d'autant plus ſûr qu'il étoit volontaire.

Lyon depuis ces heureux commencemens, a toujours conſervé l'eſprit de ſes Peres, ſes habitans laborieux par leur commerce, tirent encore le même tribut de preſque l'Europe entiere : que deviendroient nos Pariſiennes ſans les Liontis, qui inventent chaque année de nouvelles modes, dont ils ſont parvenus à rendre nos Dames eſclaves pour mieux aſſurer le tribut qu'elles leur payent toutes les ſaiſons.

Ichménis connut alors l'imprudence qu'il avoit eu de n'avoir presqu'amené avec lui que des personnes de condition, c'est-à-dire, des gens sans ressource; qui n'ont que le talent de vivre où ils trouvent tout abondamment, & du monde pour les servir.

Ses six Compagnons de voyages possedoient la poësie, l'éloquence, la musique, la peinture, la danse & le jeu; mais depuis que l'on avoit mis le pied hors de l'Egypte, on n'avoit encore eu besoin d'aucun de ces arts: ces Seigneurs voyoient à regret qu'un Maçon, un simple Tailleur de pierre, un Tisserand étoient plus utiles qu'eux à la societé.

Ichménis fit avec son ami le

tour de la nouvelle Ville, que les habitans du pays appellerent Liontis, du nom de cet induſtrieux Ouvrier qui leur apprenoit à s'enrichir, & revint enſuite dans la maiſon de Glaphyr, où ils trouverent un ſoupé qui les attendoit.

Le repas fut gai, l'aſſemblée nombreuſe; Aménophie étoit d'une humeur charmante, & les deux jeunes épouſes Delpenor & Phylagyr qui avoient la voix fort belle, chanterent au deſſert quelques chanſons Egyptiennes.

Sur la fin du répas Ichménis pria Glaphyr de lui raconter ce qui lui étoit arrivé depuis leur ſéparation, & par quel hazard il étoit venu s'établir en cet endroit, lui qui avoit eu deſſein

d'aller habiter quelqu'iſle voiſine de la nouvelle Memphis.

Tous les Egyptiens de la ſuite du fils de Ramaſſes, auſſi impatiens que leur Chef de ſçavoir ce qui étoit arrivé à leurs Compatriotes, prêterent une favorable attention, & Glaphyr commença ainſi :

« Il eſt vrai qu'en vous quittant,
» après la malheureuſe aventure
» qui nous arriva au ſujet des
» Sauvages, raviſſeurs de nos fem-
» mes, nous avions formé le deſ-
» ſein d'aller habiter quelqu'iſle
» voiſine de la nouvelle Ville
» que vous éleviez ; mais le vent
» qui nous fut d'abord ſi favora-
» ble, devint tout-à-coup ſi im-
» pétueux, que ne pouvant plus

» tenir de routes certaines, nous
» pliames nos voiles, & nous
» abandonnames au malheureux
» ſort qui ſembloit nous perſécu-
» ter encore.

» La nuit qui ſurvint, redou-
» bla l'horreur de notre ſituation;
» le tonnerre ſe fit entendre, les
» éclairs ne ſembloient briller que
» pour nous faire entrevoir les
» vagues ſoulevées par les vents,
» & les abîmes ouvertes de toutes
» parts aux côtés de notre vaiſ-
» ſeau.

» Ce ſpectacle effrayant, que
» les larmes de nos épouſes, qui
» nous tenoient ſerrées entre leurs
» bras, rendoient encore plus af-
» freux, étoit ſuivi de l'idée ter-
» rible d'une mort prochaine.

» Le calme ſucceda cependant
» à l'orage, & un beau jour à la
» nuit la plus cruelle : au retour
» du Soleil qui ſe leva pâle & ſans
» force, nous apperçumes la terre
» peu éloignée de nous ; ignorant
» en quelle contrée les vents nous
» avoient jetté, nous voulumes
» nous remettre en plaine mer,
» mais nos femmes éplorées n'y
» voulurent jamais conſentir. Dé-
» couvrant l'embouchure de ce
» fleuve, elles nous forcerent d'y
» entrer, nous le remontames
» donc juſqu'en cet endroit, in-
» certains ſi nous nous éloignions
» ou nous rapprochions de vous.

» Que ce jour fut différent du
» précédent ! ce n'étoit plus des
» précipices affreux ſur leſquels

» un moment après les vents éle-
» voient des montagnes liquides
» blanches d'écume, qui se bri-
» sant contre notre vaisseau, nous
» faisoient flotter entre la vie & la
» mort. D'aimables vallons, de
» riantes plaines, de petites colli-
» nes couronnées de forêts en
» forme d'amphitheatre, attiroient
» de tous côtés nos regards sur-
» pris.

» De tems en tems nous apper-
» cevions quelques Sauvages ; les
» uns fuyoient à notre vuë, d'au-
» tres plus hardis, attirés par la
» nouveauté du spectacle que nous
» offrions à leurs yeux, n'ayant
» jamais vu de vaisseaux voguer à
» pleine voile sur leur fleuve,
» accouroient sur le rivage pour
» nous voir passer.

» Après plusieurs jours d'un » vent toujours favorable, nous » découvrîmes des especes de bar» ques de pêcheurs faites de peaux, » chacune ne portoit qu'un Sau» vage ; elles étoient si petites » qu'il falloit être fort près pour » les distinguer ; de loin les hom» mes qui les conduisoient sem» bloient nager : ce qui occasion» noit encore cette erreur, c'est » qu'ils étoient dans l'eau jusqu'à » la ceinture, comme dans des » especes de tonneaux, & n'a» voient d'autres rames que leurs » mains.

» Plusieurs de ces Nageurs atti» rés par la curiosité, vinrent se » promener autour de notre vais» seau, qu'ils examinoient avec

» une attention particuliere, en
» hommes induſtrieux qui veu-
» lent imiter ce qu'ils voient ; ils
» tournoient & retournoient ſans
» ceſſe autour de nous avec une
» adreſſe & une légéreté infinie.

» Lorſque nous fumes arrivés
» en cet endroit, où le fleuve ſe
» partage en deux lits, ſes eaux
» diviſées n'ayant plus la force de
» porter notre navire, nous fu-
» mes contraints de débarquer ſur
» cette langue de terre dans un
» port brute.

» Notre premier ſoin, après
» avoir fortifié notre retraite d'un
» large foſſé, & mis nos provi-
» ſions à couvert, fut de connoî-
» tre le caractere & la façon de
» vivre des Sauvages nos voiſins,

» pour ſçavoir ſi nous vivrions » avec eux en amis ou en en- » nemis.

» Nous n'eumes pas beſoin de » les aller chercher bien loin, ils » vinrent dès le jour ſuivant ſur » leurs petits canots, nous ap- » porter eux-mêmes des arcs, des » fléches, dont la pointe faite » d'une racine des plus dures, » perçoit auſſi aiſément que le fer; » des paniers d'oſiers, des filets » de pêcheurs faits de ſoie, des » peaux, du poiſſon, des fruits, » & toutes ſortes de vaſes d'une » terre cuite au ſoleil, & faits » avec une propreté & une » adreſſe qui me ſurprit.

» Je comptois que les Sauvages » nous faiſoient préſent de ces

» choses, mais je connus bientôt
» que nous avions à faire aux plus
» intéressés des hommes : comme
» nous n'avions rien à leur donner
» en échange, ils remporterent
» toutes leurs marchandises.

» Il y en eut un qui après avoir
» regardé quelque tems Améno-
» phie fort attentivement, s'ap-
» procha d'elle, lui prit la main,
» & faisant un tas de poterie, me
» fit entendre par signes, que si
» je voulois la lui ceder, il me
» donneroit tout ce qu'il me mon-
» troit : comme je lui marquai
» que ce marché ne me conve-
» noit pas, il ajoûta un arc, deux
» paniers d'osiers, une corde de
» soie nattée, & me fit entendre
» que je serois une grande dupe si

» je refusois un marché si avan-
» tageux ; il n'y eut cependant pas
» moyen de nous accorder, il
» remporta ses pots, & je gar-
» dai Aménophie.

» Ces Sauvages industrieux
» examinoient avec une curiosité
» extrême tous les ustensiles qui
» servoient à nos usages, & ne
» manquerent pas par la suite de
» se procurer en terre les mêmes
» commodités.

» Quelques-uns nous invite-
» rent à les suivre dans leurs ha-
» bitations ; nous y fumes un jour
» bien armés : ils occupent une
» vaste plaine fort agréable, située
» de l'autre côté du fleuve, au
» couchant de l'endroit où nous
» avons débarqués.

» L'occupation d'une partie de
» ces peuples, après l'eſpece de
» commerce qu'ils entretiennent
» avec leurs voiſins, eſt de culti-
» ver la terre, de tirer de ſon ſein
» toutes ſortes de fruits, de plan-
» tes & de légumes; ils habitent
» des hutes faites de branchages
» enduites partout, & couvertes
» de cette terre dont ils font les
» vaſes dont ils ſe ſervent, ſoit
» pour conſerver de l'eau ou met-
» tre leurs proviſions. Leurs caba-
» nes ſe trouvent au milieu des
» terres qu'ils cultivent.

» Si je trouvai leurs demeures
» des plus ſimples, je fus agréa-
» blement ſurpris à la vuë de la
» beauté de leurs jardins; d'abord
» leur petite maiſon eſt environ-

» née d'un parterre enchanté,
» semé de mille fleurs différentes,
» qui repandent au loin une odeur
» admirable. Je vis ensuite des
» arbres fruitiers de toute espece,
» formant des allées ou des laby-
» rinthes; ils enrichissent leurs
» maîtres, réjouissent leurs yeux
» & les mettent à l'abri des rayons
» du soleil: de petits bois d'oran-
» gers, de chataigners, de maro-
» niers, & sur-tout de muriers
» couverts de vers-à-soie, envi-
» ronnent de toutes parts leur pe-
» tit domaine.

» Chacun est maître absolu
» chez soi: la bonne foi & la fidé-
» lité à tenir sa parole leur tien-
» nent lieu de Justice & de Loix.

» Ces Sauvages ont des chiens

» qui vont ſeuls à la chaſſe, ils
» s'entendent ſi bien entr'eux,
» qu'ils forcent & rapportent cha-
» que jour quelques piéces de gi-
» bier à leur maître.

» Ces peuples ſont auſſi grands
» pêcheurs, & échangent avec les
» Sauvages voiſins des filets, du
» poiſſon, des fruits, des peaux,
» des chapeaux de jonc, & tou-
» tes ſortes de vaſes de terre, con-
» tre des orangers, des fleurs nou-
» velles, des chiens qu'ils n'ont
» pas l'adreſſe de dreſſer, ou
» d'aſſez belles femmes qui ne
» jouiſſent pas en cette contrée
» d'un ſort bien doux.

» Ces hommes n'aiment des
» Méonides que les plaiſirs des
» ſens qu'elles leur procurent, &

„ comme toutes peuvent égale-
„ ment ſatisfaire leurs déſirs, tou-
„ tes leur ſont indifférentes ; oc-
„ cupés uniquement de leur tra-
„ fic & de leurs échanges, inca-
„ pables d'aucune délicateſſe, ils
„ prennent & quittent une fem-
„ me à peu près comme nous
„ quittons un habit ; plus elles
„ ſont adroites & laborieuſes,
„ plus ils les achetent.

„ Comme ces Barbares con-
„ noiſſent peu l'amour, ils ſont
„ peu jaloux ; un de ces Sauvages
„ devient-il amoureux de la fem-
„ me de ſon voiſin, d'abord il
„ demande à l'acheter, ou à
„ l'échanger ; ſi le poſſeſſeur de
„ la Méonide en queſtion ne veut
„ pas encore s'en défaire, il la

„ prête & l'on convient des con-
„ ditions ; si par le marché l'en-
„ fant qui naît de cet emprunt
„ doit rester au véritable pere, il
„ garde la mere pendant environ
„ les trois derniers mois de sa
„ grossesse, son maître ne vou-
„ lant pas la nourrir quand elle
„ est incapable de travailler.

„ L'ouvrage le plus ordinaire
„ des Méonides est d'avoir soin
„ des muriers sur lesquels on
„ voit en tout tems une multi-
„ tude innombrable de vers-à-
„ soie ; à notre arrivée toutes ces
„ richesses étoient perduës, faute
„ de sçavoir les employer ; la soie
„ ne servoit qu'à faire des lits, des
„ filets de pêcheurs & de chasseurs,
„ des cordes nattées pour les arcs,

„ & pour attacher leurs petits „ canots au rivage.

„ Liontis, comme vous l'avez „ vu, en ſçut bientôt faire un „ meilleur uſage ; la ſoie étant „ fort commune, nous en eumes „ beaucoup pour des bagatelles „ dont nous voulumes bien nous „ défaire.

„ Bientôt les mines de fer & „ les perrieres que nous décou- „ vrimes, nous donnerent mille „ avantages ſur nos induſtrieux „ voiſins, nous procurerent tou- „ tes ſortes de commodités, & „ firent en peu de tems de cette „ terre déſerte une Ville paſſable.

„ Je me faiſois un plaiſir de „ conduire ces Sauvages dans „ nos différentes manufactures,

„ tout ce qu'ils voyoient les en-
„ chantoit ; nos maisons de pier-
„ res les surprirent bien autant
„ que nos étoffes ; plusieurs après
„ avoir tenté inutilement de
„ nous imiter, nous prierent de
„ vouloir bien les recevoir parmi
„ nous.

„ Je permis à ceux qui me pa-
„ rurent les plus ingénieux & les
„ plus capables de nous seconder,
„ de demeurer avec leurs fem-
„ mes, & de se bâtir des maisons
„ dans l'enceinte du fossé que
„ j'avois tracé ; mais ce fut à con-
„ dition qu'ils suivroient les mê-
„ mes Loix que nous, & adore-
„ roient les mêmes Dieux ; ces
„ Barbares qui n'en reconnois-
„ soient point d'autres que leurs

„ intérêts, se soumirent à tout „ ce qu'on exigea d'eux, ils con- „ sentirent même de n'avoir „ qu'une seule femme & de la „ garder à notre exemple.

„ Maintenant les Méonides, „ d'esclaves qu'elles étoient des „ hommes, devenuës leurs com- „ pagnes assiduës à leurs ouvra- „ ges, partagent les peines & les „ plaisirs de leurs époux; chacu- „ ne éleve ses enfans avec soin, „ sure de les voir toujours, & le „ pere attend avec impatience „ qu'ils puissent travailler avec „ lui, & augmenter ses biens par „ leur industrie.

„ Ce furent ces Sauvages, qui „ surpris & enchantés des talens „ de Liontis, donnerent son nom

„ à cette ville naiſſante : Je n'ai „ pas envié cet honneur à cet „ habile ouvrier ; je l'ai même „ permis avec plaiſir, pour en„ courager ſes Compagnons à „ l'imiter, & à faire de cette „ Ville le berceau des arts, & le „ magazin général de tous les „ Peuples de ces contrées.

„ Bientôt j'eus la conſolation „ de voir aborder à Liontis des „ Sauvages de tous les pays voi„ ſins ; il en eſt même venu qui „ connoiſſent votre frere Ta„ fleid. „

Tafleid vit encore, s'écria auſſitôt Ichménis avec joie ! Que fait-il ? Où eſt-il ? que j'aille l'embraſſer, & en porter des nouvelles à Ramaſſes.

„ Ah !

“Ah ! pardonnez cher ami, „ dit Glaphyr, pardonnez, si je „ ne vous ai pas encore informé „ d'une nouvelle si capable de „ vous réjouir, mais depuis le peu „ de tems que vous êtes ici, je „ n'ai été occupé que du seul „ plaisir de vous voir.

„ Par ce que j'ai pu apprendre „ de ces Sauvages qui tous les „ ans viennent chercher sur des „ chevaux des étoffes & du fer, „ Tafleid habite assez loin d'ici „ sur le bord d'un grand fleuve, „ qu'ils appellent Seine, où il a „ formé, disent-ils, une habita„ tion considérable.

„ Le dernier voyage que ces „ étrangers ont fait ici l'année „ derniere, ils avoient ordre de

» votre frere de me prier de les » faire conduire à l'habitation de » Ramasses dont je leur avois » parlé le voyage précédent ; mais » ne sçachant où retrouver la nou» velle Memphis, dont je ne sça» vois pas être si près, je ne pus » leur rendre ce service.

Ichménis impatient de voir ces Sauvages pour les interroger lui-même & les suivre, demanda s'ils reviendroient bientôt : sur ce que Glaphyr lui répondit qu'ils arrivoient ordinairement à peu près en ce tems, ce tendre frere se livra à la joie, & tout le reste de la soirée on ne parla plus que de Tasteid.

Tous les jours Ichménis alloit au-devant des Sauvages de la

Seine du côté qu'ils avoient coûtume d'arriver ; Glaphyr l'accompagnoit toujours, mais ne manquoit jamais de le quitter à un certain endroit pour s'écarter seul dans la campagne.

Un jour le fils de Ramasses trouvant son ami plus rêveur qu'à son ordinaire, lui demanda le sujet de sa mélancolie. Glaphyr refusa d'abord de le lui apprendre ; mais par les soupirs qu'il laissoit échaper, & les plaintes qu'il addressoit au sort, il redoubla la curiosité d'Ichménis, qui le conjura avec tant d'amitié de lui faire part de ses peines, que Glaphyr ne put garder plus long-tems son secret.

« Hélas ! dit-il à son ami, en

» appuyant négligemment sa
» main sur son épaule, qu'on est
» à plaindre quand on est né sen-
» sible ! Je connois ta vertu cher
» Ichménis, tu vas blâmer ma
» foiblesse ; mon cœur sur qui
» tout ce que la Cour, & Dios-
» pole ont eu de femmes aima-
» bles, ne fit jamais que de foi-
» bles impressions, depuis que le
» sort d'Aménophie est uni au
» mien par les liens sacrés du
» mariage ; ce cœur si tendre &
» si constant, sans cesser d'adorer
» mon épouse, se sent encore
» consumer d'autres feux.

» Les efforts que j'ai fait &
» que je fais encore pour triom-
» pher de cette nouvelle passion
» sont si grands, & si inutiles,

» que je déſeſpere de pouvoir la
» vaincre.

» Puiſque j'ai commencé à t'ou-
» vrir mon cœur, je veux te le
» faire connoître tout entier; tu
» vas voir que je ſuis plus à plain-
» dre qu'à blâmer. „

Comme le ſenſible Glaphyr laiſſoit couler quelques larmes & avoit peine à commencer, Ichménis lui dit pour l'encourager que la foibleſſe étoit l'apanage de tous les hommes, que le nom vertueux ſe donnoit également à ceux qui après avoir tombé ſe relevoient, comme à ceux qui n'étoient jamais tombés; que nos ſens étoient les plus dangereux ennemis que nous ayons, lorſque deux beaux yeux les avoient une

fois revoltés contre notre raison, & finit par lui conter son aventure avec Namine, & le foible qu'il avoit eu pour cette fiere Méonide. L'époux d'Aménophie enhardi par l'exemple de son ami, après lui avoir réproché son long silence à ce sujet, commença ainsi :

« Je dois t'avoir compté quel » étoit le triste sort des Méoni» des de cette contrée, quand » nous avons pris terre sur ce ri» vage, & quel est encore celui » de celles qui ne sont pas unies » aux Sauvages, à qui j'ai permis » de s'établir avec nous à Liontis.

» Pendant que ma nouvelle » Ville s'élévoit par les soins des » industrieux Egyptiens qui m'ont

» suivis ; un jour que je passai le
» fleuve pour aller à mon ordi-
» naire me promener dans les
» vastes jardins de Kiglerbai, le
» plus riche Sauvage du pays,
» avec qui j'avois lié connoissan-
» ce, touché de la cruauté de ce
» Barbare qui maltraitoit en ma
» présence une jeune Sauvage
» charmante, qu'il avoit achetée
» depuis peu, & à qui il appre-
» noit à faire des paniers de jonc
» & des filets de pêcheurs ; je lui
» en fis quelques réproches, auf-
» quels il fut si peu sensible, qu'il
» la céda sur le champ pour un
» jeune chien de chasse à un au-
» tre brutal qui étoit présent. «

» Le premier compliment que
» ce nouveau maître fit à Norica,

» c'eſt le nom de cette Belle, fut
» qu'il la feroit bien travailler,
» & qu'il ſçavoit un ſecret ad-
» mirable pour lui apprendre
» promptement à faire des pa-
» niers d'oſiers.

» Ses doigts délicats me paroiſ-
» ſoient peu propres à cet ou-
» vrage, je jugeai cette Méonide
» digne d'un meilleur ſort, & elle
» m'intéreſſa encore davantage,
» lorſque je vis la dureté avec la-
» quelle Kiglerbai peu touché des
» larmes de cette Belle, qui le
» conjuroit de ne la pas ſéparer
» d'un fils qu'elle avoit eu de lui,
» lui ordonna avec mépris de ſui-
» vre ſon nouveau maître.

» Le premier mouvement que
» je reſſentis pour cette jeune

» beauté, fut un mouvement de
» pitié, mais non l'amour, qui
» connoiſſoit combien Améno-
» phie m'étoit chere, pour ne
» pas m'éfaroucher ſe cachoit ſous
» le voile de la compaſſion.

» Quoi qu'il en ſoit, je priai le
» nouveau Patron de Norica de
» me la céder, dans la réſolution
» de la donner pour compagne à
» mon épouſe, qui n'avoit plus
» perſonne pour la ſervir depuis
» qu'Elpenor & Phylagir avoient
» épouſé Euchorée & Méolide:
» j'offris en échange à l'ami de
» Kiglerbai une bague d'un prix
» conſidérable, que j'avois pour
» lors au doigt, mais il la réfuſa,
» ne voyant pas, diſoit-il, de
» quelle utilité cela pouvoit être,

» & aima mieux un long coute-
» las, & une pique ferrée, avec
» laquelle je marchois toujours,
» crainte de mauvaise rencontre.

» Pour si peu de chose je de-
» vins possesseur de ce que tous
» les pays barbares avoient peut-
» être de plus précieux, & de plus
» beau. Norica faisoit mal des pa-
» niers d'osiers, mais c'étoit tout
» ce qu'on lui reprochoit ; elle
» étoit belle, tendre, sensible,
» spirituelle, & d'un caractére
» charmant.

» Quand Kiglerbai me donna
» cette femme, elle me dit en
» baissant les yeux, & avec ingé-
» nuité, que je tirerois d'elle peu
» de services ; depuis plus de deux
» ans que je fréquentois les Sau-

» vages, tous les jours je com-
» mençois à m'en faire entendre ;
» je lui répondis en lui prenant la
» main, que j'en exigerois si peu
» qu'elle n'auroit pas à se plain-
» dre de moi.

» Charmé d'avoir tiré d'escla-
» vage une jeune personne, plus
» digne d'être adorée que de ser-
» vir ; je pris congé de Kiglerbai,
» & de son ami ; je crus m'apper-
» cevoir que Norica me suivoit
» sans répugnance & même avec
» plaisir, elle ne regrettoit que
» son fils, mais je calmai une
» partie de son chagrin à ce sujet,
» en l'assurant qu'elle seroit maî-
» tresse de le venir voir toutes les
» fois qu'elle le jugeroit à propos.

» Comment n'aurois-je pas

» fait impression sur cette aima-
» ble Méonide, j'étois peut-être
» le premier homme qui lui par-
» loit avec tant de bonté & de
» douceur; la reconnoissance con-
» duit bientôt à l'amour un cœur
» sensible.

» A peine me trouvai-je seul
» avec cette Méonide, que je fis
» réfléxion, que peut-être Amé-
» nophie n'agréeroit pas volon-
» tiers ses services.

» Une jeune & belle Esclave
» présentée par un jeune maître,
» est toujours suspecte à une fem-
» me qui aime avec délicatesse.

» Moi-même plus je regardois
» Norica, plus je sentois qu'Amé-
» nophie n'auroit pas tort de
» l'éloigner d'elle; je n'étois pas

„ encore infidéle, mais je crai-
„ gnois déja de l'être.

„ Incertain de ce que je devois
„ faire, je gardois un profond
„ ſilence, & continuois mon che-
„ min vers Liontis, ſuivi de l'eſ-
„ clave de Kiglerbai, qui mar-
„ choit quelques pas derriere moi
„ dans une triſteſſe auſſi profonde
„ que la mienne; mon air rêveur
„ & embaraſſé l'inquiétoit, elle
„ s'imaginoit que je regrettois ce
„ que j'avois donné pour l'avoir,
„ c'eſt du moins ce qu'elle me dit
„ les larmes aux yeux, quand je
„ commençai à lui porter la pa-
„ role, ajoûtant pour me conſo-
„ ler qu'elle ſçavoit aſſez bien
„ natter la ſoie, & qu'elle feroit
„ tous ſes efforts pour apprendre

„ à travailler en osiers ; que le
„ brutal Kiglerbai l'avoit telle-
„ ment intimidée, que tremblante
„ toujours à son approche, elle
„ n'avoit jamais rien pu retenir
„ de ce qu'il lui avoit montré ;
„ trop agitée pour être capable
„ d'aucune attention, elle finit
„ par me dire que je paroissois
„ avoir tant de douceur, qu'elle
„ apprendroit volontiers de moi
„ si je daignois prendre la peine
„ de lui montrer.

„ Pendant tout ce discours j'a-
„ vois les yeux fixés sur Norica,
„ & les siens qui étoient baissés
„ ne purent point lire sur mon
„ visage le trouble qui m'agitoit ;
„ je continuai de marcher sans
„ lui parler détournant de tems

„ en tems la tête pour la regarder
„ & chaque regard me coûtoit
„ un ſoupir.

„ Plus j'approchois de Liontis,
„ plus mon embarras augmentoit ;
„ Norica étoit nuë, & toutes les
„ femmes de la Ville habillées :
„ comment oſer préſenter en cet
„ état cette Eſclave à Aménophie ?

„ Je réſolus du moins d'attendre la nuit, & de demeurer
„ ſous un petit bois voiſin juſqu'au coucher du Soleil ; Norica m'y ſuivit, & ſe tint par
„ reſpect à quelque diſtance de
„ moi ; je l'examinai attentivement, aſſiſe au pied d'un petit
„ arbre, elle en arrachoit les
„ feuilles, en réfléchiſſant ſur ſon„

„ sort, ses yeux quoiqu'ouverts „ n'étoient fixés sur aucun objet, „ & voyoient tout sans rien voir.

„ Après l'avoir contemplée „ quelque tems en cette attitude „ charmante, je convins de bon„ ne foi que j'avois tort de faire „ à Aménophie un présent si „ funeste, & de lui donner une „ Rivale si rédoutable.

„Je m'imaginai cependant que „ la situation violente dans la„ quelle je me trouvois alors, „ venoit de l'impression qu'une „ belle femme nuë ne pouvoit „ manquer de faire sur tout hom„ me un peu sensible, & je m'ef„ forçai de me persuader que „ Norica habillée seroit moins à „ craindre.

„ Insensiblement je m'appro-
„ chai d'elle, pour l'instruire de
„ l'emploi auquel je la destinois;
„ quand je lui parlai de l'amour
„ tendre que j'avois pour Amé-
„ nophie, que je lui enjoignois
„ de servir avec zéle, cette jeune
„ Méonide me demanda si elle
„ n'avoit pas le bonheur d'être
„ aussi aimée de moi; & sans at-
„ tendre ma réponse me décou-
„ vrant la poitrine la baisa, &
„ promena sa main innocente
„ partout où la curiosité la porta.

„ J'allois lui répondre que les
„ habitans de Liontis avoient
„ chacun une femme qu'ils ai-
„ moient; & qu'il ne leur étoit
„ pas permis d'avoir commerce
„ avec d'autres; que cette Amé-

„ nophie dont je lui avois parlé ;
„ étoit la seule que je pouvois
„ aimer ; mais les caresses de cet-
„ te jeune esclave me déconcer-
„ terent de façon que ce fut
„ beaucoup de ne lui avoir pas
„ prouvé le contraire.

„ Pouvois-je la rebuter ? Elle
„ ne croyoit pas m'offenser, &
„ ne m'offençoit pas ; c'est du
„ moins ce que lui persuada un
„ tendre baiser, que mes yeux
„ annoncerent, que ma bouche
„ lui porta, auquel mon cœur
„ applaudit, & que le souvenir
„ d'Aménophie ne put retenir.

„ Il est de certains momens
„ que la vertu nous est d'un foi-
„ ble secours : Norica plus har-
„ die, & croyant remplir ses

„ premiers devoirs d'Esclave, de-
„ vint plus téméraire & moi plus
„ sensible ; en un moment je ne
„ fus plus le même, sa main in-
„ discrete avoit revolté tous mes
„ sens, mes yeux ne fuyoient
„ plus les siens ; ma bouche fer-
„ mée par la sienne pouvoit-elle
„ dire arrêtez ?

„ Rien n'est si aisé que de se
„ débarasser des bras d'une cour-
„ tisane qui veut plaire ; j'eusse
„ triomphé aisément des fiéres
„ beautés de Diospole, mais il
„ n'est pas si facile de se dérober
„ aux caresses d'une innocente
„ Méonide, vive & tendre, sans
„ art, incapable de feindre, belle
„ sans le sçavoir, & qui croit
„ remplir ses devoirs en nous

» prodiguant sans cesse de nou-
» veaux plaisirs, qu'elle n'invente
» que pour nous, mais dont l'a-
» mour qui n'est pas ingrat, lui
» fait part par reconnoissance:
» Le moindre de ses gestes est
» plus séducteur que toutes les
» caresses qu'invente le désir de
» plaire; sa hardiesse innocente
» fait mille fois plus d'impression
» sur un cœur vertueux, que la
» feinte modestie de la plûpart
» de nos Coquettes.

» Que crois-tu, cher ami que
» je fis dans cette circonstance
» embarassante? » Je crois que
tu fus homme, reprit Ichménis,
& que Norica triompha: « Tu
» te trompes, reprit Glaphyr, ce
» fut Aménophie.

» Je ne t'ai peint l'état où se
» trouvoit mon cœur, les char-
» mes & les caresses de mon Es-
» clave, que pour mieux te faire
» sentir le prix de mon triom-
» phe, & mon amour pour mon
» épouse. »

Ah! vertueux Egyptien, s'é-
cria Ichménis, en levant les
yeux vers le Ciel, que ne t'ai-je
imité! « Arrête cher ami, reprit
» Glaphyr, tu m'applaudis; mon
» triomphe te paroît beau, il le
» fut en effet, mais il ne recu-
» loit que le moment de ma dé-
» faite.

» Je sortis vainqueur du petit
» bois, au grand étonnement de
» Norica, qui comptoit bien m'y
» rendre heureux; je repassai le

» même n'avoir plus pour ſon
» eſclave qu'une amitié tendre,
» & ne m'intéreſſer à ſon ſort
» que comme un honnête hom-
» me s'intéreſſe à celui des mal-
» heureux, je me trompois, j'a-
» vois encore de l'amour.

» Je demeurai pendant plus de
» deux ans dans cette tranquillité
» apparente, jouiſſant du calme
» perfide qui conduiſoit inſenſi-
» blement mon cœur à un nau-
» frage certain; occupé du ſoin
» de les rendre heureuſes, & de
» faire fleurir les arts dans la Ville
» de Liontis, que le commerce
» & l'adreſſe des Sauvages du
» pays qui s'y étoient établis com-
» mençoit à rendre célébre.

» Je ne te parlerai pas de la
» ſurpriſe

» ſurpriſe de Norica à la vuë de
» nos manufactures, de nos mai-
» ſons, de nos mœurs, de nos
» uſages ; elle fut telle qu'on peut
» ſe l'imaginer dans une jeune
» Méonide élevée dans des bois,
» & qui entre pour la premiere
» fois de ſa vie dans une Ville.

» Enfin, un jour que je fus aſ-
» ſez malheureux pour me trou-
» ver ſeul avec mon Eſclave, je
» ſentis au trouble de mon cœur
» que l'amour n'en étoit pas en-
» core banni. Norica qui depuis
» qu'elle demeuroit à Liontis,
» avoit appris la conduite qu'elle
» devoit tenir avec moi, n'eut
» garde cette fois de me faire
» des avances ; quand elle prit
» cette liberté, elle croyoit rem-

„ plir ses devoirs, fût-elle per-
„ suadée que c'étoit offenser &
„ les Dieux qu'on lui avoit fait
„ connoître, & Aménophie qu'-
„ elle aimoit ; cette Belle de-
„ vint, ou du moins parut in-
„ sensible.

„ Comme j'avois toujours eu
„ la prudence de l'éviter & de
„ ne lui rappeller jamais la scène
„ qui s'étoit passée entre nous,
„ j'ignorois les progrès que la
„ raison avoit faits dans son cœur,
„ & sur son esprit.

„ J'étois bien résolu de triom-
„ pher, & de refuser ses caresses
„ si je m'y trouvois encore expo-
„ sé ; je commençai par être char-
„ mé de sa retenuë, & finis par
„ m'en offenser ; son change-

„ ment m'en occaſionna un bien
„ bizarre, je m'imaginai n'être
„ plus aimé de Norica.

„ Au lieu de lui ſçavoir gré
„ de ſa modeſtie, je lui en de-
„ mandai raiſon, & quand elle
„ m'allegua pour ſa défenſe ce
„ que je lui avois dit mille fois
„ moi-même, j'en vins aux re-
„ proches, & à la traiter d'in-
„ conſtante, d'ingrate, d'inſen-
„ ſible.

„ J'allai plus loin; je donnai
„ à cette fille charmante tous les
„ noms odieux que je méritois,
„ & voulus exiger d'elle ce qu'el-
„ le me refuſoit, comme ſi un
„ plaiſir qui lui coûtoit un crime
„ de plus, avoit acquis à mes yeux
„ un nouveau mérite; telle eſt

„ la fureur avec laquelle les hom-
„ mes se portent à tout ce qui est
„ défendu.

„ Ses pleurs la rendirent plus
„ aimable, & sa résistance don-
„ na de nouvelles forces à mon
„ amour, qui n'étoit déja que
„ trop violent. J'ordonnai avec
„ emportement, on me refusa
„ avec fermeté.

„ Enfin j'en vins aux prieres,
„ persuadé que je serois plus fort
„ aux genoux de la tendre &
„ sensible Norica, qu'en lui fai-
„ sant violence; je connoissois sa
„ tendresse & le fond de son
„ cœur.

„ Elle voulut fuir, je la retins
„ dans mes bras, je me jettai à
„ ses pieds, elle tomba aux miens,

„ Que vous êtes cruel, me „ dit-elle? Que vous êtes peu „ sensible, lui répondis-je; elle „ voulut encore parler, mais sa „ voix expira sur ses lévres; ses „ beaux yeux se fixerent languis- „ samment sur moi, me reprochant „ avec plus de douceur que de „ courroux la violence que je lui „ faisois.

„ Rien n'est sacré pour l'amour; „ honneur, innocence, tout lui „ est immolé: qui pourroit lui „ résister? la raison elle-même est „ forcée de lui céder, & se tait „ quand il parle: la vertueuse „ Norica fut sacrifiée à ma pas- „ sion.

„ Ma jeune Esclave ne faisoit „ que de sortir de mes bras quand

„ Aménophie parut ; elle nous „ témoigna à tous les deux tant „ d'amitié, nous fit tant de ca„ resses, que nous regardant l'un „ & l'autre en silence, nous nous „ repentîmes sans doute de l'a„ voir outragée d'une façon si „ cruelle.

„ Aménophie incapable d'infi„ délité, n'en craignoit point de „ ma part, & elle comptoit trop „ sur la vertu de son amie ; je ne „ sçais comment notre air décon„ certé ne nous trahit pas, les „ cœurs vertueux soupçonnent „ difficilement le crime.

„ Depuis ce jour Norica m'é„ vitoit toujours avec soin, & ne „ se trouvoit plus seule avec moi; „ j'applaudissois à sa vertu, je

„ l'imitois, je me repentois mê-
„ me d'avoir manqué à Aménophie.
„ Je commençois à en ban-
„ nir le souvenir de mon esprit,
„ & tout alloit être enseveli dans
„ l'oubli, lorsque la grossesse de
„ l'aimable objet qui m'avoit sçu
„ charmer nous réplongea tous
„ les deux dans un embarras ex-
„ trême.

„ Comment séparer ces deux
„ tendres amies qui ne pouvoient
„ se quitter un seul jour? Com-
„ ment les arracher des bras l'une
„ de l'autre, & sur quel prétexte?
„ Il le falloit cependant, cette
„ confidence n'étoit pas de natu-
„ re à être faite à Aménophie,
„ les Loix de l'amitié ne s'éten-
„ dent pas si loin.

„ Il y avoit quelques jours que » je voyois l'embarras de Norica, » elle m'avoit toujours fui, elle » commençoit à souhaiter l'occasion de me parler sans témoins, nous nous cherchions » tous les deux, nous nous joignimes bientôt; le même intérêt nous réünissoit.

» La premiere fois que nous » nous trouvames libres, je lui » épargnai la confusion de m'apprendre ce qui coûte toujours » à avouer à une femme vertueuse qui se trouve en faute.

» Il faut convenir, lui dis-je, » que nous sommes bien à plaindre; & moi plus que vous, me » répondit-elle en rougissant, & » baissant les yeux, vous l'avez

» voulu : que va dire Aménophie ? C'eſt un ſecret, lui repartis-je, qu'il faut qu'elle ignore pour ſa tranquillité & la nôtre ; j'ajoûtai à cette Belle qu'elle n'avoit qu'à feindre déſirer revoir la contrée qui l'avoit vuë naître, ceux de qui elle tenoit la vie, & promettre de revenir dans peu.

» Je me chargeai de faire conſentir Aménophie à ce depart, & de trouver à Norica un endroit propre à faire ſes couches le plus commodement qu'il ſeroit poſſible ; ces arrangemens pris, il ne fut plus queſtion que de les exécuter, ce qui n'étoit pas le plus facile.

» Aménophie ne s'oppoſa

» point à ce voyage ; pouvoit-
» elle réfuser quelque chose à
» une amie si chere, mais elle
» voulut absolument l'accom-
» pagner, & me mit de la partie.
» Il fallut avoir recours à l'ar-
» tifice, je connoissois sa ten-
» dresse pour moi ; je commen-
» çai par lui prouver qu'il m'é-
» toit impossible de quitter Lion-
« tis où ma présence étoit abso-
» lument nécessaire : Je lui dis
» ensuite que je ne croyois pas
» qu'elle m'abandonneroit pour
» suivre son amie, c'étoit la
» prendre par son foible : je fus
» préferé.

» Elle n'eut pas plutôt con-
» senti à cette séparation, que
» je fis partir Norica avec une

» vieille Méonide qui devoit la
» servir, & que j'avois mis du
» secret; elle conduisit ma jeune
» Esclave dans un souterrain
» d'où l'on avoit tiré les pierres
» qui ont servi à la construction
» de Liontis; le Printems com-
» mençoit à rendre ce lieu habi-
» table.

» Il y a environ trois mois
» que cette charmante Méoni-
» de attend en ce lieu solitaire
» l'heure de sa délivrance; de-
» puis ce tems il ne s'est pas passé
» un seul jour que je n'aye été la
» visiter, & lui porter tout ce
» qu'elle peut avoir besoin; c'est-
» là cher ami où je vais toutes
» les fois que je te quitte sur ce
» chemin, & où j'allois encore

» aujourd'hui quand tu m'as » arraché mon malheureux ſe- » cret. »

Ichménis pria ſon ami de ſouffrir qu'il l'accompagnât, lui promettant un ſilence inviolable. Glaphyr lui permit de le ſuivre; ils arriverent tous les deux enſemble au pied d'une petite montagne, où quelques buiſſons fort épais déroboient l'entrée du triſte lieu qu'habitoit l'infortunée Norica.

Glaphyr ſurpris de ne point appercevoir ſa jeune Eſclave, qui avoit coûtume de ſortir de ſa priſon pour voler au-devant de lui du plus loin qu'elle pouvoit le découvrir, s'enfonça avec vivacité dans la caverne, il mar-

cha quelque tems toujours ſuivi d'Ichménis, à travers le ſable & les pierres, & apperçut enfin à la faveur d'un rayon de lumiere l'aimable Norica, qui couchée ſur les peaux qu'il avoit eu ſoin de tranſporter lui-même dans ces ſouterrains, venoit de mettre au monde un fils. Glaphyr le prit entre ſes bras, le baiſa, & calma l'eſprit de ſa timide maîtreſſe au ſujet de la préſence d'Ichménis, aſſurant cette tendre infortunée qu'elle pouvoit compter ſur la diſcretion de cet étranger.

Ces deux amis demeurerent tout le jour avec cette jeune accouchée, à qui Glaphyr apportoit de nouveaux rafraîchiſſe-

mens ; ils ne manquerent pas d'y aller depuis très-ſouvent pour calmer ſes ennuis. . . . . .

Quand Norica fut en état de ſortir, elle revint à Lionis, laiſſant ſon enfant à la vieille qui le nourrit quelque tems de lait de chevre. . . . . . .

Glaphyr touché de la douleur que l'abſence d'un fils ſi cher cauſoit à ſa tendre mere, imagina ce moyen pour les réünir; il ordonna un jour à la vieille de l'expoſer ſeul au milieu de la campagne, dans un endroit où il devoit aller promener avec Aménophie & ſa Compagne. . . .

Il connoiſſoit la ſenſibilité, & l'heureux caractére de ſon épouſe; il ne douta pas que la pitié

ne l'engageât à prendre soin de cet enfant ; la chose arriva comme il l'avoit prevu ; à peine Aménophie attirée par les cris de ce petit infortuné l'eut apperçu, qu'elle le prit entre ses bras, & voulut l'emporter à Liontis.

La joie de Norica fut sans égale, elle caressa beaucoup ce jeune enfant, & pria dans la suite son amie de le lui donner pour s'amuser. Glaphyr lui en fit présent, & depuis ce jour cette jeune Sauvage eut la consolation d'élever elle-même son fils aux yeux d'Aménophie, sans perdre son amitié.

Comme Ichménis impatient de voir les Sauvages de l'habitation de son frere Tasteïd, conti-

nuoit d'aller promener les matins & les soirs du côté qu'ils arrivoient ordinairement ; il apperçut un jour des étrangers montés sur des chevaux, qui en conduisoient plusieurs chargés de toutes sortes de peaux & de laines.

Il ne douta pas que ce ne fussent les Sauvages qu'il attendoit, c'étoient eux-mêmes ; après s'en être assuré par les demandes qu'il leur fit, & les réponses qu'ils lui firent, il leur témoigna mille amitiés, leur fit mille caresses, & les pria de vouloir bien lui servir de guides pour le conduire avec ceux de sa suite à l'habitation de son Frere ; ils le lui promirent l'assu-

rant de la joie qu'auroit Tafleid de voir Ichménis dont il leur avoit parlé si souvent.

On partit quelques jours après chargés des bienfaits de Glaphyr & d'Aménophie, & les deux guides conduisirent les Egyptiens sur les rivages de la Seine, où Tafleid jettoit les fondemens d'une Ville qui devoit un jour par ses richesses, sa grandeur, sa magnificence, effacer la superbe Diospole; mais que Paris étoit encore alors différent de ce qu'il est aujourd'hui! c'est un fleuve impétueux que nous allons voir paisible à sa source, couler tranquillement entre des roseaux.

Fin du troisiéme Livre.

LIVRE QUATRIEME.

APrès une marche longue & pénible Ichménis découvrit enfin une multitude presqu'innombrable de cabanes qui bordoient les rivages de la Seine, c'étoit l'habitation de son frere; un des guides avoit pris les devans pour l'avertir de l'arrivée des Egyptiens.

Avec quel excès de joie Tasleid n'apprit-il pas qu'Ichménis venoit le visiter du fond de l'Egypte? Combien de fois n'avoit-il pas souhaité de le voir sur le portrait charmant que lui en avoit fait Ramasses? Sa surprise

fut d'autant plus agréable, que ce bonheur avoit toujours passé ces espérances, & qu'il s'y attendoit alors moins que jamais.

A peine le guide le lui eut-il montré de loin, qu'impatient de l'embrasser il vola au-devant de lui; ces sortes de rencontres s'imaginent mieux qu'elles ne s'écrivent. Ces deux tendres freres se tinrent collés assez longtems, les bras entrelassés sans avoir la force de se parler; ils ne prononçoient que confusément ces mots interrompus, cent fois: Est-ce vous, mon cher Ichménis? Est-ce vous, mon cher Tafleid? Le jeune Sauvage eût bien souhaité embrasser aussi son pere Ramasses, mais satisfait

d'apprendre qu'il vivoit encore, & qu'il vivoit heureux, il s'abandonna à tout le plaisir que lui procuroit une entrevuë si charmante.

Après toutes les marques réciproques de l'amitié la plus tendre, Tasleid salua les autres Egyptiens, leur fit mille caresses, & conduisit tous ces illustres Voyageurs à l'Isle d'Isis, où ils arriverent vers le milieu du jour.

Ichménis qui avoit été frapé d'étonnement à la vuë de tant de Sauvages rassemblés en un même lieu, sous des cabanes déja construites avec art, & où brilloit une architecture simple & naturelle, ne le fut pas moins de la beauté de l'habitation de son

frere; toute l'isle étoit environnée d'une double charmille déja assez haute pour en dérober entierement la vuë; au milieu s'élevoit un petit bosquet dont les arbres réünissant leurs rameaux couronnoient, & défendoient du Soleil les bâtimens de Tafleid, qui sans être ce qu'on appelle aujourd'hui magnifiques, faisoient des demeures solides & fort agréables; le reste de l'isle étoit un parterre enchanté, sur le sein duquel s'élevoit une multitude innombrable de fleurs de toute espéce, qui par la varieté de leurs couleurs, offroient aux yeux un spectacle charmant.

Une démi-douzaine de jeunes enfans de l'un & de l'autre

fexe, & de différens âges, tous beaux comme le jour, qui coururent à Tafleid du plus loin qu'ils purent l'appercevoir en l'appellant leur pere, firent fouhaiter aux Egyptiens de voir l'aimable Méonide, qui couloit fes jours avec le fils de Ramaffes dans une folitude fi aimable.

Leur curiofité fut bientôt fatisfaite; au détour d'une allée, ils apperçurent Ifis qui couchée négligemment fur un lit de gazon fe faifoit une robe; elle fe leva auffitôt toute interdite de voir tant d'hommes, car il n'en entroit jamais dans l'ifle que pour des raifons extraordinaires; mais Tafleid ne lui eut pas plutôt dit quels étoient les étrangers qui

l'accompagnoient, qu'elle les reçut avec toutes les démonstrations de l'amitié la plus tendre.

Ichménis surpris de la beauté de cette Méonide, félicita son frere du bonheur qu'il avoit de la posseder, ils marcherent ensuite tous ensemble vers les bâtimens, où ils trouverent toutes sortes de rafraîchissemens.

Après qu'Ichménis eut appris à Tasteid & à son aimable Compagne pourquoi il avoit quitté l'Egypte, & qu'il les eut instruit du sort dont jouissoit alors Ramasses, qu'il avoit trouvé dans une misérable cabane sous un rocher à quelque distance de la mer; il pria son frere de leur conter à son tour ce qui lui étoit

arrivé depuis qu'il avoit été séparé de son pere.

Tasseid voulut commencer son histoire dès son enfance, mais Ichménis lui dit que Ramasses la leur avoit contée tant de fois, qu'ils n'en avoient oublié aucune circonstance : « Nous sçavons tous, lui dit-il, » qu'élevé loin du commerce de » tous les hommes, sans sçavoir » même qu'il existoit des femmes au monde, les quinze » premieres années de votre vie » ont été employées à la connoissance des arts & des sciences ; » après une semblable éducation, » rien ne devroit nous surprendre de ce qui frappe ici nos » yeux, il ne vous manquoit que

» que des bras pour seconder les » vôtres, & exécuter ce que vo» tre esprit étoit capable d'ima» giner ; ces déserts vous ont of» fert des hommes, vous les avez » policés.

» J'avouë, dit Tafleid, que » les sciences & les arts m'ont » été d'un grand secours, & que » c'est à l'étude que j'en ai faite » sous Ramasses que je dois tout » ce que vous voyez ; mais puis» qu'il vous a si bien instruit de » tout ce qui me regarde, il » vous aura sans doute dit aussi, » quel fut mon étonnement à » la vuë des charmes des premié» res Méonides dont mes yeux fu» rent frapés, & le trouble qui s'é» leva dans mon cœur, car je n'a-

„ vois rien de caché pour mon pere.

„ La derniere confidence que „ je lui fis, & qu'il n'a pas man„ qué de vous rapporter, est l'a„ mour violent, que je ressentis „ pour cette Compagne aimable „ qui fait ici le bonheur de ma „ vie, & dont j'avois alors dé„ couvert la Cabane.

Isis à ces mots rougit, & baissa les yeux.

„ Quoi! reprit Ichménis, c'est „ là cette jeune Sauvage dont il „ nous a parlé tant de fois? il se „ faisoit un plaisir de nous pein„ dre avec complaisance, votre „ vivacité à la poursuivre & l'ar„ deur avec laquelle vous prévé„ niez chaque jour le lever du „ Soleil pour aller la chercher „ dans la forêt,

» Il aimoit sur-tout nous raconter avec quelle secrette satisfaction vous reveniez le soir à la Cabane du vieux Camoustaf quand vous aviez eu le bonheur de toucher, ou seulement de voir votre aimable Méonide; les moindres actions d'un enfant intéressent un pere tendre; mais le récit qu'il nous faisoit de toutes vos aventures, finissoit toujours par un torrent de larmes, elles lui rapelloient le malheur qu'il eut de vous perdre dans le tems que vous commenciez à lui faire concevoir les plus heureuses espéranc es.

» Apprenez-nous donc par quel évenement malheureux, vous

„ lui futes enlevé, & pourquoi
„ vous éloignant des rivages de
„ la mer vous avez percé si avant
„ dans ces terres. »

Le profond silence qui succeda à la demande d'Ichménis, appri à Tasleid avec quel empressement toute l'assemblée attendoit qu'il commençât son histoire pour satisfaire leur impatience : il leur parla ainsi.

« Un jour que j'allois, selon
„ ma coûtume, chercher celle
„ pour qui mon cœur s'intéres-
„ soit déja si tendrement, ne la
„ trouvant point où j'avois coû-
„ tume de l'appercevoir ordinai-
„ rement, las de l'y attendre, je
„ me rendis à la grotte secrete
„ où j'avois surpris Isis la pré-

» miere fois que le hazard l'a-
» voit offerte à mes yeux ; elle
» étoit seule, je sautai à son col,
» je lui prodiguai mille baisers,
» & sans sçavoir ce que je vou-
» lois, je la tenois serrée entre
» mes bras quand sa mere parut.

» Arrête jeune téméraire, me
» cria-t-elle, qui t'a fait assez
» hardi pour pénétrer dans cette
» retraite inconnuë à tous les hom-
» mes? le desir, lui dis-je avec
» crainte, de voir votre aimable
» fille, elle l'aimoit tendrement ;
» ce mot calma son courroux.

» Elle me regarda quelque-
» tems en silence, j'étois dans ma
» premiere jeunesse, & quoiqu'é-
» levé dans les bois je n'avois pas
» cet air rustique & farouche des

» Sauvages de mon âge.

» Quelque pitié que tu m'inſpi-
» res, me dit-elle en affectant un
» air de ſéverité, la mort doit être le
» prix de ta témérité ; car ſi tu re-
» tournes parmi les hommes, tu ne
» manqueras jamais de leur indi-
» quer cette retraite inconnuë,
» & il faudra que je la leur aban-
» donne, & que je renonce à
» la douce tranquillité dont j'y
» jouis depuis ſi long-tems.

» Mais ma mere, interrompit
» Iſis, en ſortant tout à coup de
» la profonde rêverie dans la-
» quelle cette ménace terrible la
» plongeoit, ſans tuer ce jeune
» homme nous n'avons qu'à le
» garder ici, & ſon ſecret n'en
» ſortira pas : par un ſourire ai-

» mable cette tendre mere fit con-
» noître à cette belle enfant que
» l'Arrêt de ma mort n'étoit pas
» encore porté.

» En effet il ne m'en coûta
» que ma liberté, on m'ordonna
» de jurer par les Dieux que j'a-
» dorois, de ne ſortir de deſſous
» le rocher où l'on me conduiſit
» que quand on me le permet-
» troit; je le jurai; le déſordre de
» tous mes ſens, le trouble que
» la préſence d'Iſis jettoit dans
» mon cœur, & le bonheur de
» ſçavoir que j'allois la voir ſans
» ceſſe, ne me laiſſa pas le tems
» de penſer que je m'expoſois à
» perdre Ramaſſes, peut-être pour
» toujours, ſi après bien des re-
» cherches déſeſpérant de me ré-

» voir jamais, il retournoit sans
» moi dans sa prémiere habita-
» tion dont j'ignorois les chemins ;
» l'amour est-il capable de réflé-
» xion, & que peut-on réfuser
» à la mere de celle qui nous a
» sçu charmer ?

» Prisonnier de ces belles Méo-
» nides je passai plus d'un mois
» dans le plus doux esclavage,
» j'étois confié à la garde d'Isis qui
» par d'invisibles chaînes m'at-
» tachoit plus en ces lieux que
» les foibles barrieres qui m'y
» rétenoient, tout mon emploi
» étoit de cultiver des fleurs pour
» en orner la tête de ma chere
» Méonide.

» J'avouë cependant que sans
» le serment que j'avois fait aux

» Dieux, que Ramasses m'avoit
» appris à respecter, & à crain-
» dre, le plaisir de le revoir m'eût
» arraché plus d'une fois de ma
» prison, car dans ma captivité
» je ne souffrois de peine que
» celle de ne point voir mon pe-
» re, & de plonger son cœur dans
» de vives allarmes à mon sujet :
» je connoissois toute sa ten-
» dresse, il n'y avoit que les Dieux
» & Isis dans l'univers qui puſ-
» sent me retenir loin de lui.

» Ce que j'avois craint arriva :
» quand ma fidélité à tenir le
» serment que j'avois fait, m'eut
» mérité la liberté de sortir, je
» courus d'abord à la Cabane de
» Camoustaf, mais je n'y retrou-
» vai plus mon pere, ce vieillard

» m'apprit que Ramasses las de
» me chercher inutilement, me
» croyant devenu la proie de
» quelques animaux cruels, avoit
» abandonné cette contrée avec
» serment de ne jamais reparoître
» en des lieux qui lui avoient été
» si funestes ; plongé dans la dou-
» leur la plus profonde, j'allai ré-
» pandre ma tristesse & mes lar-
» mes dans le sein de la tendre
» Isis.

» Mais quel fut mon désespoir
» quand je la vis poursuivie, &
» serrée de près par un jeune Sau-
» vage, qui plus hardi & mieux
» instruit que moi, la croyoit
» déja en état de se mesurer avec
» lui ; j'en conçus un dépit si
» grand qu'emporté par la fureur

» que m'inſpiroit la violence de
» mon amour, je perçai le té-
» méraire d'un coup de fléche au
» moment qu'il couroit après cette
» belle qui venoit de lui échaper.

» Cet infortuné tomba aux
» pieds d'Iſis, qui regardant avec
» ſurpriſe d'où partoit ce coup,
» m'apperçut à dix pas d'elle ſans
» lui laiſſer le tems de ſe recon-
» noître; je la ſaiſis entre mes
» bras, & l'enlevai de la pré-
» ſence de mon rival expirant.

» Je n'ignorois pas le ſuppli-
» ce que ces Barbares décer-
» noient à un meurtrier; on l'at-
» tachoit à un arbre, & percé
» à coups de fléches par les amis
» du défunt, on le laiſſoit expi-
» rer en cet état.

» On s'imagine aisément que
» quelqu'amoureux que je fusse,
» revenu de la premiere fureur
» qui m'avoit fait agir, je ne don-
» nai pas tout ce tems à l'amour,
» occupé de mon crime & du
» soin d'en éviter le châtiment,
» je vis bien qu'il ne m'étoit plus
» possible de demeurer en cette
» contrée, je pouvois avoir été
» vu; d'un autre côté pouvois-je
» m'exiler pour toujours de la
» présence de ce que j'avois de
» plus cher au monde !

» Dans cette incertitude affreu-
» se je ne pris conseil que de mon
» désespoir; je saisis Isis entre mes
» bras, & l'enlevai malgré ses
» pleurs, résolu de la conduire
» à l'habitation de Ramasses, si

» j'étois assez heureux pour le ré» trouver, ou d'aller vivre avec
» cette Belle où le sort daigne» roit porter nos pas.

» Ainsi sans sçavoir où j'allois,
» toujours agité par la crainte,
» je marchai tant que mes forces
» me le permirent, car les cri» minels ne croient jamais être
» assez loin du lieu qu'ils ont in» térêt de fuir : Isis étoit d'un
» âge, qu'un jeune-homme dé» dommage aisément de la perte
» d'une mere; elle l'oublia bien» tôt; de peur de perdre ma
» proie je l'avois attachée par
» le corps avec des lanieres de
» peau de biche.

» Nous traversames ainsi des
» déserts affreux, & entierement

» inhabités, nous franchîmes des
» rochers d'une hauteur épou-
» ventable, des précipices d'une
» profondeur terrible, des fleu-
» ves, des rivieres, sur des ponts
» formés par la nature; de vas-
» tes forêts aussi anciennes que
» le monde, dont les arbres tom-
» bés d'eux-mêmes & crûs les
» uns sur les ruines des autres,
» faisoient des chemins imprati-
» quables. Mais l'amour & la
» crainte me faisoient tout sur-
» monter.

» Nous arrivames enfin sur les
» bords de ce fleuve que j'appel-
» pellai Seine *, ce rivage que
» vous voyez aujourd'hui cou-

* Seine de Scinis, mot Egyptien qui signi-
fie amour, fleuve d'amour.

» vert de tant de Cabanes, alors
» inculte & inhabité, voyoit sans
» doute pour la premiere fois des
» êtres raisonnables.

» Les mots d'amour, & que
» je vous aime ! furent les pré-
» miers sons qui se firent enten-
» dre en ces vastes déserts, &
» ils y furent depuis répétés tant
» de fois que les échos de la Seine
» muets depuis la création de
» l'univers, n'ont jamais depuis
» oublié ces mots, & ne les ou-
» blieront je crois jamais.

» Je choisis ce lieu charmant
» pour celui de notre retraite,
» mais comme nous craignons
» toujours de perdre ce qui nous
» est cher, appercevant cette pe-
» tite Isle où nous sommes, au

» milieu du fleuve, & de grands
» arbres, qui tombés de part &
» d'autres formoient un passage
» pour y aller, j'y conduisis Isis.

» Au milieu s'élevoient les ar-
» bres que vous voyez encore,
» mais le rivage en quelques pla-
» ces formoit de petites prai-
» ries fort agréables, où brilloient
» quantité de fleurs Sauvages ;
» j'en cueillis quelques-unes que
» je présentai à Isis, ce fut le
» premier présent que je lui fis
» après celui de mon cœur; elle
» les accepta, & les piqua dans
» ses cheveux.

» Je fus d'abord arracher des
» joncs & des saules, pour lier
» ensemble en forme de ber-
» ceau les branches des arbres sous

» lesquels nous voulions bâtir no-
» tre Cabane, je montois avec
» ardeur jusqu'à leur sommet, tan-
» dis que la tremblante Isis me
» crioit de ne pas tant m'expo-
» ser. »

Elle avoit raison, interrompit Ichménis, un homme de moins dans l'univers est peu de chose, mais étant le seul qui fût en cette contrée, elle avoit intérêt de vous conserver. Isis sourit de la réfléxion & sortit pour aller préparer des rafraîchissemens à ses nouveaux hôtes : Tafleid continua ainsi.

« Hélas ! je n'éprouvai que trop
» tôt, ce qu'on souffre à se voir
» enlever ce qu'on aime ; enfin
» l'amour après s'être joué si long-

» tems de nos jeunes cœurs, com-
» mençoit à nous faire naître l'i-
» dée de certains plaisirs plus par-
» faits que tous ceux qu'il nous
» avoit procuré jusqu'alors.

» J'allois sans doute pour la pré-
» miere fois de ma vie les goûter,
» quand Isis, qui ne me fuyoit
» plus que comme une biche ré-
» duite aux abois, qui cherche
» des yeux un endroit propre à
» se laisser tomber, appercevant
» l'espéce de pont que formoient
» les deux arbres nouvellement
» déracinés, qui traversoient ce
» bras du fleuve, elle voulut en-
» core le traverser en se jouant.

» Je la suivis, mais les deux ar-
» bres se séparant tout d'un coup,
» sans cesser de tenir à leur tronc,

» nous porterent avec le courant
» chacun sur un rivage opposé ;
» Isis se trouva seule dans son
» Isle, & moi sur l'autre bord.
» Je conçus en un moment
» toute l'horreur de ma situation ;
» le premier regard que je jettai
» sur Isis, je surpris ses yeux qui
» venoient chercher les miens ;
» nous nous faisions l'un & l'au-
» tre de tendres reproches, je
» lui reprochois sa fuite, &
» elle me reprochoit de ne lui
» avoir pas fait plus de violence.
» Nous demeurames le reste du
» jour immobiles sur le rivage
» où le sort nous exiloit, & les
» ombres de la nuit nous déro-
» berent à la vuë l'un de l'autre ;
» que je fus peu sensible aux dou-

» ceurs du sommeil, avec quel
» ardeur ne souhaitai-je pas le
» retour du Soleil! il commença
» enfin à dorer le haut des mon-
» tagnes, mais il ne s'éleva que
» pour augmenter mes peines.

» Je voyois Isis, & sa vuë fai-
» soit tout mon supplice; con-
» cevez, si vous le pouvez, tout le
» triste de cette situation; être
» privé de la vuë de l'objet aimé
» seroit le dernier des malheurs,
» si le voir sans cesse, sans pou-
» voir en jouir n'en étoit encore
» un plus grand; nous nous étu-
» diames chacun de notre côté à
» trouver le moyen de nous ré-
» joindre.

» Parmi les arbres qui bordoient
» mon rivage, il y en avoit un

» d'une hauteur extraordinaire,
» je crus que si je pouvois par-
» venir à le renverser il occupe-
» roit toute la largeur du fleuve,
» je conçus aussi-tôt le projet avec
» une joie qui ne peut s'expri-
» mer, je mesurai plusieurs fois
» cet arbre de mes yeux sans m'ef-
» frayer de sa grosseur ni de sa
» hauteur ; le point de la diffi-
» culté étoit cependant de l'a-
» battre sans autres outils que
» mes mains.

» Comme on croit aisément
» ce que l'on souhaite, il ne me
» vint pas le moindre doute sur
» la réüssite de mon entréprise,
» je m'y livrai avec toute la vi-
» vacité d'un jeune amant qui
» travaille à surmonter des obs-

» tacles qui doivent le mettre en
» possession de l'objet de son
» amour, mais à peine je voulus
» commencer ce pénible ouvrage
» que j'en sentis toute la diffi-
» culté.

» Quoique sans cesse encou-
» ragé par la présence d'Isis qui
» se tenant sur l'autre rive, of-
» froit toujours à ma vuë le prix
» qui m'attendoit; je voyois avec
» douleur qu'après des journées
» entieres de fatigues, il paroif-
» soit à peine que j'avois com-
» mencé; la terre que j'ôtois avec
» mes mains avançoit si peu ce
» grand ouvrage, qu'il n'y avoit
» qu'un homme amoureux qui
» pût conserver l'espérance de le
» finir.

» Le peuplier toujours ferme, » étendoit fierement ses branches, » & les portoit vers le Ciel ; pour » abattre tant d'orgueil il ne fal- » loit qu'un peu de fer, comme » j'en avois vu à l'habitation de » mon pere, mais où en trou- » ver ? une pierre tranchante y » suppléa ; après avoir été quel- » que tems absent pour en trou- » ver une propre à cet usage, je » revins sur le rivage consoler » par ma présence l'aimable Isis, » qui ne me voyant plus com- » mençoit à craindre que rebuté » de tous les efforts inutiles que » j'avois faits, je ne l'eusse enfin » abandonnée.

» Ma vuë ramena le calme dans » son cœur, sa joie redoubla au

» bruit des coups redoublés que
» les échos se renvoient de mon-
» tagnes en montagnes.

» Enfin le peuplier commen-
» ça à s'ébranler, & à menacer
» d'une chute prochaine; Isis ne
» vit pas plutôt la cime s'émou-
» voir, qu'elle tendit les bras
» pour recevoir ses heureux ra-
» meaux, ayant eu la précau-
» tion de couper toujours du mê-
» me côté, je ne doutois pas que
» l'arbre ne tombât du côté de
» l'Isle; il y tomba en effet, mais
» il fut aussi-tôt entraîné par le
» fleuve, & je perdis en un mo-
» ment le fruit de vingt jours de
» travaux & de peines.

» Mes yeux suivirent ce peu-
» plier malheureux, qui empor-
toit

» toit avec lui le bonheur de deux
» amans dont il avoit fait l'ef-
» pérance, puis les tournant vers
» Isis qui les avoit fixés sur moi,
» je lui témoignai par mon dé-
» sespoir, combien j'étois sen-
» sible à ce malheur. Ce fut à
» recommencer.

» Isis de son côté n'étoit
» pas demeurée tranquille spec-
» tatrice de mes efforts; animée
» par le même motif, elle avoit
» formé une chaîne de joncs &
» de branches de saules, dans
» l'espérance que si elle pouvoit
» en faire passer un bout de mon
» côté, elle me tireroit aisément
» à elle, & si rapidement que je
» n'aurois pas le tems de me
» noyer; cette industrie d'Isis me

„ rendoit plus amoureux que jamais, elle me prouvoit sa tendre impatience.

„ Je lui en témoignai ma reconnoissance de toutes les façons imaginables ; je la pressai de me jetter cette chaîne à laquelle elle travailloit avec une ardeur extrême, ne la croyant jamais assez longue ; elle la plia enfin en forme de cercle, & la tenant par un bout me jetta l'autre ; mais elle tomboit toujours au milieu du fleuve, & suivant le courant retournoit à l'Isle.

„ Enfin Isis la fit si longue, qu'un jour poussée par le vent elle vint s'embarasser dans des joncs où je fus la chercher ; je

» la tirai ensuite sur le rivage, » & j'allois m'abandonner au » fleuve, lorsque par un trait de » prudence bien pardonnable, » voulant essayer si cette chaîne » étoit assez forte, & pour cet » effet la tirant à moi, Isis la laiss- » sa malheureusement échaper.

» Elle m'a avoué depuis qu'- » elle se seroit volontiers jet- » tée après de désespoir, si l'es- » pérance d'en faire une au- » tre ou de ratraper celle que » j'avois ne l'eût soûtenuë; je me » sçus bon gré de ne m'être pas » fié imprudemment à la foi- » blesse de ma jeune Méonide.

» Depourvu de tous secours » & ne voyant point de termes » à mes malheurs, je m'abandon-

» nois un jour le long du fleuve
» à mille réfléxions accablantes,
» maudiſſant les ondes qui me
» ſervoient de barrieres inſur-
» montables, quand j'apperçus
» un cheval pourſuivi par deux
» loups d'une groſſeur énorme ;
» ce ſpectacle attira mon at-
» tention, le cheval preſſé vive-
» ment par ces animaux carnaſ-
» ſiers, s'élança tout d'un coup
» dans la Seine qu'il paſſa à la
» nage ; les deux loups demeu-
» rés ſur le rivage qu'ils n'oſoient
» quitter, & voyant leur proie
» échapée, ils ſe jetterent de rage
» ſur une jeune biche que la ſoif
» conduiſoit au bord de l'eau.

» Un homme poſſedé de quel-
» que grande paſſion, profite de

» tout pour parvenir à son but ;
» un ambitieux, me disoit quel-
» quefois mon pere, fait tout
» servir à son orgueil ; un amant
» n'est pas moins ingénieux pour
» contenter son amour ; sans cesse
» occupé du soin de réjoindre
» Isis, je conçus de ce que je ve-
» nois de voir, que je pourrois
» sur un cheval faire ce trajet si
» désiré ; en un moment je sen-
» tis renaître toutes mes espé-
» rances, résolu de tout em-
» ployer de ce qui seroit en mon
» pouvoir pour domter un che-
» val.

» En fait de projet, l'exécu-
» tion n'est pas toujours aussi ai-
» sée qu'on se l'étoit d'abord ima-
» giné, il me restoit trois cho-

» ſes à faire, trouver un cheval,
» être aſſez adroit pour le ſur-
» prendre, & l'accoûtumer à me
» recevoir ſur ſon dos pour me
» porter enſuite dans l'Iſle.

» Ce qui me détermina encore
» à prendre ce parti, c'eſt que
» Ramaſſes m'avoit parlé plu-
» ſieurs fois de la douceur de
» cet animal dont les Egyptiens,
» diſoit-il, tiroient de très-grands
» ſervices: aſſuré que je ne ſerois
» pas long-tems ſans en trouver
» un, je ne penſai qu'au moyen
» de le ſurprendre, perſuadé que
» ſi je pouvois m'en rendre maî-
» tre, je me verrois bientôt en-
» tre les bras d'Iſis.

» J'avois remarqué que les ma-
» tins & les ſoirs, des animaux

» de toute espéce venoient boire
» à un certain endroit du fleuve ;
» je m'y rendis, plusieurs bêtes
» fauves vinrent s'y désalterer ;
» enfin un jeune cheval fougeux
» parut la tête levée, j'admirai
» sa démarche fiére, sa belle en-
« colure, sa legereté, & les gra-
» ces qu'il faisoit voir dans le
» moindre de ses mouvemens ;
» je ne voyois que sa beauté &
» n'admirois par conséquent que
» le plus frivole de ses avantages ;
» je m'en approchai doucement
» à dessein de m'en saisir ; mais
» dédaignant le joug que je lui
» présentois, il me regarda fié-
» rement, dressa les oreilles, hé-
» rissa sa criniere, & s'enfuit au
» galop, faisant voler la pous-

» fiere ; envain je voulus le join-
» dre, il sembloit que ce superbe
» animal prévoyoit que c'étoit à
» sa liberté que j'en voulois ; il
» s'effrayoit toujours à la vuë des
» lanieres de peaux que je lui pré-
» sentois.

» Je me retirai fort peu satisfait,
» lorsque j'apperçus un jeune pou-
» lin, dont je me saisis aisément,
» & par ce moyen me fis suivre
» de la mere, que j'accoûtumai
» insensiblement à me porter.

» Isis qui de son Isle voyoit
» tout mon manége, ignorant où
» j'en voulois venir, m'accusoit
» déja de peu d'industrie, &
» croyoit que rebuté je ne cher-
» chois plus de moyen pour la
» réjoindre ; qu'elle fut agréable-

» ment ſurpriſe, lorſque monté
» ſur le cheval que j'avois domté,
» elle m'apperçut marcher droit
» au fleuve, & m'y jetter d'un
» air intrépide.

» Elle frémit d'abord en jet-
» tant un grand cris, mais me
» voyant voler à elle, dans l'at-
» tente d'un bonheur auquel elle
» ne s'attendoit plus depuis ſi long-
» tems, elle m'encouragea des
» yeux, du geſte, & de la voix;
» à quel excès de joie ne ſe li-
» vra-t-elle pas, en me voyant
» porté ſur le ſein des eaux? en-
» chantée de ce prodige elle s'a-
» bandonna aux plus doux tranſ-
» ports; pour moi trop occupé
» de mon amour pour l'être du
» danger que je courois, j'al-

» lois arriver enfin ſur ce bord
» tant ſouhaité, lorſque mon
» cheval qui ne connoiſſoit en-
» core que la voix & la main
» de celui qu'il portoit, effrayé à
» la vuë d'Iſis qui me tendoit ſes
» deux mains, retourna ſur ſes
» pas, & me réporta ſur le bord
» que je venois de quitter.

» Iſis de déſeſpoir fut ſe ca-
» cher dans ſa Cabane pour s'y a-
» bandonner aux larmes; moi ſans
» me déconcerter, profitant du
» tems que cette Belle s'étoit ré-
» tirée pour retourner ſur mes
» pas, j'arrivai heureuſement; à
» peine eus-je pris terre, que ſau-
» tant à bas de mon cheval avec
» tout l'empreſſement, & la vi-
» vacité dont un jeune homme

» est capable en ces sortes de
» rencontres ; je courus à la Ca-
» bane d'Isis, qui me croyant en-
» core sur l'autre bord demeura
» interdite à ma vuë, elle avoit
» peine à en croire ses yeux, il
» y avoit plus de deux mois que
» nous ne nous étions vus de
» si près, je la saisis entre mes
» bras, mon bonheur fut trop
» grand pour n'avoir pas été sui-
» vi du sien.

» Pour la premiere fois de ma
» vie j'éprouvai des plaisirs si vifs
» & si sensibles, que ce fut en cet
» heureux moment que j'appel-
» lai ma Compagne Isis du nom
» de la divinité que j'adorois,
» ne m'imaginant pas que la
» Déesse Isis elle-même pût avec

» toute sa puissance me faire un
» sort plus doux que celui dont
» je jouissois dans les bras de ma
» chere épouse.

» J'aidai ensuite cette belle
» à se rélever du petit lit de ga-
» zon sur lequel elle étoit, &
» lui donnant la main je la con-
» duisis hors de sa Cabane, nous
» ne faisions pas un pas qu'il n'y
» eût de tendres baisers donnés
» & rendus; nous fimes en cette
» situation charmante le tour de
» l'Isle; c'étoit notre petit Royau-
» me, nous y regnions sans su-
» jets à la vérité, mais sans au-
» tre maître que l'amour, tout
» ce que nous pouvions parcou-
» rir des yeux étoit en notre
» puissance, la terre ne produi-

» soit des fleurs & des fruits
» que pour nous.

» Isis appercevant tout d'un
» coup le cheval qui m'avoit
» porté, & que nous avoit dé-
» robé un petit bois , je cou-
» rus le caresser, il paissoit tran-
» quillement dans la prairie, jus-
» ques-là j'avois été trop agréa-
» blement occupé pour ne l'avoir
» pas oublié; ma joie redoubla
» quand j'apperçus à quelques
» pas delà le petit poulin, qui
» ayant suivi sa mere paissoit avec
» elle; accoûtumés tous les deux
» à mes caresses, ils souffrirent
» bientôt celles d'Isis qui en prit
» un soin extrême; lorsque le
» ciel étoit serein, portée sur le
» cheval, elle faisoit en triomphe

» le tour de ſon domaine.

» Ma chere épouſe n'avoit vécu
» que de fruits ſauvages tant que
» dura notre ſéparation.

» La diſette des vivres m'obli-
» gea bientôt à paſſer le fleuve.
» Iſis agitée de la crainte de me
» perdre encore, s'obſtinoit à ne
» vouloir pas me laiſſer faire ce
» trajet, ou elle vouloit abſolu-
» ment me ſuivre ; il n'y avoit
» cependant pas moyen, le che-
» val ne pouvoit nous paſſer tous
» deux à la nage, & le poulin
» n'étoit pas encore en état de
» nous ſervir.

» Il fallut bien ſe réſoudre à
» me laiſſer partir ſeul, quels
» adieux ! ils n'euſſent pas été
» plus tendres quand j'euſſe eu

» de vastes mers à traverser, Isis
» pouvoit à peine concevoir l'es-
» pérance de me revoir, elle me
» serroit entre ses bras comme
» si c'eût été la derniere fois de
» sa vie, elle regardoit le fleuve
» comme une mer immense, &
» le rivage opposé étoit pour elle
» un autre univers; elle parloit
» au cheval qui devoit me por-
» ter comme s'il eût dû l'entendre,
» le caressoit, le conjuroit de me
» ramener, puis me serrant étroi-
» tement, me mouilloit de ses
» larmes.

» Je m'arrachai enfin de ses
» bras, & le fleuve passé heu-
» reusement, je dressai mon
» embuscade à l'endroit où les
» animaux venoient se désalté-

» rer; ma chaſſe fut heureuſe, une
» jeune biche que j'avois bleſ-
» ſée ſe jetta dans la Seine qu'elle
» paſſa à gué à mon grand éton-
» nement, & fut ſe rendre à la
» pointe de l'Iſle où elle tomba ;
» cette nouvelle route m'étoit
» d'une trop grande conſéquence
» pour ne la pas marquer ſur le
» champ avec des pieux ; Iſis at-
» tentive à tout en ſentit tout le
» prix, & par réconnoiſſance vou-
» loit ſauver la vie à l'animal de
» qui nous tenions cette décou-
» verte ; il auroit ſans doute aug-
» menté notre petite famille ,
» mais bleſſé trop dangereuſe-
» ment il mourut.

» Je retournai depuis ſans dan-
» ger pluſieurs fois à la chaſſe,

» le trajet dn fleuve n'étoit plus
» qu'un jeu , nous passions une
» partie de notre tems à culti-
» ver des fleurs, & à épier la na-
» ture dans ses moindres pro-
» ductions ; une rose, un oiseau,
» une fourmi , nous amusoient
» des jours entiers ; la curieuse
» Isis m'interrogeoit sans cesse,
» elle vouloit sçavoir comment
» la terre pouvoit produire cet-
» te multitude innombrable de
» fleurs dont elle se paroit toutes
» les saisons ; d'autres fois c'étoit
» les causes de la pluie & des
» vents qu'il falloit lui expliquer.
» Je ne pouvois le soir l'arra-
» cher du bord du fleuve ; c'étoit
» là qu'elle alloit souvent seule
» avec un plaisir extrême exa-

» miner les aſtres, & ces vaſtes
» globes de lumiere qui roulent
» ſur nos têtes ; le Ciel qui ſe
» peignoit tout entier ſur la ſur-
» face tranquille des eaux fra-
» poit encore les yeux du mê-
» me ſpectacle, & redoubloit ſon
» enchantement ; un de ſes plus
» grands embarras étoit de ſça-
» voir comment le Soleil qui ſe
» couchoit d'un côté pouvoit ſe
» lever d'un autre, par où paſſe-
» t-il, me diſoit-elle quelquefois ?
» Un ſoir qu'elle étoit dans
» une profonde admiration de
» tous ces prodiges, je fus la join-
„ dre, elle contemploit le So-
„ leil qui près de ſe coucher au
„ milieu de mille nuages qu'il pei-
„ gnoit de différentes couleurs ;

„ formoit une varieté admirable; „ jamais Isis n'avoit rien vu de si „ charmant; ses yeux demeure„ rent fixés sur cet endroit, jus„ qu'à ce que la nuit couvrît „ toute cette hémisphere de ses „ ombres; & ce spectacle chan„ geant tout à coup, le Ciel brilla „ d'un million d'Etoiles, au mi„ lieu desquelles la Lune fiére „ d'un si beau cortége, sembloit „ se promener avec complai„ sance.

„ Eh bien, me dit Isis, trou„ vez-vous que la petite solitude „ que je me suis faite ici soit un „ séjour si affreux, & les plai„ sirs que je m'y procure si in„ sipides? je lui avouai avec in„ génuité qu'accoûtumé à voir

„ toutes ces merveilles depuis la
„ premiere fois que j'avois ou-
„ vert les yeux, je n'y avois ja-
„ mais fait qu'une foible at-
„ tention.

„ Faiſant un jour réfléxion que
„ pendant l'hiver qui n'étoit pas
„ loin, les eaux devenuës plus
„ grandes pourroient bien inon-
„ der l'Iſle, ou tout au moins
„ rendre le paſſage plus périlleux,
„ je propoſai à ma Compagne
„ d'aller habiter l'autre bord, &
„ même de monter ſur le ſomet
„ de la montagne * : Iſis qui n'a-
„ voit de volonté que la mienne
„ ſouſcrivit à mes deſirs, & con-
„ ſentit à abandonner ſon Iſle
„ pendant la froide ſaiſon, à con-

* La montagne ſainte Genevieve,

„dition que ce ſeroit notre ſé-
„jour ordinaire pendant l'été ;
„nous parcourumes toute la col-
„line voiſine pour en connoître
„l'endroit le plus habitable, &
„nous nous arrêtames enfin ſur
„le côté qui regarde la Seine.

„Quoique cette vaſte Cam-
„pagne n'offrît point alors aux
„yeux cette multitude de Ca-
„banes que l'on y voit à pré-
„ſent, c'étoit un ſpectacle fort
„agréable que celui d'un fleuve
„majeſtueux, qui rouloit tran-
„quillement ſes eaux à travers
„des forêts immenſes où il ſem-
„bloit ſe promener avec plai-
„ſir par les divers circuits qu'il
„y faiſoit ; la vuë n'étoit pas
„alors bornée par les dif-

„ férentes habitations qui bor-
„ dent les côteaux voisins de
„ cette plaine charmante ; d'au-
„ tres forêts terminoient cette
„ perspective, où les yeux s'al-
„ loient perdre insensiblement.
„ Isis frapée d'étonnement à
„ la vuë d'un si beau coup d'œil,
„ choisit ce lieu pour notre de-
„ meure d'hiver, la chasse m'avoit
„ procuré une assez bonne provi-
„ sion de peaux de toute espéce.
„ Je commençai à construire
„ trois Cabanes que j'environ-
„ nai d'un fossé, sçavoir une pour
„ nous, une pour le cheval &
„ son poulin, qui nous furent
„ d'une grande utilité, & la troi-
„ siéme pour mettre nos petites
„ provisions à l'abri des injures

„ du tems, il étoit juſte de com-
„ mencer par la nôtre, je l'ap-
„ puyai contre un rocher à de-
„ mi-creuſé & la revêtis en de-
„ dans & en dehors de peaux
„ très-ſoigneuſement jointes en-
„ ſemble avec des brins d'oſiers,
„ je ne laiſſai qu'une petite ou-
„ verture pour paſſer, ſur laquel-
„ le tomboient d'autres peaux;
„ les autres Cabanes étoient bâ-
„ ties dans le même goût, & ſe
„ communiquoient en dedans par
„ de petites portes, c'étoient
„ préciſément des grandes boë-
„ tes fourrées, les peaux me
„ coûtoient ſi peu que j'en gar-
„ nis juſqu'à la terre.

„ J'avois eu ſoin de réſerver
„ mes fourrures les plus douces

„ & les plus fines pour habiller
„ Isis, je lui taillai moi-même
„ deux robes d'hiver superbes,
„ pendantes jusqu'à terre, &
„ fermant par devant avec de pe-
„ tites broches de buits, je lui
„ fis aussi des bas de peau de liè-
„ vre, que je lui liai sur le ge-
„ nou avec des joncs nattés,
„ des gans, un manchon, enfin
„ un bonnet le tout de même
„ étoffe,

„ Il faut avouer, interrompit
„ Ichménis en éclatant, qu'une
„ physionomie aussi délicate, &
„ aussi charmante que celle de
„ cette aimable Méonide, enve-
„ lopée dans tant de fourrure, de-
„ voit faire quelque chose de
„ joli,

Mon

„ Mon habillement, poursui-„ vit Tafleid, fut fait dans le „ même goût; nos Cabanes & „ nos habits finis, il fut ques-„ tion de penser à nos provisions; „ je fis deux sacs avec des peaux, „ c'étoit l'étoffe à la mode, & „ l'unique qui fût en notre puis-„ sance; je les mis sur le che-„ val, & fus ainsi pendant plu-„ sieurs jours ramasser toutes sor-„ tes de fruits, car je n'avois „ encore pu déterminer ma Com-„ pagne à manger de la chair des „ animaux.

„ Un jour qu'elle se prome-„ noit aux environs de son Pa-„ lais rustique, elle apperçut un „ renard poursuivant de fort près „ une petite chienne, qui par

„ ſes triſtes abboyemens mar-
„ quoit l'embarras où elle ſe trou-
„ voit ; c'étoit la mere de celui
„ que vous avez vu en arrivant
„ ſur les genoux d'Iſis , elle en
„ eut pitié ; comme elle couroit
„ délivrer ce petit animal , il
„ vint tout tremblant ſe jetter
„ dans ſes bras , & par ſes ca-
„ reſſes témoigna à ſa bienfai-
„ trice ſa reconnoiſſance , il fut
„ depuis de toutes ſes parties ,
„ & comme s'il eût toujours
„ craint la pourſuite du rénard ,
„ il ſuivoit ſa maîtreſſe de ſi près
„ qu'il s'embarraſſoit ſouvent
„ dans ſes jambes ; étoit-elle aſſi-
„ ſe , ſes genoux étoient le ſiége
„ ordinaire de ce petit animal ;
„ étoit-elle couchée , il parta-

„ geoit ſes careſſes avec moi.

„ Toutes les Méonides que j'ai „ depuis raſſemblées, ont voulu „ avoir un ſemblable amuſe- „ ment ; les femmes de cette „ contrée ſont jalouſes de tout „ ce qu'elles voient à leurs Com- „ pagnes; l'exemple eſt tout puiſ- „ ſant ſur leur cœur, & ſur leur „ eſprit.

„ Quand l'hiver commença à „ ſe faire ſentir ſérieuſement, „ Iſis ne ſortit plus de ſa Ca- „ bane que les beaux jours; ac- „ coûtumée à vivre dans un cli- „ mat plus doux, elle ne s'ac- „ commodoit point des neiges & „ des brouillards continuels de la „ Seine. La Campagne dépouil- „ lée de ſes fleurs n'ayant plus

„ dequoi nous amuſer, nous de-„ meurames dans notre Caba-„ ne auprès du feu que j'entre-„ tenois à l'entrée.

„ Iſis me fit durant l'hiver „ mille queſtions ſur tout ce qui „ ſe préſentoit à ſon imagina-„ tion ; il fallut lui expliquer „ ce que c'étoit que la neige, „ la cauſe du froid, d'où le feu „ avoit la propriété de le chaſſer, „ & de communiquer une cha-„ leur ſi bienfaiſante.

„ Je ne ſçais par quel hazard „ nous nous endormimes un ſoir „ en parlant de ſi belles choſes, „ mais tout-à-coup le feu prit à „ notre Cabane ; je m'éveillai le „ premier, & prennant Iſis entre „ mes bras à demi endormie,

„ je la portai de l'autre côté du
„ fossé avec son chien ; notre
„ maison & toutes nos provi-
„ sions furent consumées, le feu
„ gagna la forêt qui en un mo-
„ ment fut toute embrasée, le
„ Ciel s'obscurcit de fumée, &
„ tout-à-coup le vent portant
„ ça & là des tourbillons de flâ-
„ me, fit paroître la montagne
„ toute en feu, nous pouvions
„ à peine fuir assez rapidement,
„ nous passames la nuit la plus
„ cruelle.

„ Le lendemain Isis regardant
„ avec surprise tout ce que le feu
„ avoit consumé, ne trouvant
„ qu'un peu de cendre où elle
„ avoit vu la veille, des arbres
„ d'une hauteur effrayante & plu-

„ ſieurs Cabanes pleines de fruits,
„ elle ne put comprendre comment la flâme avoit pu dévorer en ſi peu de tems toutes ces choſes, de façon qu'il n'en reſtât aucun veſtige.

„ Elle voulut ſe retirer dans notre Iſle, mais trouvant la riviere priſe, elle ſe crut dans un pays enchanté; chaque pas qu'elle faiſoit, un nouveau prodige s'offroit à ſes yeux, elle appuya le pied ſur la glace, étonnée de trouver auſſi dur qu'un rocher un élement auſſi liquide que l'eau, elle n'oſa jamais riſquer de paſſer outre.

„ Tremblante ſur le rivage, ſe couvrant le nés de ſes fourrures, & tenant ſon petit chien

„ sous son bras, elle ne parloit plus „ que par, hélas! ce fut alors que „ pour la prémiere fois elle ré- „ gretta l'habitation de sa mere, „ où regnoit un printems con- „ tinuel.

„ Il fallut bien enfin se résou- „ dre à bâtir d'autres maisons, „ quoique la saison ne fût gueres „ favorable à un travail si péni- „ ble; je fus donc à la chasse, & „ en peu de tems j'eus des peaux „ & tous les matériaux nécessai- „ res pour nous loger; nous ré- „ tournames au rocher de la mon- „ tagne, comme l'endroit le plus „ propre; d'ailleurs le fossé étoit „ déja fait, ce qui n'étoit pas une „ petite avance; en peu de tems „ nous fumes logés aussi commo-

„ dement qu'auparavant ; nous
„ délibérames si nous ferions du
„ feu ; de crainte de danger, nous
„ voulions nous priver de ce perfi-
„ de élement, mais le froid se mit
„ de la partie, entra au conseil,
„ & si le feu ne fut absolument
„ permis, il fut toleré ; on prit
„ seulement plus de précaution.
„ Mon embarras le plus grand
„ étoit de trouver des vivres pour
„ Isis qui s'obstinoit à ne vouloir
„ manger que des fruits ; le feu
„ avoit consumé les nôtres ; dans
„ un tems de disette on n'écoute
„ pas toujours ses dégoûts, il fal-
„ lut enfin en venir aux derniè-
„ res extrémités, & se résoudre
„ à manger au lieu de racines
„ Sauvages, & de pommes, des

„ cuisses de chèvreuils, des liè-
„ vres, & d'autres animaux.

„ Il faut avouer, dit Ichménis,
„ que la famine est un fleau du
„ Ciel bien terrible; je vois bien
„ que l'on se fait à tout, n'auroit-
„ ce pas été une folie de mou-
„ rir de faim auprès de si bons
„ morceaux, & de ne vous ser-
„ vir que de l'enveloppe de tant
„ d'animaux qui pouvoient vous
„ défendre à la fois, & du froid
„ & de la faim.

„ Tout bien examiné, poursuivit
„ Tafleid, cet incendie ne fut
„ pas un si grand malheur, car
„ enfin nous n'y perdimes que
„ quelques peaux, quelques fa-
„ gots tout faits à la vérité, &
„ de mauvais fruits; toutes per-

„ tes bien réparables assurement,
„ & sans lesquelles je n'aurois
„ peut-être jamais pu résoudre
„ Isis à manger de la viande.

„ Cette belle qui tout en phi-
„ losophant étoit devenuë grosse,
„ commença à ressentir des dou-
„ leurs qu'elle n'avoit pas encore
„ éprouvé, & mit enfin au mon-
„ de le plus beau garçon qu'il fut
„ possible de voir ; sa grossesse
„ n'avoit pas laissé de l'inquiéter ;
„ Isis toujours élevée dans la Ca-
„ bane de sa mere qui n'avoit
„ point eu d'autres enfans, igno-
„ roit entierement qu'elle eût
„ une vertu cachée de produire
„ un être semblable à elle.

„ Quoique je fusse un peu plus
„ sçavant au sujet des femmes,

„ depuis que mon pere m'avoit
„ dit un jour à la Cabane du vieux
„ Camousтaf, que *les Méonides*
„ *étoient d'un autre ſexe que le*
„ *nôtre, & que c'étoit au com-*
„ *merce que les Sauvages avoient*
„ *avec elles que tous les hommes*
„ *devoient leur naiſſance*, il me
„ reſtoit encore bien des choſes
„ à ſçavoir, ſur cet article.

„ Imaginez-vous deux jeunes
„ Sauvages de ſexe différent, éle-
„ vés enſemble dans une Iſle dès
„ leur plus tendre enfance, ac-
„ coûtumés à ſe voir ſans ſçavoir
„ d'où ils viennent, ils ne con-
„ noiſſent la nature que parce
„ qu'elle leur fait éprouver in-
„ ſenſiblement ; ils ſe livrent
„ peu à peu au penchant qui

„ les entraîne, & à l'instinct
„ secret qui les porte à se pro-
„ diguer des caresses dont la jouis-
„ sance commence à leur appren-
„ dre la douceur, mais dont ils
„ ignorent les suites; tel étoit à
„ peu près notre situation.

„ Jugez à présent de notre sur-
„ prise à la vuë d'un enfant que
„ nous avions fait sans y penser;
„ Isis le prit d'abord entre ses bras,
„ & ce pauvre petit se tournant
„ contre le sein de sa mere,
„ y chercha naturellement une
„ nourriture que nous n'aurions
„ jamais imaginé lui être propre.

„ Isis surprise d'avoir des ressour-
„ ces auxquelles elle ne s'attendoit
„ pas pour nourrir cet enfant,
„ fut charmée de voir qu'elle n'au-

„roit pas à aller chercher bien „loin dequoi pourvoir à ses pe„tits besoins, nous voulumes cha„cun lui donner notre nom, en„fin nous convinmes de lui en „composer un des deux, & l'ap„pellames de concert Taslesis ; „le moindre de ses gestes m'a„musoit des heures entieres, en„chanté de voir mon ouvrage, „& de me connoître des talens „si merveilleux, je me promis „bien d'en faire usage.

„Un jour, de réflexion en réflé„xion, Isis fit celle-ci : si avec tou„te la peine que nous nous don„nons, nous ne pouvons parvenir „à polir un morceau de bois à no„tre gré, comment sans y pen„ser, & par pur hazard, avons

„ nous pu faire un être aussi par-
„ fait que Taslesis ? il faut bien
„ que quelqu'autre que nous s'en
„ soit mêlé, nous sommes ce-
„ pendant seuls dans ce désert,
„ hélas ! je vois bien, poursuivit-
„ elle, que c'est encore ce Dieu
„ dont vous m'avez entretenu
„ tant de fois, & dont ma mere
„ m'avoit déja parlé avant vous,
„ ce Soleil qui nous éclaire, qui
„ est l'auteur de ce nouveau pro-
„ dige. C'est sans doute lui qui
„ a créé Taslesis dans mon sein,
„ comme il fait germer les fleurs
„ dans celui des plaines, & tou-
„ tes ces merveilles qui nous en-
„ vironnent, car je n'imagine
„ pas que d'autres hommes ayent
„ fait ce ciel que je ne puis com-

„ prendre ; d'ailleurs quand à for-
„ ce d'esprit, de tems & d'expé-
„ rience, ils auroient fait tout ce
„ que je vois, qui les a fait eux-
„ mêmes ?

„ Elle commença à convenir
„ qu'il falloit bien qu'il y eût
„ quelqu'être suprême pour nous
„ donner l'existence, gouverner
„ l'univers, & répeupler tous les
„ ans les forêts de fruits & de
„ feuilles.

„ Quand la belle saison com-
„ mença à reparoître, & que le
„ Soleil plus chaud rendit à la
„ terre sa fertilité, & aux arbres
„ leur verdure, nous retourna-
„ mes dans notre Isle ; arrivés
„ heureusement, tout fier de me
„ voir à seize ans pere de fa-

„ mille, je ſongeai à augmenter
„ mes bâtimens.

„ Le tems étant venu de quit-
„ ter ſes fourrures, Iſis choiſit un
„ beau jour de Soleil pour dévoi-
„ ler ce qui ne fut jamais fait,
„ diſoit-elle, pour être empriſon-
„ né dans des peaux; elle ſe fut
„ cruë indigne des préſents dont
„ la nature l'avoit comblée, ſi elle
„ eût caché ce qu'elle avoit pris
„ ſoin de former de plus parfait
„ en elle.

„ J'éprouvai alors qu'un bien
„ n'eſt précieux qu'autant qu'il
„ eſt rare; pendant l'été mes yeux
„ accoûtumés à voir tant de gra-
„ ces n'en avoient été que mé-
„ diocrement ſurpris, l'hiver me
„ les dérobe, le printems ne fait

„ que me les rendre, & j'ima-
„ gine les voir pour la premiere
„ fois.

„ Pendant plusieurs jours je ne
„ cessai pas de regarder Isis, cette
„ Belle étoit pour moi un par-
„ terre enchanté sur le sein du-
„ quel paroissoient sans cesse de
„ nouvelles fleurs; jamais ce beau
„ corps ne m'avoit paru d'une
„ blancheur si éblouissante, il
„ avoit acquis de nouveaux char-
„ mes depuis la naissance de Ta-
„ flesis.

„ Je fus sur-tout frapé d'éton-
„ nement à la vuë d'une gorge
„ divine, je ne l'avois vuë que
„ naissante, & je la voyois
„ parfaite; ce fut pour moi le
„ plus beau de tous les spectacles.

„ Vous qui venez d'un pays dont
„ j'ai ouï dire à mon pere tant
„ de merveilles, avez-vous vu
„ quelque chose qui tienne plus
„ de la divinité qu'une jeune
„ Méonide aimable ? est-il dans
„ l'univers un objet plus flateur
„ pour nos sens ? pour moi je
„ crois ce sexe adorable au-des-
„ sus de tout ce que le Ciel &
„ la terre offroit à nos yeux de
„ plus charmant.
„ Isis attentive à tous les moyens
„ de me plaire constamment,
„ conclut de cet évenement que
„ si elle demeuroit toujours cou-
„ verte, elle auroit toujours de-
„ quoi me charmer quand elle
„ le jugeroit à propos, & mille
„ faveurs à m'accorder l'une après

» l'autre , au lieu d'une ſeule
» dont elle pouvoit diſpoſer ; elle
» me dit adroitement que le cli-
» mat que nous habitions étant
» plus froid que les rivages de
» la mer, elle ne pouvoit demeu-
» rer nuë.

» Des peaux étant trop chaudes
» pour l'été, il fallut imaginer des
» robes plus legeres, nous parcou-
» rumes toute notre Iſle, & ne
» trouvames que des feuilles de lier-
» res ; Iſis en fit un habit de prin-
» tems, qui ouvert négligemment
» en quelques endroits ne faiſoit
» qu'irriter mes deſirs, ce qui nous
» occaſionnoit mille petits com-
» bats amoureux, dont je ſortois
» toujours vainqueur.

» D'abord par pur badinage, je

„ mis auſſi un habit ſemblable, in-
„ ſenſiblement nos corps devenus
„ plus délicats, n'ont pû ſouffrir
„ le grand air; depuis il nous a tou-
„ jours fallu les couvrir de peaux
„ ou de feuilles de lierre, ſelon
„ les ſaiſons, juſqu'à ce que les
„ Sauvages qui vous ont conduits
„ ici, & que j'avois envoyé à la
„ découverte nous euſſent appor-
„ tés de l'habitation de Liontis
„ les étoffes dont vous nous voyez
„ maintenant habillés; les hom-
„ mes & les Méonides que j'ai
„ raſſemblés ſur les rives du fleu-
„ ve, ont pris peu à peu nos uſa-
„ ges; voyez qu'elle eſt la force
„ de l'habitude, ils rougiſſent
„ maintenant de leur nudité.

Il ſeroit fort plaiſant, inter-

rompit Ichménis, ſi nous tenions auſſi nos habits de la coqueterie la plus rafinée, nous qui croyons les avoir reçus des mains de la pudeur; les Egyptiens ne purent s'empêcher d'éclater de la réfléxion d'Ichménis, elle n'étoit pas ſi mauvaiſe, & l'on me permettra de faire auſſi la mienne en qualité d'Hiſtorien.

Je crois que la pudeur n'eſt qu'une vertu chimerique, à laquelle nous ne devons rien; on la dit fille de l'éducation; ſi le froid a donné l'idée du premier habit en France, tout porte à croire que la coqueterie a inventé le ſecond, qu'elle a depuis bien perfectionné: en voici la preuve, c'eſt que les femmes par

tradition à l'exemple d'Isis ne cachent encore de leurs corps que ce qu'il faut pour irriter nos desirs, & ont toujours soin de laisser voir un échantillon capable de nous inspirer la curiosité de tout voir.

Si la pudeur nous eût couvert, elle eût tout caché, & ne nous eût habillé que pour nous cacher, sans prendre tant de soin d'embellir la couverture, soit dit en passant pour l'instruction de ceux qui ignorent l'origine des habits.

Après que chacun eut dit son sentiment Tasleid continua ainsi le récit de ses aventures.

» Isis poussa encore bien plus » loin ce que vous appellez co- » queterie, s'appercevant que je

„ comptois pour rien le plaisir de
„ voir son visage, & que tous
„ mes desirs & mes regards se
„ portoient ailleurs ; irritée du
„ peu de cas que je semblois fai-
„ re du plus beau tein du mon-
„ de , elle fut s'en plaindre au
„ fleuve son miroir ordinaire ;
„ qui lui montrant des appas aux-
„ quels il ne manquoit que d'ê-
„ tre vus avec plus de mistere pour
„ être adorés , l'encouragea à se
„ venger ; ce qu'elle fit.

„ Un jour que je la conjurois
„ de laisser sa gorge à decouvert,
„ je le veux bien, me dit-elle tout
„ d'un coup, à condition que je
„ couvrirai mon visage ; j'y con-
„ sentis ; elle se mit aussi-tôt un
„ espéce de masque de feuillage

„ qu'elle avoit préparé, & dans
„ lequel ses yeux mêmes étoient
„ embarrassés, de façon qu'on ne
„ pouvoit en découvrir ni la
„ beauté ni la tendresse.

„ Pendant un jour je crus avoir
„ tout gagné, mais enfin le vi-
„ sage & les yeux furent bien
„ vengés de l'injuste préférence
„ que d'autres beautés muettes
„ avoient eues sur eux.

„ Je regrettai bientôt ces ré-
„ gards pleins de langueurs qui
„ portoient l'amour jusqu'au fond
„ de mon ame, & je m'accoû-
„ tumai à voir indifféremment ce
„ qui avoit si long-tems irrité
„ mes desirs; je priai, pressai,
„ conjurai Isis de ne pas s'obsti-
„ ner à cacher ce que la nature
avoit

» avoit pris ſoin de former de
» plus parfait en elle, mais elle
» tint ferme; plus elle s'opiniâ-
» tra à me refuſer, plus mes prié-
» res furent ardentes.

» Enfin las de ſupplier inuti-
» lement, j'ordonnai, & lui dis
» que je voulois qu'elle quittât
» tous ſes habits pour aller nuë
» ſelon l'ancien uſage, du moins
» pendant l'été; je fis plus, j'ar-
» rachai ſon maſque, & mis mal-
» gré ſes efforts ſa robe en pièce,
» elle n'étoit pas de réſiſtance.

» Iſis inconſolable de cette per-
» te, car ſa garde-robe d'été étoit
» fort mal pourvuë, ſe mit en
» colere, & courut à ſa robe de
» peau daus laquelle elle s'en-
» velopa

» Irrité à mon tour de tant
» de résistance, & fier d'être le
» seul homme qui fût en cette
» Isle, je me retirai à une de ses
» extrémités, où je me bâtis une
» Cabane, résolu de faire mé-
» nage à part; Isis bouda de son
» côté avec Tassesis & son chien.
» En nous quittant nous nous
» promimes bien de nous revoir
» jamais; Isis vouloit que le che-
» val fût en commun & que nous
» allassions par tour à la chasse;
» mais craignant qu'elle ne fît
» quelques mauvaises rencontres,
» je m'engageai à la fournir de
» gibier; je promis de mettre les
» jours de chasse sa provision en
» un certain endroit dont on con-
» vint, & où elle devoit l'aller
» prendre,

» Sur la brûne nous allions l'un
» & l'autre roder dans le petit
» bois pour nous examiner, il ar-
» rivoit souvent que nous nous
» rencontrions, quelquefois ex-
» près, quelquefois par hazard,
» nous nous évitions alors sans
» rien dire comme deux per-
» sonnes qui ne se sont jamais
» vuës, affectant même d'être fâ-
» chés de cette rencontre.

» Un jour qu'il faisoit plus noir
» qu'à l'ordinaire nous nous heur-
» tames si fort que nous accu-
» sant l'un l'autre de l'avoir fait
» exprès, la dispute devint très-
» sérieuse, elle n'eut cependant
» pas de suite & chacun se retira.

» Le lendemain après avoir at-
» tendu la nuit avec beaucoup

» d'impatience, je profitai de ses » premieres ombres pour aller » dans le bosquet épier Isis, je » me promettois bien d'avoir en- » core quelque querelle avec elle, » mais après l'avoir cherchée long- » tems je ne la trouvai pas.

» Comme la nuit étoit assez » sombre j'avançai jusqu'auprès » de la demeure de cette Belle, » étonné de ne l'appercevoir nul- » le part, je parcourus tout le » rivage qu'elle habitoit, & revins » ensuite à ma Cabane.

» J'allois y rentrer lorsque j'en- » trevis Isis qui en sortoit, & qui » sans doute aussi inquiéte que » moi de ne me point trouver, » m'étoit venuë chercher jusques » chez moi; quoique charmé au

» fond du cœur j'affectai un air
» chagrin ; & lui demandai brus-
» quement ce qu'elle cherchoit ;
» elle me répondit adroitement
» qu'elle venoit se plaindre de ce
» que contre ma parole je la four-
» nissois si mal de gibier.

» Je ne fus pas la dupe de cette
» réponse ; sans écouter cette rai-
» son frivole je me vengeai en
» homme amoureux, & jurai à
» Isis qu'il lui en arriveroit autant
» toutes les fois qu'elle seroit assez
» hardie pour venir sur mes ter-
» res ; elle promit bien de n'y pas
» rentrer si-tôt, & me quitta
» toujours en se plaignant des
» violences que je lui avois fai-
» tes après lui avoir juré tant de

persuadés que Tafleid voudroit bien continuer après le soupé, & satisfaire leur curiosité.

Fin du quatrieme Livre & de la seconde Partie.

Pag. 124 lig. 7 appri, *lis*, apprit.

LE BERCEAU DE LA FRANCE.

LIVRE CINQUIE'ME.

J'Ai dit dans le Livre précédent que Tafleid interrompit le récit de ſes aventures & l'arrivée d'Iſis, & que les Egyptiens attendoient avec impatience la fin du repas pour entendre le reſte de l'hiſ-

toire du fils de Ramaſſes.

Ichmenis n'eut pas plutôt prié ſon frere de continuer qu'il réprit ainſi. J'en ſuis reſté je crois au jour qu'étant allé à la chaſſe à mon ordinaire je pouſſai mon cheval avec vivacité ; je dois même vous avoir dit qu'après une marche aſſez longue à travers de vaſtes & de riantes ſolitudes qui bordoient le rivage du fleuve que je côtoyois, j'apperçus deux hommes ſur le penchant d'une petite montagne.

J'abordai donc ces ſauvages appellés Kalof & Gnobok, ces deux mêmes qui de l'habitation de Liontis viennent de vous conduire en ces lieux. Ils étoient à peu près de mon âge, d'une

taille avantageuſe, & d'une figure qui n'avoit rien de farouche ; je m'apperçus que ma vuë leur cauſoit une ſurpriſe extrême : je ſçavois leur langue, je diſſipai leur crainte, ils m'apprirent qu'ils n'étoient pas les ſeuls habitans de cette Contrée.

Je conçus auſſitôt le deſſein d'exécuter le projet que Ramaſſes & moi avions formés de réünir ces peuples errans en un même lieu, mon pere ne m'avoit pas parlé de Méonides, mais je compris aiſément que ces compagnes aimables feroient le bonheur & les charmes de la ſocieté, ſi je pouvois les aſſembler ſous les mêmes Cabanes aveс les hommes.

« Les jours heureux que je » coulois avec Isis me faisoient » envisager avec joie ceux que je » préparois à ces barbares ; la ré- » compense des cœurs tendres & » généreux est d'être aussi flatés » de la félicité qu'ils procurent » aux autres, que de celle dont ils » jouissent eux-mêmes.

» Ces deux inconnus prirent » d'abord de l'estime & de l'a- » mitié pour moi, j'en conçus » aussi pour eux, & sur-tout pour » Kalof à qui je trouvai de la » douceur, du courage, & un » esprit propre à seconder mes » vastes projets ; je lui en fis mê- » me part pendant les deux jours » que je demeurai sous sa Caba- » ne pour m'instruire des mœurs

» & des uſages des Sauvages de
» ces Contrées.

» J'appris avec ſurpriſe qu'ils ado-
» roient les Méonides, qu'ils ne
» connoiſſoient pas même d'autres
» divinités ; ils les croyoient im-
» mortelles, & c'étoient leurs
» mains ſacrées, me diſoient-ils
» avec ingenuité, qui avoient for-
» mé tout ce vaſte univers ; le
» Ciel étoit leur demeure ordi-
» naire, toutes avoient leur em-
» ploi.

» Du haut de la voute céleſte
» les unes préſidoient aux ſai-
» ſons qu'elles entretenoient dans
» un ordre conſtant, les autres
» veilloient à la naiſſance & à la
» conſervation des arbres, des
» plantes, & des fleurs ; mais

» celles qui étoient destinées à
» peupler la terre d'habitans, y
» descendoient tour à tour.

» Ces Déesses, pour faire sen-
» tir aux hommes la prééminence
» nence qu'elles leur avoient
» donnée sur toutes les autres
» créatures, daignoient les as-
» socier à leur ouvrage, se ser-
» vir de leur ministere pour for-
» mer leurs semblables, & leur
» faisoient goûter dans ces mo-
» mens heureux des plaisirs qui
» les élevoient au-dessus de leur
» condition d'hommes; de cette
» union de la créature avec la
» divinité naissoit un composé
» d'ame & de corps, un tout
» moitié mortel, moitié immortel.

» C'étoit pour causer aux Sau-

» vages moins de contrariété,
» & leur inſpirer plus d'amour
» que de reſpect, que ces jeunes
» Déeſſes paroiſſoient ſous une
» taille & une figure à peu près
» ſemblable à la leur; mais mal-
» gré leur déguiſement me, di-
» ſoit Kalof, tout nous dit que
» ce ne ſont point des êtres ſem-
» blables à nous, leur corps eſt
» taillé avec des graces que nous
» n'avons point, un certain air
» de majeſté qui en impoſe écla-
» te ſur leur viſage, & leurs
» yeux ſeuls par le pouvoir qu'ils
» ont d'enchanter tous nos ſens
» d'un ſeul regard, nous diſent
» ſans ceſſe qu'il n'y a que des
» divinités qui peuvent opérer
» ces prodiges.

» En rencontroient-ils quel-
» ques-unes, ils se tenoient par
» respect à quelque distance d'el-
» les, leur marquoient l'envie
» qu'ils avoient d'obtenir leurs
» faveurs, se prosternoient mê-
» me en leur présence, & les
» conjuroient d'avoir pitié de la
» vivacité des transports que leur
» vuë charmante leur inspiroit.

» Les Méonides qui alloient
» toujours plusieurs ensemble, dai-
» gnoient quelquefois s'arrêter
» un moment pour regarder les
» hommes qui leur faisoient les
» prieres ; ne leur plaisoient-ils
» pas ? Elles passoient fierement.
» Jugeoient-elles à propos de leur
» être favorables ? Un geste ou
» un regard suffisoit pour les inf-

» truire ; elles fuyoient ensuite, » mais ils les suivoient alors sans » crainte dans leurs Cabanes, où » elles leur permettoient de sa- » tisfaire leurs desirs.

» Telle étoit l'idée que ces peu- » ples avoient des femmes ; je » voulus dire à mes nouveaux » amis que le Soleil, étoit un plus » grand Dieu que les Méonides ; » le Soleil, me répondirent-ils, » par ses rayons bienfaisants ne » fait naître que des fleurs, & » les divinités que nous adorons » font naître des hommes ; le » soin de nos Déesses est notre » premier Berceau ; c'est dans el- » les, & par elles que nous re- » cevons la vie & les plaisirs les » plus vifs qu'il nous soit possi-

» ble d'éprouver, nous serions
» bien ingrats de leur refuser
» l'hommage qui leur est dû.

» Je ne voulus pas insister da-
» vantage, le silence de mon
» pere au sujet des femmes me
» laissoit dans une profonde ig-
» norance à leur sujet ; je fis
» même réfléxion que j'avois ap-
» pellé naturellement la mienne
» d'Isis, du nom de la divinité
» que j'adorois, & qu'il se pou-
» voit bien que toutes fussent
» en effet des êtres plus parfaits
» que nous ; ce qui m'entretint
» encore dans ce sentiment, c'est
» qu'elles me paroissoient réelle-
» ment formées d'une matiere
» plus délicate que celle dont
» nous sommes faits, & tous

» leurs traits mieux finis que
» les nôtres.

» Ramaſſes m'avoit raconté que
» Séſoſtris, déguiſé ſous l'habit
» le plus ſimple, alloit quelque-
» fois goûter dans les campa-
» gnes loin de ſa Cour des plai-
» ſirs moins tumultueux ; il ajoû-
» toit que ſouvent ſes façons ai-
» ſées, ſon air majeſtueux, & ce
» je ne ſçais quoi qui brille dans
» ceux qui ſont nés pour com-
» mander aux autres hommes,
» le faiſoit reconnoître.

» Tout cela me revint à l'eſ-
» prit en ce moment, les Méo-
» nides, me diſois-je en moi-mê-
» me, ſont des divinités qui ont
» pris, dit-on, notre figure pour
» venir habiter parmi nous, cela

» pourroit bien être car il éclate
» encore dans leurs yeux & sur
» leur visage, ce je ne sçais quoi
» de divin qui porte à les res-
» pecter, la figure humaine qu'el-
» les portent n'est peut-être qu'un
» déguisement.

» J'étois forcé de convenir,
» que si les femmes n'étoient pas
» des Déesses, des divinités, qui
» voudroient venir sur la terre
» se faire adorer des hommes,
» ne pouvoient se présenter à
» leurs yeux sous un dehors plus
» aimable, & plus propre à mé-
» riter leur hommage.

» Kalosf me disoit que les Méo-
» nides descendoient du Ciel
» tour à tour, je n'avois encore
» eu avec Isis qu'un fils, ainsi

» je ne pouvois sçavoir si elles
» avoient une façon particuliere
» de venir au monde; je demeu-
» rai donc incertain de ce qu'il
» falloit croire sur leur compte.

» Comme le profond respect
» de ces peuples pour les fem-
» mes avoit dissipé mes frayeurs
» au sujet d'Isis, je déterminai
» Kalof & Gnobok à venir avec
» moi le lendemain, ils me sui-
» virent avec joie dans la réso-
» lution que nous avions prise
» ensemble de rassembler sur le
» rivage, près duquel j'habitois,
» tous les Sauvages que nous
» pourrions, & d'engager même
» les Méonides à daigner se réünir
» avec nous.

» Arrivés près de mon Isle

» où je paſſai ſeul, mes nouveaux
» amis furent charmés de la beau-
» té du lieu que j'avois choiſi &
» ſe conſtruiſirent dès ce jour mê-
» me des Cabanes ſur le bord
» de la Seine.

» Je n'avois jamais reſſenti ſi
» vivement ce que l'on ſouffre
» éloigné de ce qu'on aime, Iſis
» inconſolable, mêlant ſes lar-
» mes aux eaux du fleuve, me
» redemandoit à haute voix aux
» rivages oppoſés, quand je pa-
» rus tout à coup à ſes yeux;
» ſon cœur auſſi rapide que ſes
» regards les ſuivit & vola au-
» devant de moi.

» Comme nous ne nous étions
» brouillés que parce que nous
» n'avions rien eu de mieux à

» faire, occupés l'un & l'autre
» du plaisir de nous revoir nous
» oubliames nos querelles, &
» sans même en parler, nous nous
» livrames aux plus doux trans-
» ports. Isis approuva le sujet de
» mon retardement, & me per-
» mit généreusement de la quit-
» ter encore pour travailler au
» bonheur des habitans de cette
» contrée.

» Les jours suivans je fus avec
» mes amis chercher des Sauva-
» ges, qui moins farouches en
» cet endroit que par tout ail-
» leurs, nous suivirent aussitôt
» que nous leur eumes fait part
» de nos desseins; en fort peu
» de tems le rivage se trouva
» bordé de plus de cent Cabanes,

» & j'appellai cette nouvelle ha-
» bitation Parisis * du nom de
» ma chere Isis.

» Il ne fut pas si aisé de dé-
» terminer les Méonides : l'Em-
» pire qu'elles avoient sur les
» hommes, ne permettoit pas à
» ceux-ci de leur faire la moindre
» violence, elles refuserent cons-
» tamment d'habiter avec eux ;
» tout ce qu'elles crurent pou-
» voir faire en leur faveur, fut
» de ne les pas perdre de vuë
» pour veiller, dirent-elles, à leur
» conservation ; elles s'assemble-
» rent donc plus bas toutes en-
» semble dans un petit bois peu
» éloigné de nous, où elles for-

* Para en Egyptien signifie ville, Parisis, ville d'Isis.

» merent à notre exemple une
» habitation fort considérable.

» Je crois que ce qui les porta
» encore à cet excès de com-
» plaisance, fut l'amour violent
» qu'Adulle & Célizene, Déesses
» du premier ordre, avoient con-
» çu pour Kalof; ce jeune Sau-
» vage, quoique simple mortel,
» avoit trouvé l'art de se faire
» adorer de ces deux aimables
» divinités.

» Quand il paroissoit au pied
» de la montagne qu'elles ha-
» bitoient, c'étoit à qui s'en fe-
» roit appercevoir la premiere &
» lui donneroit le signal le plus
» galant; elles le suivirent donc
» & se firent suivre de leurs com-
» pagnes, qui avoient sans dou-

» te aussi leurs petits intérêts par-
» ticuliers à être du voyage.

» Ce qui m'a toujours un peu
» fait douter de la divinité des
» Méonides, c'est qu'elles ont
» pour le moins en partage au-
» tant de foiblesses que nous;
» Isis qui n'a rien de caché pour
» moi, m'a avoué cent fois qu'elle
» ne se sentoit pas d'une nature
» plus excellente que la mienne,
» & que je faisois sur elle, les
» mêmes impressions qu'elle fai-
» soit sur moi; si je l'appellois
» Déesse, elle m'appelloit son
» Dieu.

Ici le pieux Ichménis interrompit son frere, pour lui dire que les femmes étoient comme nous l'ouvrage du Soleil, de la Lu-

ne, du bœuf apis, du crocodile, du chien, & du chat, ſeuls dignes d'être adorés; & Tafleid après lui avoir repréſenté humblement ſes raiſons au ſujet de ces dernieres divinités, qu'il diſoit ne pas valoir mieux que des femmes, continua ainſi.

« Pendant près de deux ans
» ces belles s'obſtinerent à reſter
» ſeules dans leur nouvelle de-
» meure, les hommes ne laiſ-
» ſoient pas d'aller les viſiter,
» aucun n'eut la force de ſe ré-
» fuſer un plaiſir dont la priva-
» tion eût peut-être enfin réduit
» les Méonides à un accommo-
» dement; Kalof même n'eut pas
» cette force, tant l'attrait du
» plaiſir a de pouvoir ſur le cœur

» des hommes les plus ſages; el-
» les les recevoient toujours avec
» bonté, les honoroient de leur
» protection, & donnoient à leur
» ordinaire quand la fantaiſie
» leur en prennoit & à titre
» de graces, des marques de leur
» bienveillance à ceux qui leur
» agréoient le plus ; c'étoit ſur
» des autels de gazons, dans des
» Cabanes ſecrettes, qu'on of-
» froit de ſi doux ſacrifices à ces
» charmantes divinités.

» Mes Sauvages ſans ſortir ja-
» mais du profond reſpect que
» ces Belles leur avoient inſpiré,
» adorateurs aveugles de tous
» leurs caprices, alloient chaque
» jour recevoir leurs ordres, leur
» bâtir des Cabanes, & faire leurs

» provisions de fruits ; ils ne cul-
» tivoient des fleurs que pour les
» leur porter.

» Je voyois avec douleur ma
» nouvelle ville déserte la plus
» grande partie du jour, & tri-
» butaire d'une autre qui s'éle-
» voit par les propres mains des
» habitans de Parisis, esclaves vo-
» lontaires dans une habitation
» étrangere qui ne subsistoit que
» par eux.

» Quel mortel chagrin pour moi
» de n'avoir affaire qu'à des hom-
» mes moux, efféminés, & dig-
» nes en effet d'obéir à des fem-
» mes; vingt fois je fus tenté de
» les abandonner à leur mauvais
» sort, mais j'eus toujours pitié
» de leur foiblesse,

» Mon cœur qui me parloit » si favorablement pour ma che» re Isis me disoit sans cesse que » j'étois né pour l'aimer, en être » aimé, & non pour la servir en » vil esclave.

» Ces deux ans ne furent » cependant pas entierement » perdus ; si les Méonides ré» gnoient sur le cœur de mes » Sauvages, je regnois sur leur » esprit avec empire, ils m'a» voient déja tous de concert » choisis pour leur chef ; je les » accoûtumai à manger de la » chair des animaux, à aller à » la chasse sur des chevaux qu'ils » avoient domtés.

» Comme insensiblement je » m'étois accoûtumé à me cou-

» vrir de feuillages en été, & » de peaux en hiver, d'abord » plusieurs & ensuite tous m'i» miterent, car ces peuples se » laissent aisément seduire par » l'exemple, & font assez indiffé» remment le bien & le mal; » l'occasion en décide presque » toujours.

» Je donnai quelques teintu» res des sciences à ceux qui me » parurent les plus propres à les » entendre, Kalof & Gnobok » doués d'une intelligence sur» prenante se distinguerent.

» De dessus une petite émi» nence j'instruisois mes disci» ples, ils saisissoient avec une » avidité extrême tout ce que » je leur disois, c'étoit toujours

» avec chagrin qu'ils me voyoient
» le soir retourner dans mon
» Isle ; leur avois-je appris l'u-
» sage de quelque chose propre
» à leur rendre la vie plus dou-
» ce ou plus commode, ils en al-
» loient le lendemain faire part
» aux Méonides.

» Ces Barbares ne manquent
» pas d'esprit, ils ont même du
» courage, de la fermeté, & sans
» les femmes je ne désespérerois
» pas de voir faire un jour à ces
» peuples tout ce que mon pere
» m'a raconté des anciens Egyp-
» tiens.

» Comme les habitans de la
» nouvelle Parisis dont le nom-
» bre augmentoit sans cesse,
» avoient plusieurs fois apperçu

Isis

» Isis se promener sur le rivage
» de son Isle, ils me deman-
» derent un jour le plaisir de la
» voir de plus près ; je promis de
» la leur amener le lendemain ;
» la joie fut générale, les Caba-
» nes furent parées de feuillages,
» & les chemins semés de fleurs.
» A son arrivée tous se pros-
» ternerent devant cette jeune
» divinité, selon leur coûtume,
» & convinrent qu'ils n'avoient
» jamais vu de Méonide plus ai-
» mable ; je tenois une de ses
» mains, & deux de nos bras se
» croisant négligemment sur les
» épaules l'un de l'autre, for-
» moient pour ces Sauvages une
» attitude aussi nouvelle que char-
» mante. Isis me regardoit avec

» complaiſance, & promenant
» ſes beaux yeux de tous côtés
» ſans les arrêter ſur perſonne,
» finiſſoit toujours par les tour-
» ner ſur moi animés de l'amour
» le plus tendre.

» Tout ce jour on célébra des
» fêtes en ſon honneur, on la
» couronna de fleurs, on forma
» des danſes au tour d'elle, on
» lui offrit les fruits les plus ra-
» res, & les meilleures piéces de
» gibier; elle recevoit de tout
» le monde avec une grace, une
» douceur, & une bonté dont
» l'orgueil ordinaire des Méoni-
» des de cette contrée rélevoit
» le prix.

» Chacun envioit mon bon-
» heur, il n'y eut perſonne qui

» charmé de la tendresse qu'Isis
» me témoignoit, & de notre
» parfaite intelligence n'eût pré-
» féré un de ces regards enchan-
» teurs qu'elle me prodiguoit sans
» cesse, à toutes les caresses de
» ces fieres Déesses qui regnoient
» sur eux avec tant d'empire.

» Le lendemain tous me de-
» manderent comment j'avois pu
» apprivoiser cette jeune divi-
» nité & plier son esprit à tou-
» tes mes volontés : cela m'a peu
» coûté, leur dis-je, aussi n'est-ce
» pas en ces cantons que je l'ai
» trouvée, mais dans un pays où
» les Méonides ne sont je crois
» que de simples mortelles com-
» me nous; il pourroit bien être
» que celles de cette contrée

» leur reſſemblent, c'eſt peut-
» être vous qui ne reſſemblez pas
» aux hommes des déſerts qui
» m'ont vu naître ; ils aiment,
» chériſſent, reſpectent les fem-
» mes ſans être leurs eſclaves ;
» ils peuvent avoir quelquefois
» d'autres volontés que les leurs,
» ils adorent auſſi d'autres Dieux;
» mais que ces diſcours ne vous
» rebute pas, peut-être parvien-
» drez-vous enfin à domter ces
» fieres beautés ; je commence à
» m'apercevoir qu'il faudra chan-
» ger quelque choſe dans notre
» projet, j'avois compté que vous
» ſeriez ici les maîtres, la doci-
» lité d'Iſis m'avoit fait eſpérer
» que les Méonides partageroient
» vos peines & vos plaiſirs, mais

« je vois bien que si ces divinités vous suivent enfin à Parisis, » elles prendront pour elles les » plaisirs, & vous laisseront les » peines.

» Ce discours réleva le courage des Sauvages, encouragés par mon exemple ; jaloux » de mon bonheur, qu'ils avoient » vu en partie, ils firent tous de » nouveaux efforts pour engager » les Méonides à venir demeurer » avec eux ; Kalof n'oublia rien » pour les y déterminer : il leur » promit le sort le plus doux, » leur peignit celui dont Isis jouissoit sans cesse avec moi, & » n'oublia pas le récit des fêtes » qui s'étoient données à son entrée à Parisis, mais ce fut inu-

» tilement ; c'étoit à la haine de » deux femmes jalouſes qu'étoit » reſervé l'honneur d'une réü- » nion ſi importante pour la ſo- » cieté.

» Adulle & Celizene, quoique » liées en apparence par les » nœuds de l'amitié la plus étroi- » te, s'imaginant chacune en » ſon particulier être la moins » aimable aux yeux de l'heureux » Kalof portoit une ſecrete en- » vie à ſa rivale.

» Célizene plus fiere encore » que ſenſible étoit bien éloi- » gnée de s'en plaindre, tandis » que l'amour conſumoit ſon » cœur de mille feux, & l'agi- » toit par les tranſports d'une » paſſion violente ; elle affectoit

» une sécurité parfaite, & sembloit ne chercher Kalof des yeux que par complaisance pour ce jeune mortel, dont elle daignoit prévenir & satisfaire les voeux.

» Pour la tendre Adulle, elle laissoit voir son cœur à découvert, il venoit se peindre sur son visage, & tous les mouvemens qui l'agitoient se réfléchissoient dans ses yeux, où pouvoit les lire sans peine celui qui les avoit fait naître; elle ne se laissoit point aveugler par ces idées de grandeurs qui tournoient la tête à Celizene, & à la plûpart de ses compagnes. Adulle plus raisonnable s'humanisoit volontiers, & eût

» eut préféré le commerce des
» hommes, à la divinité dont
» elle jouissoit, & qui lui parois-
» soit sans doute d'un foible se-
» cours, pour remplir les violens
» desirs de son cœur.

» Un jour qu'elle crut avoir
» apperçu la premiere Kalof, ou-
» trée de le voir suivre Célizene,
» elle ne douta pas que sa rivale ne
» fût préférée. Adulle étoit trop
» sensible & trop tendre pour
» dissimuler long-tems son cha-
» grin, elle pleura beaucoup &
» & ne s'en tint pas aux larmes.
» Je ne sçais si toutes les femmes
» ressemblent à Isis, mais j'ai cru
» m'appercevoir qu'elle pleuroit
» aisément & que son chagrin se

» diſſipoit ſouvent par ſes yeux.

» Il n'en eſt pas ainſi de l'a-
» mour. Adulle ne donna à la triſ-
» teſſe que le reſte du jour ; le
» lendemain au lever de l'Auro-
» re, elle ſe rendit dans la plai-
» ne qui ſéparoit les deux villes
» naiſſantes, elle apperçut bien-
» tôt les dévots citoyens de Pari-
» ſis qui venoient offrir leur hom-
» mage à leurs divinités.

» Tous ſe proſternerent devant
» elle, mais ſes beaux yeux fu-
» rent chercher Kalof dans la
» foule, & un regard l'inſtruiſit
» de ſon bonheur ; il courut auſ-
» ſi-tôt avec tranſport à cette jeu-
» ne Méonide, qui lui reprochant
» de l'avoir évitée la veille, le
» conduiſit en triomphe à ſa Ca-

» bane, & affecta de passer de-
» vant celle de Célizene en ap-
» puyant négligemment un de ses
» bras sur l'épaule de Kalof; elle
» fut apperçuë de sa rivale, sa fé-
» licité fut complete.

» La sensible Adulle ne s'en
» tint cependant pas là : pour
» rendre son triomphe plus par-
» fait, tremblant que Célizene
» n'eût son tour, elle promit à
» Kalof de le suivre à Parisis
» avec la plus grande partie de
« ses Compagnes, s'il vouloit lui
» promettre de renoncer pour
» toujours aux faveurs de sa ri-
» vale.

» L'amoureux Sauvage jura d'a-
» bandonner Célizene, il avoit
» toujours eu pour elle l'amour

» le plus tendre, mais il eſt de » certains momens que la jouiſ- » ſance d'un bonheur prochain » nous fait oublier ce que nous » avons de plus cher.

» De retour le ſoir a Pariſis, » il me fit part de cette heu- » reuſe nouvelle, & m'aſſura que » dès le jour même ſa Déeſſe de- » voit parler à ſes amies, & les » déterminer à la ſuivre; je fus » au comble de la joie de voir » que ce jour ſi attendu alloit » enfin arriver; nous tinmes » cette intrigue ſecrete, & nous » applaudiſſant du pouvoir de l'a- » mour, nous attendimes le len- » demain avec impatience.

» Pendant la nuit le ſouvenir de » l'aimable Célizene tint l'eſprit

» de Kalof dans une incertitude
» affreuſe, ſe rappellant tous les
» charmes de cette Belle, les fa-
» veurs dont elle l'avoit comblé
» ſi ſouvent, il ne put ſe réſou-
» dre à l'abandonner pour tou-
» jours; il eût bien voulu pou-
» voir la déterminer à venir à
» Pariſis, mais il l'avoit tenté
» tant de fois inutilement, qu'il
» ne pouvoit plus en concevoir
» l'eſpérance.

Il ſe leva ſans ſçavoir à quoi
» ſe réſoudre, & me fit part de
» la ſituation de ſon cœur; je
» rélevai ſon courage abbatu, je
» lui fis ſi bien ſentir l'impor-
» tance du ſervice qu'il rendroit
» à tous les hommes & l'obliga-
» tion infinie qu'ils lui en au-

» roient tant que l'univers sub-
» sisteroit, qu'il fut assez géné-
» reux pour se rendre à mes con-
» seils.

» Il partit donc au lever du
» Soleil, & revint le soir m'ap-
» prendre les conditions aux-
» quelles les Méonides daignoient
» venir habiter avec nous.

» Ie. Elles vouloient bien de-
» meurer chacune avec un seul
» homme, comme je leur avois
» fait proposer, mais elles se ré-
» servoient la liberté d'avoir des
» bontés pour tels autres qu'elles
» jugeroient à propos, sans qu'il
» fût permis à celui avec qui
» elles habiteroient d'y trouver à
» redire.

» IIe. Chaque homme devoit

» bâtir une ſeconde Cabane ſu-
» perbe, ſpacieuſe & pourvuë
» de toutes les commodités de
» la vie, en uſage alors pour la
» Méonide qui daigneroit loger
» chez lui, & n'avoir pour lui
» qu'une petite Cabane ordi-
» naire.

» IIIe. Elles enjoignoient encore
» de ne pas exiger d'elles le moin-
» dre ſervice, tandis qu'elles nous
» condamnoient à travailler ſans
» ceſſe à les pourvoir de tout ce
» qu'elles pourroient avoir be-
» ſoin, ſçavoir de fruits, d'eau
» fraîche, de fleurs, de duvet
» pour les coucher, & de peaux
» pour les couvrir l'hiver.

« Ce ne fut que pendant leur
» ſéjour à Pariſis qu'elles com-

» mencerent à s'habiller de feuil-
» les, ensuite d'étoffes, comme
» vous le verrez demain.

» Ces conditions étoient du-
» res, il fallut cependant bien s'y
» soumettre, on promit de les
» remplir, espérant que le tems
» y apporteroit quelques change-
» mens, & les jeunes divinités
» s'abbaisserent enfin à se rendre
» à nos prieres.

» Toutes ne se rendirent pas
» aux vœux des hommes, quel-
» ques-unes refusant d'entendre à
» aucune composition, s'obsti-
» nerent à demeurer dans leur
» habitation, & aimerent mieux
» renoncer pour toute leur vie
» aux douceurs de l'amour.

» Célizene furieuse des mé-

» pris de Kalof qu'elle avoit ap-
» pellé ce jour-là inutilement,
» & outrée du triomphe d'Adulle
» qu'elle voyoit prête à partir avec
» les Sauvages, qui ayant des di-
» vinités chez eux n'iroient plus
» en adorer ailleurs, s'abandon-
» na au desespoir, trop fiere pour
» acheter au même prix les ca-
» resses d'un simple mortel.

» Elle exigea des hommes pour
» derniere faveur qu'ils l'enfer-
» massent avec ses amies dans l'en-
» ceinte d'un fossé profond, d'où
» elles promirent toutes à son
» exemple de ne sortir jamais;
» les Sauvages trop foibles pour
» leur rien réfuser obéirent, s'en-
» gagerent même à ne les laisser
» manquer de rien.

„ Le jour destiné à l'exécution „ de ce grand traité, je fus avec „ mes Sauvages au-devant d'A- „ dulle & de ses Compagnes, Isis „ leur témoigna mille amitiés, „ leur parla avec éloge du bonheur „ qu'il y avoit de vivre en com- „ mun avec les hommes, avouant „ qu'elle n'avoit jamais été si heu- „ reuse que depuis que le hazard „ nous avoit réünis.

„ Toutes ces belles Méonides en- „ trerent dans Parisis en triomphe „ couronnées de fleurs, comme „ autant de Reines qui venoient „ prendre possession de cette ville „ pour jamais ; les Sauvages de „ la Seine, à l'exemple de Kalof, „ pour marque de leur dépen- „ dance, se faisoient un hon-

„ neur de prêter leurs bras pour
„ ſoûtenir ceux de ces jeunes
„ beautés, qui marchant avec
„ fierté, & la tête levée au mi-
„ lieu de leurs conducteurs, dai-
„ gnoient à peine laiſſer tomber
„ ſur eux quelques regards.

„ Pendant pluſieurs jours ce ne
„ furent que des fêtes, des jeux,
„ & des parties de chaſſe, les
„ immenſes forêts qui depuis la
„ naiſſance de l'univers bordoient
„ de tous côtés les heureux rivages
„ de la Seine, rétentiſſoient pour
„ la premiere fois des voix mê-
„ langées des hommes & des
„ Méonides; le Ciel ſe mon-
„ troit calme, ſerein; un petit
„ vent modéroit la vivacité des
„ rayons du Soleil; la terre étoit

„ des plus riante, & parée de
„ mille fleurs nouvelles; il sem-
„ bloit que les animaux que nous
„ pourſuivions de concert entr'eux
„ fuyoient moins lentement qu'à
„ leur ordinaire, pour jouir du plai-
„ ſir de voir cette aimable intelli-
„ gence des créatures les plus par-
„ faites deſtinées à être leurs
„ Rois & leurs Reines; nos chaſ-
„ ſeurs & nos chaſſereſſes dans
„ une entiere liberté ſe répoſant
„ en cercle ſous le même arbre
„ & mangeant enſemble ſur le
„ bord d'un ruiſſeau ou d'une
„ claire fontaine, commençoient
„ à jouir des plaiſirs & des char-
„ mes de la ſocieté; le Fleuve
„ lui-même paroiſſoit auſſi ſur-
„ pris que charmé de ce ſpectacle,

» ſes eaux ſembloient couler moins
» rapidement pour en être plus
» long-tems le témoin; les nuits le
» diſputoient aux jours, des feux
» allumés devant chaque Cabane,
» ſe joignoient à la Lune pour
» éclairer Pariſis, & prolonger
» nos plaiſirs; tous les élemens,
» toute la nature enfin paroiſ-
» ſoit prendre part à ce grand
» évenement.

» Pendant quelque tems *j'eus*
« lieu de m'applaudir de mon
» ouvrage, tout reüſſiſſoit au gré
» de mes deſirs, la paix & l'amour
» regnoient dans tous les cœurs,
» les Méonides n'étoient plus des
» Déeſſes, c'étoient des femmes;
» à un peu de fierté près, elles

» faisoient à mes amis un sort
» assez doux ; tous les commen-
» cemens sont beaux. Elles sem-
» bloient même avoir oublié les
» conditions de leur traité, elles
» ne se les rappellerent que trop-
» tôt pour s'en souvenir toujours.
» Il fallut les exécuter de point
» en point, & se soumettre à
» l'esclavage, chacun avoit chez
» lui une Souveraine, une Idole
» qu'il fournissoit de toutes les
» choses nécessaires à la vie.

» Kalof & Gnobok commen-
» çant à s'ennuyer d'une vie si
» uniforme avec leur femme eu-
» rent recours à l'absence, & ré-
» prirent leur emploi ordinaire
» qui étoit d'aller engager les Sau-
» vages de toutes les contrées

» voisines, à venir grossir le nom-
» bre des habitans de Parisis :
» ce fut à ce voyage là qu'ils dé-
» couvrirent pour la premiere
» fois l'habitation de Liontis,
» d'où ils rapporterent des étoffes,
» du blé, & toutes sortes d'ou-
» tils de fer pour couper la pierre
» & le bois.

» Charmé à la vuë de tous ces
» thrésors dont je n'ignorois pas
» l'usage, je sçus bien les met-
» tre à profit; nous construisi-
» mes avec le tems des Bâtimens
» solides, ils sont encore rares,
» nos Dieux, Kalof, Gnobock, &
» Moi, sommes presque les seuls
» qui ne soyons plus logés sous
» des Cabanes.

» Pour le blé comme il étoit

» en fort petite quantité, je les
» fis semer entiérement, les an-
» nées suivantes toutes les récol-
» tes furent encore destinées au
» même emploi, de sorte que
» cette riche moisson que vous
» avez vu prête à faire, est la
» premiere qui doit servir à no-
» tre nourriture, pour les étoffes
» Isis n'en voulut pas faire usage,
» qu'il n'y en eût assez pour ha-
» biller toutes les Méonides qui
» déja se couvroient de feuilles.
» A la description que Kalof
» me fit de l'habitation de Lion-
» tis & de l'ordre qui y regnoit,
» je ne doutai pas que ce ne fût
» l'ouvrage de Ramasses, car
» comment me serois-je imagi-

» né que ce fût celui de quel-
» qu'autre Egyptien ; sans Ta-
» flesis qui n'étoit pas encore en
» état de nous suivre, je serois
» parti sur le champ avec Isis pour
» aller embrasser mon pere, ou
» du moins apprendre de ses nou-
» velles.

» A l'exemple des Liontins on
» vit bientôt nos campagnes plei-
» nes de troupeaux, de bœufs &
» de moutons ; les garder est en-
» cor l'emploi ordinaire de nos
» jeunes Méonides & des Sau-
» vages de leur âge, c'est pen-
» dant le tems destiné à ce no-
» ble amusement qu'ils se pren-
» nent d'inclination les uns pour
» les autres, ils quittent ensuite
les

» les Cabanes de leurs parens, » pour vivre enſemble ſous celles qu'ils ſe conſtruiſent eux-mêmes.

» L'année ſuivante Kalof & » ſon compagnon de voyage » conduiſant avec eux pluſieurs » chevaux chargés de laines & » de toutes ſortes de peaux pour » faire des échanges, retournerent » à la ville des induſtrieux Liontins ; je ne manquai pas de » prier mes amis de s'informer » ſi Ramaſſes vivoit encore.

» Ils revinrent chargés des » étoffes ſuperbes dont vous verrez toutes nos Méonides habillées, de quantité d'outils de » fer, avec l'heureuſe nouvelle » que c'étoit des Egyptiens qui

„ leur faisoient tous ces présens,
„ & que mon pere habitoit avec
„ son fils Ichménis sur les bords
„ de la mer où ils avoient civi-
„ lisé des Sauvages.

„ Je voulus partir aussi-tôt
„ pour vous aller joindre ; mais
„ retenu par les larmes d'Isis &
„ par celles de mon fils, je ne pus
„ m'arracher de leurs bras.

„ L'année d'après quand mon
„ ami retourna échanger des lai-
„ nes & des peaux contre du fer
„ & des étoffes, je le conjurai
„ d'aller visiter mon pere ; il me
„ le promit, & partit selon sa
„ coûtume avec Gnobox.

„ Ce fut à cet heureux voyage
„ qu'ils eurent le bonheur de vous
„ rencontrer à Liontis, & de

» vous ramener avec eux à Parisis.
» Voilà mon cher Ichménis le
» récit fidel de tout ce qui m'est
» arrivé depuis que j'ai été assez
» malheureux pour perdre mon
» pere.
» Sages Egyptiens, continua
» Tasleid, qui venez de me prê-
» ter une attention si favorable,
» ne pensez aujourd'hui qu'à vous
» remettre de vos fatigues ; je
» me fais une fête de vous con-
» duire demain dans ma nou-
» velle ville ; de vous faire con-
» noître les moeurs & les usa-
» ges des peuples que j'ai rass-
» semblés sur les bords de ce
» grand fleuve ; j'espere que vous
» voudrez bien m'aider de vos
» lumieres, & m'instruire de tout

» ce qui pourra contribuer à
» nous rendre heureux.

Ichménis charmé de ce qu'il venoit d'apprendre, le remercia de sa complaisance, & lui promit de ne lui être pas inutile; toute l'assemblée en fit autant.

Comme Tafleid n'attendoit pas tant de monde, il ne put loger chez lui que son frere; après le souper les autres Egyptiens passerent le fleuve sur des barques; on les dispersa dans les Cabanes & dans les maisons de ceux qui se trouvoient logés le plus commodement; tous les habitans de Parisis se firent un plaisir de les avoir, & se disputerent à l'envie le bonheur de les recevoir chez eux.

Fin du cinquiéme Livre.

LIVRE SIXIE'ME.

ON ſera ſans doute ſurpris de trouver tant de reſſemblance entre les premiers Sauvages qui habiterent les rivages de la Seine, & les peuples polis qui peuplent ſes heureux bords de nos jours ; mais il n'eſt pas étonnant qu'après avoir uſés à force d'inconſtance toutes les façons imaginables de vivre, de ſe mettre, & de ſe conduire, ils ſe rapprochent inſenſible ment ſans le ſçavoir des premieres mœurs & des premiers uſages de leurs ancêtres ; qui n'a pas vu renaître & mourir quelqu'ancienne mode ?

Je trouve fort plaiſant le trait de ce peintre, qui repréſentant ſur un tableau toutes les nations de l'univers, ſans autre Symbole pour les faire reconnoître que leur différente façon de ſe mettre, peignit pour déſigner la France, une femme nuë ayant une piéce d'étoffe devant elle, & des ciſeaux à la main avec cette inſcription, *comme elle voudra*. Ce peintre n'oſa jamais habiller une françoiſe, perſuadé qu'ayant changé de mode, elle ne ſeroit peut-être plus reconnoiſſable quand ſon tableau ſeroit fini.

Il n'eſt pas poſſible que ce prodigieux amour des François pour la nouveauté, ne les jette ſou-

vent dans la néceſſité de reſſuſciter des choſes entierement uſées ; nos beaux eſprits mêmes ſont tous françois en ce point, ne pouvant plus rien imaginer de neuf, ils font & refont ſans ceſſe ce qu'ils ont fait, ce qu'ils ont vu faire ; il faut eſpérer qu'après avoir vu revivre le ſiécle d'Auguſte, nous retomberons inſenſiblement dans la barbarie des anciens Gaulois.

C'eſt aſſez moraliſer, car la morale n'eſt pas mon fait, allons éveiller Ichménis & ſes amis pour les promener dans la nouvelle Pariſis & leur en faire voir toutes les curioſités. Tafleid déſirant ſatisfaire la curioſité de ces Voyageurs, ſe leva avec Ichmé-

nis à la pointe du jour pour rejoindre les six Egyptiens qui n'avoient pu demeurer avec eux dans l'Isle d'Isis; ces jeunes gens étoient enchantés de la réception galante que leur avoient fait leurs Hôtesses, & se promirent bien d'avoir de la dévotion à ces aimables divinités, & de grossir le nombre de leurs adorateurs.

Ils voyoient avec plaisir que les maisons de ces charmantes Déesses étoient autant de temples ouverts à tout le monde, & que leurs époux n'étoient à proprement parler que des Prêtres subalternes, chargés du soin de les parer & de les entretenir pour satisfaire la vanité de l'Idole, qui ne leur étoit pas plus favorable

qu'au premier venu. Le Miniſtre étoit obligé de ſe retirer ſans bruit, lorſque quelque zélé Sacrificateur venoit offrir ſon encens à la Déeſſe.

Et dès ce tems là, les époux de Pariſis s'acquittoient de cette cérémonie avec toute la grace poſſible, auſſi avoient-ils l'agrément de recevoir les ſalutations les plus profondes, quand ceux à qui ils avoient cedé leur place, avoient le plaiſir de les rencontrer en ſortant.

Tel étoit le rolle brillant que jouoient les premiers habitans de Pariſis dans leur maiſon, & auprès de leurs femmes; l'empire de ces fieres Méonides n'eſt pas encore détruit, & quelques

hommes de ce tems-ci ressemblen fort à ceux de ce tems-là.

Les Egyptiens contents de la réception de leurs divines hôtesses prirent congé d'elles, leur promirent de revenir les voir, & s'en allerent avec Ichménis.

Conduits par Tasleid, ils firent d'abord tous ensemble le tour de l'Isle d'Isis, dont on a vu la description dans les livres précédens, & passèrent ensuite la Seine dans des espéces de petits canots faits avec des troncs d'arbres artistement creusés.

Arrivés à la nouvelle ville qui commençoit à se former sur le bord opposé, ils trouverent un peuple déja nombreux, qui sur

les ruines de ses Cabanes démolies construisoit des bâtimens plus solides; les uns tailloient des pierres, les autres coupoient des arbres qu'ils travailloient avec adresse, & laissoient ensuite à leurs compagnons le soin de les mettre en place; tout cela se faisoit avec un ordre infini, & digne d'être admiré chez des barbares qui ne connoissoient les arts que par le besoin qu'ils en avoient.

Tafleid en avoit bien reçu quelque foible teinture de Ramassès, mais comment cet illustre Egyptien qui n'avoit jamais joint la pratique à la théorie auroit-il pu l'apprendre à son fils, & son fils aux Sauvages qu'il avoit rassem-

blés ? La néceſſité eſt la mere de l'induſtrie, & l'induſtrie a produit tous les arts.

Kalof & Gnobok plus adroits que les autres préſidoient à ces différens ouvrages, leurs maiſons étoient les ſeules qui fuſſent finies alors, encore n'avoient-elles qu'un étage ; ces barbares croyoient la terre aſſez vaſte pour loger ſes habitans, ils ſe contentoient de ſa ſurface, l'air étoit pour les oiſeaux, perſonne ne s'aviſoit d'empieter ſur leur domaine.

Chaque Sauvage avoit un terrein conſidérable peuplé de grands arbres, au milieu deſquels il conſtruiſoit ſa demeure ; les Méonides préſentes aux travaux de leur maris, traçoient ſur

le sable les endroits qu'elles vouloient occuper, sçavoir les plus commodes, les mieux situés, & les plus honorables, comme on en étoit convenu par le traité de paix.

Si ces différens appartemens étoient meublés avec beaucoup moins de magnificence qu'à présent, ce n'étoit pas la faute des Déesses qui les occupoient, les glaces & les dorures n'éxistoient pas, c'étoit beaucoup alors que d'être à l'abri des injures du tems sous une simple Cabane couverte de chaume.

Pour se former une idée aussi nette que simple de la ville de Parisis, que l'on s'imagine une

vaſte forêt dont les arbres entierement degagés par le bas & des plus toufus par le haut, forment une eſpéce de ſouterrein, de verdure, où regne en tout tems une lueur ſombre, & où ne parviennent que rarement quelques rayons du Soleil qui s'échapent à la faveur du vent qui agite les arbres.

Tranſportés dans ces forêts, figurez-vous y voir de diſtance en diſtance des maiſons repandües çà & là, & de longues allées qui y conduiſent de l'une à l'autre ; voilà Pariſis.

Voulez-vous à cette deſcription de la ville joindre celle des habitans qui la peuploient ? répréſentez-vous dans ces jardins

enchantés de belles femmes devenuës d'une blancheur éblouissante depuis qu'elles avoient des maisons logeables & qu'elles étoient couvertes de longues robes de soie.

Ces industrieuses Méonides leur avoient donné un tour très-galant ; leurs cheveux tantôt relevés sur leur tête, tantôt flottans sur leurs épaules, leur donnoient une grace nouvelle dont elles sçavoient bien tirer avantage.

Pour les hommes, comme les étoffes n'étoient pas communes, la plûpart n'étoient encore couverts que de feuilles de lierre, pendant l'Eté, & de peaux pendant l'Hiver. Ils travailloient sans cesse à labourer la terre, ou à se

construire des maiſons, tandis que les Méonides aſſemblées par bandes ſous des berceaux de verdure, chantoient & danſoient.

Voilà l'ancien Paris ; le nouveau, qu'on me permette encore cette comparaiſon, n'eſt qu'un financier tout doré qui après avoir paſſé par tous les états dans leſquels la fortune la promené ſucceſſivement, tout riche & puiſſant qu'il eſt devenu ſe reſſent encore de ſa premiere origine, & en conſerve toujours les inclinations & le cœur.

On s'imagine bien qu'à l'arrivée des Egyptiens, les Pariſiennes mirent leurs plus belles robes, & que tandis qu'ils faiſoient le tour de leur ville, elles

coururent sur leur passage pour s'en faire remarquer ; souhaiter beaucoup d'adorateurs est la foiblesse de toutes les divinintés de l'univers ; les Déesses de la Seine en furent de tout tems assez bien partagées.

Quand Ichménis se trouva vis-à-vis une petite Isle appellée alors l'Isle de la paix, où passoient & repassoient sans cesse quantité de Sauvages & de Méonides sur de petites barques, il demanda à son frere ce qu'ils alloient chercher en cet endroit.

Plût aux Dieux, reprit Tasleid en soupirant, que cette Isle ne fût pas si fréquentée.

Dans le commencement de notre établissement en cette con-

trée, les Sauvages contens du terrein que je leur avois marqué à chacun, pour conſtruire leur demeure, ne cherchoient pas à empiéter ſur celui de leur voiſin. Tant qu'ils vécurent ſéparés des Méonides, la Diſcorde leur fut inconnuë; mais auſſi-tôt que ces charmantes Divinités vinrent habiter avec eux, elles amenérent à leur ſuite l'Ambition, l'Orgueil & la Coquetterie. Une Méonide jalouſe de voir ſa voiſine mieux logée, ou plus ajuſtée qu'elle, tourmentoit ſon époux juſqu'à ce qu'il l'eût miſe en poſſeſſion de ſes maiſons & de ſes ajuſtemens, qui cauſoient tout ſon chagrin.

De quoi ne viennent pas à

bout deux beaux yeux que l'on adore ? Une belle Méonide n'avoit qu'à verſer des larmes, l'époux de juſte qu'il étoit auparavant, devient furieux, & ſe porte à toute ſorte d'extrémité pour contenter ſa divinité.

Voilà cher Ichménis la ſource de toutes les conteſtations qui conduiſent tant de monde dans cette Iſle.

Les violences & les querelles ſe multiplierent à l'infini ; il me fut impoſſible de les juger toutes ; & ces malheureux peuples élirent entr'eux des Juges, & leur donnerent cette Iſle pour leur domaine.

Mais bien-tôt ces nouveaux Inſulaires s'aproprièrent le bien

de ceux qui venoient leur en demander la conſervation. Il y a tant de lenteur à eſſuyer, & tant de préſens à donner, auparavant qu'ils prononcent leurs Jugemens, que ſouvent ceux qui ont recours à leur autorité s'en retournent avec le chagrin de laiſſer entre leurs mains beaucoup plus que ce qu'ils prétendoient avoir de leurs adverſes parties; cependant un Sauvage eſt sûr d'avoir gain de cauſe quand il la fait ſolliciter par une belle Méonide, & ſouvent le Juge le plus intéreſſé & le plus incorruptible, oublie au pied d'une Belle, ſa qualité, & la rend elle-même maîtreſſe de dicter le Jugement comme il lui plaît:

pour lors par reconnoiſſance la Méonide paye les frais du procès, & l'époux ſort victorieux de ſon ennemi.

« Je me ſuis d'abord mis peu » en peine d'empêcher cet abus, » eſpérant que la vuë de tant de » malheureux guériroit les au» tres de la fureur de retourner » dans cette Iſle, que les habi» tans ont bien oſé appeller l'Iſle » de la paix; mais par un char» me dont la puiſſance ſecrette » m'eſt inconnuë, la fureur des » Sauvages de Pariſis, bien loin » de diminuer s'eſt ſi fort augmen» tée depuis, qu'aveuglés ſur tout » ce qui leur arrive, ils s'y traî» nent les uns les autres, & ne » s'embarraſſent pas d'en revenir

» avec beaucoup de perte, pour-
» vu que ceux qu'ils y font ve-
» nir soient encore plus maltraités
» qu'eux.

» Pendant quelque tems j'ai
» voulu interdire à ces peuples
» l'entrée de cette Isle malheu-
» reuse, mais naturellement un
» peu turbulens : à la moindre
» querelle qui s'élevoit entre eux
» ils s'égorgeoient impitoyable-
» ment eux-mêmes, chacun vou-
» loit avoir raison ; desorte que
» j'ai été obligé de tolerer ces fu-
» nestes trajets du Fleuve ; en
» voyez-vous qui reviennent de
» ce prétendu séjour de la paix
» dans un état pitoyable, faus
» que ces autres qui y vont, &
» qui doivent s'attendre à un fort

» pareil penſent à s'accorder en» tr'eux ; ils ne font qu'en rire ; » en voilà même qui ruinés » d'un premier voyage en font un » ſecond avec une gaieté éton» nante ?

» Il eſt des maux néceſſaires » qu'on tolere pour en empêcher » des plus grands ; peut-être quel» ques jours ces peuples ouvri» ront les yeux, & aimeront » mieux perdre un pouce de ter» rein qu'un arpent.

En achevant de faire le tour de la ville, Taſleid demanda à ſon frere ſi les Egyptiens avoient autant de peine à s'ac» commoder entr'eux que les ha» bitans de Pariſis.

« Les hommes ſont par tout

» des hommes, lui répondit Ich-
» ménis, mais la façon de ter-
» miner leur dispute est un peu
» différente à Diospole ; de res-
» pectables vieillards d'une pru-
» dence & d'une sagesse recon-
» nue sont chargés de ce soin ;
» chaque particulier en procès,
» déguisant exactement sa quali-
» té & sa naissance, détaille tou-
» tes ses raisons par écrit, & les
» mémoires des deux parties sont
» portés ensemble dans un même
» paquet, pendant la nuit, dans
» une boëte publique ouverte à
» tout le monde pour cet effet,
» à l'entrée du Temple de la
» Déesse Equité.

« C'est-là que les vieillards
» après avoir pesé mûrement les
raisons

» raisons de part & d'autre, pro»
» noncent les Arrêts en public
» certains jours marqués, & sous
» les noms empruntés que les
» parties se sont donnés dans leurs
» mémoires; desorte qu'il arrive
» que les Juges condamnent in»
» différemment, & sans le sça»
» voir leurs parents, leurs enne»
» mis, & leurs amis. »

Tasleid goûta fort cette façon de rendre la Justice, la trouva digne de la sagesse des Egyptiens, & se promit bien de la mettre quelque jour en usage dans sa nouvelle ville.

Comme le nombre des Sauvages & des Méonides augmentoit autour des Egyptiens à chaque pas qu'ils faisoient, Ichmé-

nis demanda à Tafleid, par quel lien facré il avoit uni les hommes avec les femmes; par aucun, lui répondit fon frere: ceux qui
„ fe font convenus, ont habité
„ enfemble; ne fuffit-il donc pas
„ de fe convenir & de s'aimer
„ pour fe pouvoir donner les uns
„ aux autres des preuves de tendreffe? la nature ne m'a rien
„ dit de plus; mais que vois-je,
„ vous frémiffez, l'ignorance où
„ Ramaffes m'a laiffé vivre, au
„ fujet de tout ce qui regarde
„ les Méonides m'auroit-elle fait
„ offenfer les Dieux; parlez.

„ Ah! s'écria Ichménis, en
„ levant les yeux, vers le Ciel,
„ que de crimes affreux, mon
„ frere, quoi vous ignorez le ré-

» veil mystérieux, & le sacrifice
» que l'on doit offrir à Isis avant
» que de consumer les mariages.

» J'ignore toutes ces choses,
» reprit Tasleid, d'un air cons-
» terné, j'ai seulement fait pro-
» mettre aux Méonides de de-
» meurer constamment attachées
» aux hommes que je leur ai laissé
» libres de se choisir; elles l'ont
» promis avec certaines restric-
» tions nécessaires par l'entier ac-
» complissement du traité qu'el-
» les ont fait avec nous, & de-
» puis ce tems, chacun habite
» avec celui dont elle a fait choix.

» Ah! cela ne suffit pas, inter-
» rompit Ichménis, transporté
» d'un saint zèle, toutes ces al-
» liances sont criminelles; puis

ſe retournant du côté du peuple qui le ſuivoit.

« Arrêtez un moment, jeunes » beautés, dit-il aux Méonides, » ce que je viens d'apprendre » m'inſpire de la pitié pour vo- » tre ſort ; il eſt d'autres divi- » nités que vous dans le Ciel, » & vous les offenſez ces Dieux » ſans le ſçavoir ; quoique vous » ayez promis aux hommes avec » leſquels vous habitez, de de- » meurer toujours avec eux, cette » ſimple promeſſe eſt frivole, ne » ſuffit pas, & vous n'avez for- » mé aucun engagement.

» Eſt-il bien vrai, s'écrierent » auſſi-tôt d'une voix unanime » les hommes & les femmes déja » las d'être enſemble ; quoi nous » pourrions changer, & faire d'au-

» tres choix ? Oui vous le pouvez, » reprit Ichménis, aucun ser» ment ne vous lie.

A ce peu de paroles la joie s'empara de tous les cœurs, les Méonides cherchoient déja des yeux d'autres Prêtres pour déservir leur temple, & les Sauvages charmés de pouvoir adresser leurs vœux à d'autres divinités, offrirent leur maison à celles pour qui ils avoient soupiré secrettement depuis leur premier engagement.

Ce fut alors que l'on vit ce que beaucoup de femmes & de maris souhaiteroient bien voir de nos jours, des mariages rompus, une entiere liberté d'en contracter de nouveaux, ou de demeurer libres ; on se quittoit de

part & d'autre avec une joie sans égale, un époux prenoit sans façon sa voisine & son voisin, & le debarassoit de son épouse.

Quelques Méonides réfuserent de s'engager davantage, & voulurent jouir du plaisir & de tous les priviléges du veuvage du vivant de leurs maris.

Ichménis à qui elles déclarerent leur volonté à ce sujet, & qui croyoit avoir affaire à des Egyptiennes ou à des femmes de la ville de Liontis, voulut d'abord leur prescrire des loix; mais ces Déesses le regardant avec un souris malin & fier, lui firent bientôt connoître que les Méonides de la Seine ne recevoient des Loix que de leur volonté, & ne ré-

gloient leur conduite que sur les mouvemens de leur cœur.

« Nous prétendons, dit une » de ces veuves, au nom de tou» tes, que notre état soit libre, » nous voulons demeurer maî» tresses de dispenser nos graces » & nos faveurs à qui bon nous » semblera, & nous resterons en » possession des maisons que nous » avons eu des hommes avec qui » nous avons demeuré jusqu'à pré» sent, & il nous sera libre de les » ouvrir ou les renfermer, sans qui » que ce soit ose en murmurer. » Les femmes le vouloient, il n'y » eut pas à répliquer.

Ichménis étonné de l'air impérieux des Méonides de cette contrée, vit bien qu'il falloit cé-

der ; mais s'appercevant que le nombre de celles qui vouloient embrasser cet état libre & heureux étant fort considérable, tous les hommes ne pourroient pas être pourvus de femmes, il dit à Tasleid de le conduire dans l'endroit où vivoit Célizene, & celles de ses Compagnes qui avoient renoncés avec elle aux douceurs de la societé ; il espéroit qu'enfermées depuis déja assez long-tems, quelques-unes ennuyées d'un genre de vie si triste pourroient fort bien avoir changé d'avis, & souhaiter encore être adorées des hommes.

Les Egyptiens arrivés près de l'enceinte qui renfermoit ces

Méonides orgueilleuſes, n'en furent pas plutôt apperçus, qu'elles volerent toutes ſur le bord du foſſé qui ceignoit leur ſolitude.

C'étoit là qu'elles recevoient leurs Compagnies, car charmées de ſçavoir tout ce qui ſe paſſoit à Pariſis, dont perſonne n'étoit mieux inſtruits qu'elles, elles s'étoient réſervées le paſſe-tems innocent d'en critiquer ſans ceſſe les uſages, & de cenſurer la conduite de leurs amies.

Elles ſçavoient déja qu'il étoit arrivé des étrangers de bonne mine, de qui on diſoit bien des merveilles, & dont le chef étoit le frere de Tafleid; elles reçurent leur viſite avec plaiſir. Toutes ces jeunes divinités pâles &

languissantes, erroient autour de leur enceinte, comme de jeunes ombres qui regrettant la vie qu'elles ont perduë trop-tôt errent sur les bords du Cocyte qu'elles voudroient repasser.

Ces Méonides malgré la mélancolie, qui répanduë dans tout leur extérieur prouvoit si bien la tristesse de leur cœur, liées en apparence par les nœuds de l'amitié la plus étroite, sembloient jouir du sort le plus doux, leur genre de vie à les entendre étoit une source de bonheur, & tous leurs jours des jours heureux.

A peine cependant Ichménis leur eut-il proposé de venir à Parisis habiter avec des hommes,

qu'une joie ſecrette s'empara de tous leurs ſens, & éclata ſur leur viſage & dans leurs yeux; étonnées elles ſe regardoient toutes, & ſe demandoient les unes aux autres en riant ce que diſoit cet aimable étranger, feignant ne l'avoir pas entendu, pour avoir le tems d'aſſembler leur conſeil.

L'affaire étoit importante, on ne fut cependant pas long à ſe décider, on convint d'un coup d'œil de la réponſe qu'il falloit faire; Ichménis répéta ce qu'il avoit déja dit; d'abord on réjetta ſa demande, mais de la façon qu'on réfuſe une choſe que l'on déſire avec ardeur, & que la pudeur, la

timidité ou la fierté nous em-pêchent d'accepter sur le champ : on traita de ridicule une proposition que l'on trouvoit au fond très-raisonnable, & par provision l'on jetta toujours le pont-levis.

Les Egyptiens entrés dans cet asyle sacré furent charmés de l'ordre qui y regnoit ; tout s'y faisoit avec une décence infinie.

Ichménis & ses amis se répandirent dans cette agréable habitation, avec les Déesses qui étoient enchantées de leur en faire voir toutes les beautés, sans oublier celles dont la nature les avoit partagées.

Kalof qui depuis long-tems n'avoit pas vu l'aimable Célizene

fut frappé de sa beauté, & devint plus amoureux que jamais de cette belle; c'étoit une brune piquante dont les yeux fiers inspiroient une passion qu'ils sembloient mépriser; affecter de braver l'amour, est souvent le plus court chemin pour l'inspirer; l'absence, les faveurs de la jeune Adulle, & les voyages qu'il avoit fait à Liontis, l'inconstance enfin si naturelle aux hommes, tout avoit servi à lui faire oublier entierement sa prémiere passion, mais ce n'étoit qu'un feu couvert d'un peu de cendre, capable tout caché qu'il étoit de produire encore de grands embrasémens au moindre souffle d'un vent leger.

« Célizene d'un ſeul regard
» r'engagea l'amoureux Kalof
» ſous ſes loix ; ils ſe déba-
» raſſerent de la Compagnie,
» & elle le conduiſit ſeul dans
» ſa Cabane ; l'amour lui dicta
» les reproches qu'elle lui fit.

» Jeune-homme, lui dit-elle,
» mon empreſſement à combler
» tes vœux, à remplir tous tes
» déſirs, l'attention que j'avois
» de te choiſir par préférence à
» tant d'autres, devoit aſſez te
» faire connoître que je ne te
» confondois point dans la foule
» des mortels qui venoient cha-
» que jour briguer l'honneur de
» m'offrir leurs hommages ; tu plûs
» à la ſenſible Adulle, mais dix au-
» tres lui avoient plu avant toi ;

» moi je ne m'abaissai jamais à
» aimer que Kalof; si tu n'étois
» pas un Dieu, tu me paroissois
» digne de l'être, ma rivale t'a-
» t-elle plus aimé que moi ? quel-
» le preuve si grande t'a-t'elle don-
» née de sa tendresse ?

» Elle m'a suivi à Parisis, in-
» terrompit Kalof, & vous avez
» réfusé de le faire malgré les
» prieres pressantes que je vous
» en ai fait cent fois.

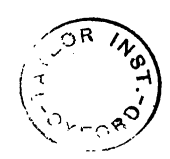
» Et n'est-ce pas moi, pour-
» suivit Célizene, qui ai déter-
» miné mes Compagnes à quitter
» leur ancienne habitation pour
» en venir chercher une nouvelle
» sur tes pas au bord de ce grand
» Fleuve ? N'étoit-ce pas te don-
» ner assez de marques de ma

» foibleſſe? Je n'ai cependant fait
» qu'un ingrat.

En finiſſant ces mots, elle détourna le viſage pour cacher quelques larmes que lui arrachoit le triomphe d'Adulle, & le ſecret dépit de ſe voit humiliée juſqu'à ſe juſtifier devant un ſimple mortel.

« Applaudis-toi, continua-t-
» elle enfin, & vois ſi nous avions
» quelques raiſons de réfuſer d'ha-
» biter avec vous autres; faut-il
» que les hommes ſoient témoins
» des foibleſſes de leurs divini-
» tés! Et bien qu'éxiges-tu de
» moi? Parle.

» Que vous me ſuiviez à Pa-
» riſis, répondit Kalof; à ce prix
» Adulle ne m'eſt plus rien, ve-



» nez jouir avec nous du ſort le
» plus heureux, dans des maiſons
» plus dignes de vous que celles
» que vous habitez ; venez, Déeſ-
» ſe adorable, venez augmenter
» le nombre de nos divinités,
» il eſt encore des Dieux dans le
» Ciel, Tafleid nous les a fait
» connoître, & un ſage Etran-
» ger vient de nous le confir-
» mer ; c'eſt entr'eux & vous
» que nous partagerons nos hom-
» mages.

» Que parles-tu d'autres Dieux ?
» reprit Célizene en frémiſſant,
» notre empire eſt détruit, hélas !
» nos Compagnes qui vous ont
» ſuivis, vous auront montré
» tant de foibleſſe que vous ne
» les regardez plus que comme

» des êtres semblables à vous, &
» vous vous êtes choisis d'autres
» Dieux. Voilà ce que je crai-
» gnois, & je te suivrois à pré-
» sent..... mais il le faut bien;
» laisserois-je triompher Adulle,
» & dois-je te laisser croire un
» moment que son amour fut
» plus tendre que le mien? ce
» seroit peu de n'imiter que son
» exemple; je t'aime plus qu'elle;
» je serai plus généreuse, tu n'es
» que son esclave; mais puisque
» je n'ai pas la force de te résister,
» sois le maître, le chef de la so-
» cieté, à laquelle tu m'engages,
» ce sera la punition de ma foi-
» blesse.

Il est encore de ces fieres beautés, qui après de longs

combats cédent tout-à-coup, & perdent en un jour plus de leurs droits, que d'autres qui paroissoient d'abord plus traitables, n'en ont perdu par une conduite opposée; si toutes les Compagnes de Célizene eussent pensé comme elle, les hommes étoient les maîtres, & les femmes de Parisis soumises pour toujours.

Kalof s'applaudissoit déja de son ouvrage; mais toutes les Méonides qui parurent à la porte de la Cabane de Célizene avec Ichménis, & quelques habitans du pays qu'elles y conduisoient, ne furent pas si favorables aux hommes; elles ne consentirent à les suivre qu'aux conditions qu'Adulle avoit imposées.

On se plaignit beaucoup de la dureté du premier traité ; pour le rendre plus supportable après bien des débats de part & d'autre, on convint de faire deux lots de ce qui flattoit si fort la vanité de ces Déesses : on distingua donc pour la premiere fois la puissance réelle, des apparences de la puissance, & le choix fut laissé aux dames ; elles balancérent longtems entre le plaisir d'être maîtresses absolues, & la vanité de le paroître seulement ; enfin l'amour de la réalité l'emporta, & elles céderent aux hommes le vain titre de chef, qui leur donnoit le droit d'agir comme causes secondes, toujours déterminées par l'esprit, le caprice, &

la volonté des femmes leur pré-mier mobile.

Cette nouvelle espéce de société ressembloit précisement à l'union de l'ame avec le corps ; il n'est presque jamais question de notre ame, quoique ce soit elle qui nous fasse agir, c'est notre corps qui assiste aux conseils, on ne voit que lui, l'ame invisible le suit cependant par tout, & c'est elle qui décide souverainement.

De nos jours encore les Dames, qui semblent avoir peu de part dans les affaires, en font l'ame ; si elles ne disposent pas par elles-mêmes des emplois les plus brillans, elles en disposent du cœur de ceux qui les donnent.

L'univers est un grand théa-

tre, les hommes y sont précisément comme des marionnettes, ils vont, ils viennent, ils tiennent des conseils, ils font la paix & la guerre, & ne font rien; c'est une femme qui cachée derriere une toile dirige leurs pas avec un fil, dicte leurs réponses à son gré & les fait battre ou s'embrasser selon qu'il lui plaît. Le Spectateur admire ou blâme, il décide sur ce qu'il voit, mais il n'y a que le sot qui puisse en être la dupe; les hommes ne peuvent regner que sur les hommes, il n'est donné qu'aux Dieux & aux belles de regner sur les cœurs.

Arrive-t-il quelques grandes révolutions dans un état, de nouvelles loix abolissent d'ordinaire

les anciennes, ou les changent.

Quand les hommes eurent promis aux Méonides de leur conserver tous les privileges qu'on leur avoit accordés par le prémier traité, aux petits changemens près qu'on vient de voir, & auxquels Adulle & ses Compagnes furent forcées de se soumettre, Célizene & ses amies conduites par Kalof prirent le chemin de Parisis, où Tafleid & Ichménis avoient été faire tout préparer pour les y recevoir en Déesses.

Cette seconde entrée fut semblable à la premiere, toutes ces nouvelles divinités parurent aussi couronnées de fleurs, appuyées sur les bras des hommes, qui des-

tinés à être des ſtatuës & de pures machines, que faiſoient mouvoir les Méonides au gré de leur caprice, leur marquoient leur ſoumiſſion.

Pour bien concevoir la confuſion qui ſuivit cette entrée à Pariſis; qu'on s'imagine voir de nos jours à Paris les Convents ouverts, & la liberté de changer de femmes & de maris permiſe, on ne verroit de toutes parts que des épouſes mécontentes paſſer chez leurs amants aux yeux de leurs époux, auſſi ſatisfaits qu'elles de pouvoir offrir librement leurs hommages à de nouvelles divinités; rien ne ſeroit ſi commun que de voir des Religieuſes changer leur voile,

le, leur bandeau & leur guimpe, contre mille colifichets enfans de la coqueterie, préférer le bruit tumultueux de cette grande ville, aux douceurs de la ſolitude, & le commerce des hommes à l'entretien des Anges.

Telle fut à peu près l'importante révolution que l'arrivée d'Ichménis cauſa à Pariſis: Adulle qui avoit le cœur ſi tendre qu'il ſuffiſoit d'être homme aimable pour lui plaire, profita de l'occaſion, crainte de ne la plus retrouver; c'étoit agir prudemment; car que ſçait-on ce qui peut arriver: telle eſt contente de ſon mari aujourd'hui qui demain ne le ſera pas; cette Belle donc pour le ſeul plaiſir de chan-

ger, ce qui n'en eſt pas un petit, paſſa ſous les Cabanes de Gnobok, & Kalof reçut ſous les ſiennes Célizene avec joie.

L'entrevuë de ces deux Déeſſes eut quelque choſe de fort particulier ; d'abord elles ſe réprocherent chacune leur foibleſſe, mais Célizene ne s'en tint pas là : ayant réfuſé de ſe couvrir, elle ne put ſouffrir les habits que portoit Adulle ; elle vouloit que ſa rivale rougît de ſe voir habillée, parce qu'elle cachoit, diſoit-elle, l'ouvrage de la nature ſous l'ouvrage de l'art ; elle lui ſoûtint que les hommes n'avoient imaginés de les voiler ainſi, que pour leur dérober le culte & l'hommage que la vuë de tant

ge découverte, & les bras nuds, demeura en cet état, & toutes ses amies l'imiterent; depuis ce furent tous les jours nouvelles façons de s'habiller, l'on profita de la liberté qu'Ichménis avoit donnée.

Par la suite des tems l'expérience rendit le parti d'Adulle le plus considérable, & toutes les Méonides convinrent enfin, qu'un beau visage, une belle gorge, & un beau bras étoit ce qu'une femme pouvoit le plus raisonnablement exposer aux yeux des hommes.

Toutes ces disputes n'empêcherent pas Ichménis de faire célébrer les mariages à l'Egyptienne; comme ceux de la suite du frere de Tafleid étoient veufs,

plusieurs se marierent aux jeunes hôtesses qui les avoient reçus chez eux si favorablement.

Ce fut alors que Parisis, s'accrut considérablement, on éleva d'autres maisons, où les hommes vécurent avec leur nouvelle épouse comme ils avoient faits avec leur premiere, c'est-à-dire, dans une entiere dépendance, n'ayant de plus que le vain titre de maître, ainsi qu'on en étoit convenu.

Comme le tems de moissonner approchoit, le jour destiné à récueillir les fruits de la terre arrivé, chacun mit la main à l'œuvre, toutes ces Méonides quitterent Parisis; répandues dans les Campagnes elles regardoient

leur mari travailler & se faisoient de tems en tems elles-mêmes un amusement d'enlever à la terre sa parure & ses thrésors ; on voyoit les unes arracher avec plaisir les bleds, les mettre par tas, les lier en gerbes ; tandis que les autres sur des chevaux transportoient toutes ces richesses à la ville dans des Cabanes préparées pour les recevoir.

Pendant ce tems les Egyptiens travailloient à faire des machines pour écraser le grain, & des fours comme ils en avoient vu en Egypte ; les Sauvages & les Méonides trouverent le pain une nourriture excellente, ce fut depuis ce tems la plus ordinaire, la plus abondante & la meilleure.

Ce devoit être quelque chose de fort amusant que de voir les principaux Seigneurs de la Cour de Sésostris, faire eux-mêmes leur pain, bâtir leurs maisons, défricher & labourer les terres; amis du faste & des grandeurs, un genre de vie si différent de celui qu'ils avoient mené autrefois à Diospole, ne devoit pas leur paroître fort agréable; on passe sans peine d'un état pénible à un plus doux, mais difficilement les enfans de la fortune s'accoûtument aux peines qui suivent la disgrace de cette Déesse, après avoir été comblés de ses faveurs.

Les Egyptiens étoient en trop petit nombre pour pouvoir forcer

les Sauvages, leurs Concitoyens, à les ſervir, & la raiſon malheureuſement ne leur étoit d'aucun ſecours pour les y porter ; comment faire entendre à des hommes qui ſe croyoient tous égaux, les prérogatives de la nobleſſe ? ces Barbares n'auroient jamais pu s'imaginer que des hommes pouvoient ſe réſoudre à être les eſclaves de leurs ſemblables, & les ſervir comme les Dieux.

C'eût été bien inutilement que ces Seigneurs euſſent vanté les hauts faits de leurs ayeux, on leur eût répondu tout ſimplement, que leurs ayeux n'étoient pas eux, & que ſi leurs peres avoient faits aſſez de bien aux hommes pour s'en faire adorer, ils devoient

mériter par leurs ſervices, ou leurs talens, la même vénération, avant que de l'exiger.

Ces jeunes Courtiſans ſentirent leurs raiſons ſi peu ſolides, qu'aucun ne penſa à les faire valoir, il fallut ſe réſoudre à regarder comme ſes égaux des Sauvages groſſiers, ſortis depuis peu de leurs forêts.

Les Déeſſes qui avoient épouſés les Egyptiens, n'eurent pas plutôt appris de leurs époux les prérogatives de leur rang, & qu'à Dioſpole loin d'être confonduës comme à Pariſis dans la foule des Méonides, elles en auroient pluſieurs deſtinées à les ſervir, & à prévenir tous leurs béſoins, qu'elles ſouhaiterent toutes avoir les

mêmes diſtinctions ; elles ſe faiſoient ſans ceſſe raconter par leur mari, la façon de vivre des Dames Egyptiennes, elles apprenoient avec ſurpriſe qu'elles changeoient tous les jours de robes, chargeoient leur tête de pierreries, de rubans, paſſant une partie du jour devant des glaces, occupées à peindre leur viſage de différentes couleurs, & qu'elles ne ſortoient enfin dans des chars dorés, tirés par des chevaux, que pour aller aux bals, à des ſpectacles où leurs yeux, leur eſprit & leur cœur étoient également ſatisfaits.

A tous ces récits ſéduiſans, il n'y eut pas une Méonide qui n'eût préféré le rang de ſimple

mortelle à Diospole à celui de divinité à Parisis ; en effet quelle différence , une seule robe des plus simple , étoit toute la parure de ces dames , une claire fontaine leur servoit de miroir & de fard , c'étoit là qu'elles dressoient leur toilette , & lavoient leur beau corps , dont la blancheur éblouissante , & la délicatesse de la taille faisoient tout l'ornement.

Je doute que tous les Colifichets que l'on a imaginés depuis pour se parer , ayent enrichis sur la nature ; il y a encore bien du monde qui aimeroit bien autant voir une belle Méonide nuë ou presque nuë, que couverte des robes superbes & des pompons dont

l'ambition & l'amour partagent entr'eux la gloire de l'invention.

Mais Parisis ne sera pas longtems à ressembler à Diospole, l'amour du faste vient d'arriver avec les Egyptiens à la ville de Tasleid, celle de Liontis bientôt devenuë son esclave servira son orgueil.

Les nouveaux Sauvages qui vinrent grossir le nombre des habitans de Parisis pour être venus plus tard que les autres furent déclarés roturiers & chargés du soin de cultiver les terres, dont ils n'avoient qu'une très-petite partie des fruits pour eux, de sorte que souvent ils manquoient du nécessaire dans les miserables Cabanes qu'ils habitoient dans les campagnes, tan-

dis que les fortunés Citoyens de Parisis jouissoient dans le sein de l'oisiveté, d'une heureuse abondance.

Ce qu'ils avoient d'abord éxigés le plus injustement du monde fut bientôt après regardé comme dû ; la terre, le patrimoine commun de tous les hommes, devint l'apanage de ceux qui oserent les premiers s'en dire les maîtres, & la moitié des habitans de cette contrée fut faite esclave de l'autre ; ce fut alors que pour la premiere fois on vit à Parisis des hommes servir d'autres hommes.

Voilà l'illustre origine de notre noblesse, nous sortons tous de ces Sauvages qui erroient nûs

dans les bois ; qui de nous peut ſe flater de deſcendre des prémiers qui habiterent le rivage de la Seine avec Tafleid, ou de ceux qui y vinrent chercher l'eſclavage après l'arrivée des Egyptiens ? Et quand nous pourrions compter Kalof & Gnobok parmi nos ancêtres, devrions-nous en être bien flatés ? ne peut-on pas dire avec raiſon que,

L'un a dételé le matin
L'autre l'après-diné.

Pour les Méonides qui vinrent à Pariſis depuis cette étrange révolution, elles demeurerent maîtreſſes de leurs volontés, quelques-unes s'engagerent d'elles-mêmes avec les Sauvages rotu-

riers qui travailloient à la construction des bâtimens, ou à la culture des terres, mais elles ne perdirent point pour cela leur privilége de divinité, & tel commandoit à leur mari, qui fléchissoit le genou devant elles; une belle Méonide étoit noble de quelle condition que fût son époux, & les habitans les plus distingués de Parisis étoient flatés de leurs faveurs.

Comme il est des goûts bien différens, plusieurs de ces nouvelles arrivées aimerent mieux demeurer sans époux à la ville, tous les hommes étant pourvus, que d'en aller chercher dans les campagnes; trop fiéres pour être les épouses des Sauvages roturiers,

elles devinrent les maîtresses des nobles ; car insensiblement les Citoyens de Parisis voulurent jouir aussi des privileges accordés aux Déesses, elles s'étoient réservés le droit de favoriser plusieurs hommes, les hommes s'arrogerent celui d'en conter à plusieurs femmes.

Au reste cela se faisoit sans éclat, leur maison étoit toujours un temple dédié à leur épouse qui en étoit la Déesse principale, la plus respectée, mais souvent la plus mal servie ; car ils entretenoient encore d'autres petites divinités, qu'ils adoroient secrettement dans des chapelles particulieres, dont Parisis se trouva bientôt environné de toute part.

Jamais la Seine ne vit sur son rivage tant d'autels & de temples secrets, élevés à des Idoles ; l'hommage qu'on leur rendoit étoit libre, on ne s'engageoit par aucun serment à les adorer toujours : comme l'espéce d'alliance que l'on formoit ensemble, commençoit sans cérémonie & sans éclat, elle finissoit de même ; un homme trouvoit-il à son gré une de ces divinités à la mode, il lui offroit un de ces petits temples de rélais qu'il avoit à la campagne ; l'acceptoit-elle ? dès le jour même elle s'y voyoit adorée.

Le sort de ces divinités ambulantes quelque brillant qu'il fût en apparence, n'étoit pas des

plus heureux ; si elles voyoient quelquefois à leurs pieds une multitude d'adorateurs, elles étoient sujettes à en manquer souvent, & à passer d'un temple magnifique dans une petite chapelle pour y recevoir l'hommage du premier venu que le hazard y conduisoit. Ichménis voulut en vain faire fermer les temples & interdire ces autels profanes, il ne fit que les multiplier ; c'est l'ordinaire.

On conçoit bien que tout ceci ne fut pas l'ouvrage d'un jour, ce n'est qu'environ deux ans après l'arrivée des Egyptiens à Parisis, où ils s'établirent charmés de la beauté du pays, que la ville de Tasleid se trouva en cet état ;

si les usages & les mœurs changerent si considérablement, les bâtimens & les habits ne changerent pas moins, on avoit continué d'aller tous les ans à Liontis chercher des étoffes & du fer.

Le pieux Ichménis qui loin de sa chere Sybarie n'étoit occupé que de la gloire de ses Dieux, qu'il vouloit faire respecter par tout, avoit aussi pendant cet intervalle disposé les Méonides à ne se plus croire que des Déesses du second ordre, inférieures en puissance au Soleil & à la Lune qu'il leur fit enfin adorer comme en Egypte sous les noms d'Osiris & d'Isis; mais ce ne fut pás sans peine, on se défait difficilement d'un préjugé si flateur.

Si les hommes revinrent plus aisément de leur erreur, c'est qu'ils regagnoient d'un côté, ce que les femmes perdoient de l'autre; de leurs inférieurs ils se trouvoient leurs semblables, enfin des Créatures aussi parfaites qu'elles, s'ils les adoroient encore, ils devoient en être adorés, & recevoir hommage pour hommage.

Ichménis qui ne comptoit pas demeurer toujours à Parisis avoit choisi parmi les habitans du pays un certain nombre d'hommes sages qu'il instruisit du culte qu'on devoit rendre aux Dieux, ces Ministres saints furent habiter le bois sacré qu'avoient autrefois occupé Adulle & Célizene, c'étoit là que loin du commerce

du monde, on élevoit les jeunes Sauvages, destinés à desservir les autels.

Parmi ceux dont Ichménis avoit fait choix, il se trouva un Vieillard respectable nommé de Gytainger-Pulsisce, qui transporté d'un saint zèle, voulut faire élever un Temple digne des Dieux qu'il venoit de connoître, & qui ne cedât en rien aux édifices superbes dont on lui avoit dit que Diospole étoit plein.

Cette entreprise étoit grande, digne du saint personnage qui l'entreprenoit, & difficile dans une ville aussi peu susceptible de secours, qu'étoit alors celle de Tafleid. Mais jusqu'où ne va pas le zèle d'un zélé Ministre des Dieux?

Dieux, de combien de pieuses ressources son esprit n'est-il pas capable?

Comme l'argent n'étoit pas encore en usage à la ville de Tasleid, il n'étoit question que d'avoir des pierres, & des bras pour les tailler. De Gytainger-Pulsisce imagina des jeux du hazard pour amuser les habitans de Parisis, il les mit tous à une sorte de contribution d'autant plus assurée qu'elle étoit volontaire.

Pour avoir part à ce jeu nouveau il n'en coûtoit qu'une peau de liévre, & l'on avoit espérance de faire un gain considérable; les uns gagnoient cent peaux, les autres deux cent & le plus fort

gagnant en avoit mille. De Gytainger-Pulsisce avoit les deux tiers du fond du jeu, & abandonnoit l'autre à ceux qui avoient gagné. Ce jeu dans la suite devint si fort à la mode, & se répétoit si souvent que le S. Ministre qui gagnoit toujours fut en possession des plus belles peaux du pays ; il fut bientôt en état de lever un Temple magnifique à la Déesse Isis ; ses peaux lui servirent à échanger contre des pierres & à en payer les ouvriers.

Un Egyptien nommé Dervansmos grand Architecte, fut chargé de l'éxécution de ce grand projet : ce n'étoit pas de ces architectes du commun, qu'on ne

voit que la régle, le compas, & l'équerre en main; celui-ci après avoir travaillé avec ſuccès à toutes ſortes d'ouvrages ſaints & profanes avoit été fait Chevalier de la Lune & du Soleil, il étoit auſſi un des Membres de la célébre Académie de Peinture que le Roi Oſimandias, Grand Protecteur des Arts qu'il aimoit, honoroit & récompenſoit, avoit établie à Memphis.

Dervanſinos, génie ſupérieur avoit pendant pluſieurs années amuſé tout le peuple oiſif de Dioſpole par des ſpectacles d'optique d'une beauté admirable; il avoit peint juſqu'aux enfers, heureuſe diſpoſition pour élever des

temples aux Dieux, aussi celui d'Isis fut-il selon plusieurs historiens un des plus beaux monumens de l'antiquité.

Trente-deux énormes colomnes formant à l'entrée un vaste portique en labyrinthe, conduisoient à trois portes d'une architecture si simple, que sans la réputation du célébre Dervansinos on l'eût sans doute accusé de stérilité dans son art.

Je ne passerai pas la porte de cet asyle saint; pleins de respects pour les Dieux ne critiquons pas leur demeure sacrée je dirai seulement en qualité d'écrivain, ami de la vérité, que ce temple fût appellé par quelques historiens, le temple de *l'éter-*

nel, & par d'autres le temple *éternel*, soit par corruption de langage ou par allusion au tems infini qu'il fut à bâtir, malgré les soins & les peines de l'industrieux de Gytainger-Pulsisce, qui continuoit toujours ses jeux avec succès.

Il avoit fait construire ce superbe édifice, si près du bois sacré où l'on élevoit les jeunes Sauvages destinés au culte des Dieux, que les arbres croissant de plus en plus avec le temple, en déroberent insensiblement toute la face; le pieux fondateur avoit bien prévu cet inconvénient, mais il avoit toujours espéré que ses confreres animés du même zèle, céderoient la place à la divinité

qu'ils adoroient eux-mêmes, & laisseroient abbatre cette immense forêt qui déroboit aux regards des peuples tout l'art de Dervansinos.

Le zélé Ministre s'étoit trompé, il trouva bien des obstacles, les Prêtres des Dieux ne sont pas toujours ceux qui s'accordent le mieux entr'eux; j'ai feuilleté tout ce que nous avons de plus anciens historiens pour sçavoir si cette forêt fut enfin abbatuë, & je n'ai rien pu découvrir; il faut croire cependant qu'on s'accomoda à l'amiable, & que de Gytainger-Pulsisce eut enfin la gloire de voir son ouvrage achevé, & en belle vuë, c'est du moins ce que souhaitoit alors la meil-

leure partie des habitans de Parisis, & sans le respect qu'on avoit pour ce bois antique, en cette ville superstitieuse, il eût été bientôt abbatu.

Tafleid n'étoit pas tranquille Spectateur de toutes les merveilles qui s'opéroient sous ses yeux; vigilant & actif il mettoit à profit tout ce qu'il croyoit pouvoir rendre heureux les peuples qu'il avoit rassemblés.

L'Isle où il vivoit avec Isis étoit sacrée pour tous les habitans de Parisis, ils ne la regardoient qu'avec respect, & le plus grand bonheur qui pût leur arriver, étoit d'y être introduits pour offrir leur hommage à Isis. Elles les y recevoit avec une bonté &

une douceur qui insensiblement lui gagnerent si bien le cœur de tous les Sauvages, que sans y être forcé, chacun contribuoit par des présens à tout ce qui pouvoit servir à l'entretien & à la vie de ce couple heureux, à qui tous ces peuples payoient avec joie un tribut qu'ils s'étoient imposés eux-mêmes.

S'il suffit de ne desirer rien, de n'obéir qu'aux Dieux, & de commander aux mortels pour être Roi, Tafleid l'étoit déja à l'arrivée d'Ichménis; il ne lui en manquoit que le nom, & ses sujets le lui eussent donné s'ils l'eussent cru plus grand & plus flateur que celui de pére, car à peine ces peuples eurent appris

des étrangers qui les venoient visiter, ce titre auguste & les honneurs qu'à Diospole on rendoit à Sésostris, qu'ils souhaiterent du moins autant qu'il étoit en leur pouvoir, donner à leur bienfaiteur de semblables marques de leur tendre amitié, & de leur reconnoissance.

Les Egyptiens forcerent Tafleïd à prendre le nom de Roi; amis du faste, ils furent chercher à Liontis les étoffes les plus superbes, choisirent les Sauvages les mieux faits & les plus robustes pour composer la garde de leur nouveau Monarque, & l'on marqua un jour pour cette auguste cérémonie si nouvelle aux yeux des Barbares; ce fut dans

l'Isle d'Isis qu'elle se célébra avec toute la pompe possible alors.

Ichménis couronna de roses Tafleid & Isis, les fit monter sur un thrône champêtre formé de gazons de mousse & de branchages ; il leur présenta ensuite à chacun un sceptre de fleurs, n'en ayant pas de plus précieux à leur offrir, tout le peuple qui étoit présent en témoigna par ses acclamations, sa vive alégresse.

Depuis ce jour Tafleid voulut que l'Isle d'Isis fût ouverte à tout le monde, & fît partie de Parisis.

Dervansinos fut chargé du soin de construire un Palais digne d'un Roi, il fut si magnifique,

que si Tafleid se fût avisé de créer quelque nouvelle Chevalerie, en réconnoissance il n'eût pas manqué d'en mettre cet habile homme.

Mais le nouveau Souverain ne s'occupa qu'à rendre ses peuples heureux, il vivoit sans éclat & sans bruit, l'art de là guerre fut un art qu'il ne voulut pas connoître; peu flaté d'éterniser son nom par les ravages, comme ces torrens qui ne sont connus que par le mal qu'ils font, ami de la paix il aima mieux rassembler à ces fleuves tranquilles qui enrichissent tous les pays qu'ils arrosent.

Tafleid ne paroissoit le plus puissant que parce qu'il faisoit le

plus de bien; presque chaque jour on voyoit établir quelque loi utile, & l'industrie des Egyptiens procuroit sans cesse quelques nouvelles commodités aux habitans de Parisis.

Sur la fin de l'année suivante Ichménis impatient de revoir Ramasses, se prépara avec une partie des gens de sa suite à retourner à la nouvelle Memphis; son frere voulut l'accompagner & profiter de cette occasion pour revoir l'auteur de ses jours; les larmes d'Isis furent abondantes, mais cette tendre épouse aussi généreuse que sensible, consentit enfin à se séparer de ce qu'elle avoit de plus cher au monde.

Tasleid qui connoissoit le mé-

rite & la capacité d'Isis, l'amour & le respect de ses sujets, laissa sans crainte à sa fidelle compagne le gouvernement de son Empire; il la pria sur-tout d'avoir soin du jeune Taslesis; mais est-ce à une tendre mere qu'il faut recommender un fils adoré!

L'équipage du nouveau Roi n'eut rien de fastueux, vingt jeunes Sauvages, qui composoient sa garde ordinaire, armés d'arcs & de fléches, l'accompagnerent; ce cortegé joint à celui d'Ichménis pouvoit monter à trente personnes, car plusieurs Egyptiens charmés de Parisis y firent leurs demeures, & n'eurent pas lieu d'y regretter l'Egypte.

Les Sauvages parurent au dé-

sespoir du départ de leur Roi semblables à une famille désolée qui vient de perdre un tendre pere, ils couroient çà & là, & toutes les ruës étoient remplies de vieillards, de femmes, d'enfans & de jeunes gens qui faisoient rétentir l'air de leurs cris, tous s'offroient de l'accompagner. Tafleid sensible à l'amour de son peuple, calma la violence de leur chagrin en les assurant d'un prompt retour.

Après une marche longue & pénible, le nouveau Monarque arriva à Liontis où il séjourna quelque tems pour se remettre de ses fatigues.

Avec quelle joie Glaphir & Philagir ne virent-ils pas le fils de l'illustre Ramasses dont ce véné-

rable vieillard les avoit entrétenus tant de fois, accompagné d'Ichménis le meilleur de leurs amis : la tendre amitié fit les frais de leurs réceptions, on rendit à Tafleid tous les honneurs dûs à son rang, rien ne fut épargné pour lui procurer toutes sortes d'amusemens, les Dames de Liontis y contribuerent beaucoup, il ne s'en trouva pas une qui ne fût disposée à rencherir sur leurs époux pour rendre le séjour de leurs nouveaux hôtes plus séduisant : l'on fit voir à Tafleid ce qu'il y avoit de rare à Liontis, il vit avec admiration les manufactures établies en cette ville, digne émule de Parisis.

Après environ quinze jours de

repos à Liontis, Tafleid comblé de présens & de caresses continua avec Ichménis sa route vers le rivage de la mer.

Quelques Egyptiens qui avoient pris les devans ayant annoncé à Ramasses l'arrivée de ses deux fils, ce respectable vieillard oubliant son grand âge & n'écoutant que sa tendresse, alla fort loin au-devant d'eux suivi d'un nombreux concours de peuple.

Ils se rencontrerent enfin. Quelle entrévuë ! que de larmes de joie coulerent de part & d'autre, que ne se dirent-ils pas; ce tendre pere serroit ses deux fils contre sa poitrine, & levant les yeux au Ciel, il remercioit les Dieux du bonheur dont il jouissoit : ses deux

fils prioient les mêmes Dieux de conſerver les jours du meilleur des Peres.

Au milieu des embraſſemens que Tafleid & Ichménis prodiguoient à Ramaſſes, mon fils, dit-il à ce dernier, moderez la vivacité de ces tranſports, à la joie de me voir en doit ſuccéder une plus grande ; le cruel & voluptueux Séſoſtris ne vit plus, & votre chere Sibarie reſpire, plus digne de vous que jamais.

Ah ! Sibarie, ma chere Sibarie, s'écria ce tendre époux, quoi je pourrai vous revoir encore ! ah mon pere, pourſuivit-il, permettez que je retourne en Egypte mourir entre les bras de cette compagne adorable !

Vous n'irez pas si loin, répond Ramasses d'un ton affectueux, non mon fils vous n'irez pas si loin, le Ciel y a pourvu. Nos Compatriotes qui avoient quitté cette contrée pour retourner en Egypte avec promesse de venir vous réjoindre, sont enfin arrivés ; ils ont amenés avec eux votre fidelle Sibarie que l'amour a fait embarquer pour venir vous chercher en ces déserts.

Ichménis transporté de la joie la plus vive, abandonnant Ramasses aux caresses de Tasleid, couroit déja seul à la ville, quand il apperçut Sibarie levant les mains au Ciel, & marchant à lui d'un pas précipité à la tête d'une foule de femmes qui pouvoient à

peine la suivre ; avec quelle ardeur ne vola-t-il pas au-devant d'elle ?

Eh quoi! c'est vous chere épouse, lui cria-t-il du plus loin qu'il put s'en faire entendre ; c'est vous que je retrouve en ces climats sauvages contre toute espérance ? Il n'eut pas la force d'en dire davantage, il s'élança dans les bras de sa chere Sibarie ; le silence de cette tendre épouse fut plus éloquent que les plus beaux discours souvent signes bien équivoques du sentiment, ses yeux par leur tendre langueur & les larmes dont ils se couvrirent firent assez connoître la douce situatioe de son cœur après les premiers transports auxquels ils

se livrerent ; Ichménis lui dit en soupirant, ah ma chere ! ah cruel Sésostris ! Je vois ce qui vous allarme, reprit Sibarie, calmez vos vaines frayeurs ; je suis toujours digne de vous, & j'ai triomphé des fureurs du tyran.

Aussitôt que je me vis en son pouvoir je ne m'amusai pas à des plaintes & à des reproches qui n'eussent fait qu'irriter la passion de ce malheureux, j'eus la force au contraire de lui faire espérer que je céderois sans peine à ses desirs, si je trouvois en lui un amant ; mais que s'il n'écoutoit que sa fureur, que je laverois dans mon sang l'affront que me feroient ses violences ; je lui fis souhaiter peut-être pour la pré-

miere fois d'obtenir des faveurs qu'il avoit coûtume d'arracher. Séduire une femme vertueuse, la mener au point de céder, est sans doute un nouveau plaisir pour un furieux qui n'a connu l'amour que par des emportemens ; le tyran se jetta à mes genoux, & me jura qu'il ne vouloit chercher qu'à me plaire ; j'assurai cet infâme que s'il me tenoit sa parole je ne me sentois pas éloignée de lui tenir la mienne : je l'amusai ainsi par de feintes promesses, & j'obtins bientôt une liberté dont je profitai pour m'évader de son Palais & de ses Etats ; je fis servir ses largesses à me faire des créatures. Zalmire jeune esclave à qui

je confiai mes malheurs, trouva le moyen de m'ouvrir ma prison pendant la nuit, & depuis ce tems suivie de fidels domestiques & de ma chere Zalmire, j'errois inconnuë dans tous les Ports où je crus que vous pouviez vous être embarqué, pour apprendre de vos cheres nouvelles; à qui n'en ai-je pas demandé? j'étois incertaine si vous viviez.

Ichménis interrompit Sibarie pour lui demander si cette Zalmire à qui il avoit tant d'obligation vivoit encore; elle ne m'a pas quitté, réprit Sibarie, & la présentant à Ichménis, cet heureux époux par mille caresses lui témoigna sa réconnoissance. Ta-

Aeid & Ramasses qui les avoient réjoints partagerent les transports d'Ichménis qui plein d'impatience de sçavoir par quel bonheur il révoyoit sa chere Sibarie, la pria de continuer le discours qu'il avoit interrompu.. Tant que Sésostris vécut, réprit Sibarie, je n'osois trop me faire connoître, craignant de retomber entre ses mains; mais sa mort qui arriva peu après notre évasion, me tranquilisa; j'allois plus librement m'informer de votre sort, j'avois promis une forte récompense à qui pourroit m'en donner des nouvelles; je ne cessois d'aller sur le port pour m'informer de vous à tous les vaisseaux qui arrivoient, enfin le hazard ou plutôt les Dieux,

protecteurs de l'innocence me firent rencontrer au débarquement d'un vaisseau qui entroit au port de Kazene ; j'apperçus Ximes votre ami qui avoit disparu avec vous, jugez de mon impatience à voler au-devant de lui, mes chagrins m'ayant beaucoup changée, je fus obligée de me nommer, & je lui demandai si vous respiriez encore : ce généreux ami m'ayant assuré que vous viviez, il me pria d'entrer dans le vaisseau pour me parler de vous avec plus de liberté.

Tous ceux de l'équipage étonnés de le voir rentrer avec moi nous entourerent ; avec quelle joie n'apprirent-ils pas que j'étois votre épouse ; ce n'étoit qu'un

qu'un bruit confus d'acclamation de joie, chacun s'empressoit de m'apprendre dans quels déserts vous habitiez avec l'illustre Ramasses: à cette heureuse nouvelle j'aurois voulu partir sur le champ, mais il fallut attendre que nos Compatriotes eussent été à Memphis, & à Diospole entrer en possession de leur bien que la mort du tyran leur donnoit la liberté d'emporter avec eux; que ce tems parut long à mon impatience, mais je vous revois cher Ichménis tous mes maux sont passés.

Pendant ce discours Ramasses ne cessoit de regarder & de presser entre ses bras son cher Tafleid, quel spectacle charmant

pour ce vénérable vieillard que celui de toute sa famille dispersée depuis si long-tems, rassemblée au tour de lui aux extrémités de la terre dans des déserts inconnus, où les Sauvages respectant ces vertus, lui faisoient oublier les injustices de Sésostris, & accordoient au mérite un rang que la naissance seule donne chez les autres Peuples.

Ces illustres exilés avancerent vers la ville au milieu des acclamations d'un Peuple nombreux, rien ne surpasse la joie que témoignerent ces habitans de la nouvelle Memphis pendant quarante jours que Tasleid demeura en leur ville, ce ne furent que fêtes & que jeux.

L'aimable Isis quoiqu'absente parla bientôt au cœur de l'unique objet de sa tendresse : Tafleid ne put supporter plus longtems une si cruelle séparation ; envain Ramasses, Ichménis, & Sibarie voulurent-ils retenir encore ce tendre époux : que peut l'amitié où regne l'amour. un pere, un frere ont leurs droits sur un cœur né sensible, mais ceux d'une épouse adorable prévalent toujours.

Je ne puis bien comparer l'excès de la tristesse de Ramasses au départ de son fils, qu'à l'excès de la joie de ce vieillard au moment qu'il vit Tafleid entre ses bras après avoir perdu l'espérance de le revoir jamais.

Tafleid impatient de revoir ſa chere Iſis, preſſa ſa marche; bientôt la Seine revit ſon Roi. Ce jeune Monarque fut reçu aux acclamations de tout un peuple qu'il rendoit heureux, & dont il étoit adoré.

La ſuite de ſon regne n'eut rien de remarquable; il régna long-tems avec ſa chere Iſis, & laiſſa après lui un fils héritier de ſes vertus & de ſa couronne.

Fin du III. & dernier Livre.

ERRATA.

Pag. 14 lig. 4 &, *liſ.* à.
Pag. 70 lig. 18 ſaus, *liſ.* ſans.
Pag. 81 lig. 1 n'en furent, *liſ.* ne s'en furent.
Pag. 113 lig. l'après-dîné, *liſ.* l'après-dînée.

